

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

SIGNIFICATIONS SOCIALES DE LA PARESSE DANS *LE SURVENANT* ET *BONHEUR D'OCCASION*

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

PHILIPPE TESSIER

LE 9 SEPTEMBRE 2014

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens spécialement à exprimer ma gratitude envers mon directeur de recherches, M. Jean-Christian Pleau, professeur au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Ses explications, ses conseils, sa rigueur intellectuelle et sa patience m'ont aidé tout au long du processus de rédaction.

Je remercie aussi ma conjointe, Marie-Claude Leduc, pour tout le temps qu'elle a consacré au processus de révision orthographique et typographique.

Je dis enfin un gros merci à ma mère et à son conjoint, Louis Gagné, pour leur soutien économique (!) et moral.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Résumé</i>	v
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1	9
PARESSE ET VALEUR DU TRAVAIL	9
1.1 Points de vue idéologiques sur la valeur du travail	10
1.1.1 <i>Le Droit à la paresse</i> de Paul Lafargue.....	11
1.1.2 L'influence du libéralisme économique.....	18
1.1.3 Le péché de paresse : de péché spirituel à péché social.....	21
1.2 Valeur du travail au Québec vers 1945 : le discours duplessiste	25
1.2.1 Composante libérale du discours duplessiste	27
1.2.2 Composante traditionnelle du discours duplessiste	30
1.2.3 La querelle du providentialisme	34
CHAPITRE 2	39
AMABLE DIDACE OU LA FIN DE LA RACE BEAUCHEMIN	39
2.1. Fictionnalisation de l'extratexte social	40
2.1.1 Rôle et importance du personnage dans l'intrigue	41
2.1.2 Aspect générique	42
2.1.3 Différences par rapport au canon des romans de la terre.....	45
2.2. Le savoir-faire d'Amable	48
2.2.1 Évaluation par les membres de la société romanesque.....	51
2.2.2 Sur la neutralité du narrateur	54
2.3 Significations sociales de la paresse d'Amable : le paradigme de rupture	55
2.3.1 Les affinités de Didace avec le versant traditionnel du discours duplessiste.....	56
2.3.2 Questions de moralité : diminution du travail spirituel et charité.....	58
2.3.3 Montée de l'éthique libérale : rapports entre paresse et capital	62
2.3.4 Les paradoxes de la paresse d'Amable	66

CHAPITRE 3.....	76
AZARIUS LACASSE, LE MAUVAIS PÈRE DE FAMILLE.....	76
3.1. Fictionnalisation de l'extratexte social.....	77
3.1.1 Rôle et importance du personnage dans l'intrigue.....	77
3.1.2 Aspect générique.....	78
3.2. Le savoir-faire d'Azarius.....	80
3.2.1 Évaluation par les membres de la famille.....	80
3.2.2 Révélation de la vie intérieure d'Azarius. Analyse du chapitre XII.....	85
3.3 Significations sociales de la paresse d'Azarius.....	87
3.3.1 Le stéréotype du « chômeur paresseux ».....	88
3.3.2 Le versant traditionnel du discours duplessiste : le rôle du père-pourvoyeur.....	94
3.3.3 L'absurdité de la guerre comme solution au chômage.....	99
3.3.4 Prémices de la modernité sociale : une paresse prémonitoire?.....	103
CONCLUSION.....	110
Bibliographie.....	117

RÉSUMÉ

L'objectif de ce mémoire est de mieux comprendre la dimension sociale et idéologique de la paresse par l'étude de deux personnages qui personnifient de façon exemplaire ce comportement, c'est-à-dire Amable Didace du *Survenant* (1945) de Germaine Guèvremont, et Azarius Lacasse de *Bonheur d'occasion* (1945) de Gabrielle Roy. Ceux-ci vont à l'encontre des prescriptions sociales sur le travail qui s'imposent dans le discours social de l'époque, dominé par le discours duplessiste. À cet égard, les intrigues des deux romans sont représentatives du succès qu'a le discours duplessiste à faire cohabiter des institutions traditionnelles canadiennes-françaises (l'Église, la famille, la petite production patriarcale) et des institutions plus « modernes », liées au développement du capitalisme (l'État libéral, le patronat, l'économie de marché). Les analyses successives d'Amable et d'Azarius démontrent que leurs évaluations reconduisent les préjugés de l'époque (les paresseux sont coupables vis-à-vis de la société), au même moment qu'ils ouvrent, paradoxalement, de subtiles brèches qui amorcent un changement progressif des mentalités.

Le texte phare *Le Droit à la paresse* (1883) de Paul Lafargue prône dès le départ un réexamen du « dogme du travail » et développe le paradoxe d'une paresse « révolutionnaire ». En effet, des travaux d'histoire des idées (Méda, Cassagrande et Vecchio) stipulent que, sous l'influence du libéralisme économique, la paresse est passée de péché face à Dieu à fléau social. Dans le contexte local du Québec duplessiste, des éléments de morale traditionnelle et de morale libérale cohabitent. La proverbiale formule « aide-toi et le ciel t'aidera », répétée par Duplessis, se présente donc comme un syncrétisme des sens religieux et capitalistes de la paresse. Dans l'idéologie libérale classique, les chômeurs sont présentés comme responsables de leur sort (« aide-toi »). Le gouvernement laisse donc l'Église (« le ciel t'aidera ») s'occuper des questions sociales par l'entremise de la charité.

L'explicitation des différentes instances d'évaluation du système normatif (Hamon) des romans révèle que les « paresseux » sont unilatéralement critiqués. Bien qu'ils évoluent dans des univers opposés (la ville et la campagne), Amable et Azarius sont coupables envers leurs proches : la famille est le vecteur privilégié par lequel les jugements du discours duplessiste sont renforcés, pour des raisons autant traditionnelles (la conservation) que libérales (l'enrichissement). En fin de parcours, l'étude des dénouements romanesques remet en question l'évaluation strictement négative des personnages. La paresse n'apparaît plus comme de l'irresponsabilité pure. Elle peut être vue comme la résultante d'un contexte social (le déclin de la petite production patriarcale, la Grande Dépression). Aussi, Amable dénote à plusieurs égards un instinct de conservation plus grand que son père, qui se veut le principal coupable de la fin prématurée des Beauchemin. Chez Azarius, qui incarne le stéréotype libéral du « chômeur paresseux », la paresse annonce également un changement de mentalités par son acceptation des secours directs. C'est la fin du règne de la charité, et Azarius va jusqu'à percevoir la guerre comme une mesure « providentielle ».

Mots-clés : paresse, travail, société duplessiste, *Le Survenant*, Germaine Guèvremont, *Bonheur d'occasion*, Gabrielle Roy.

INTRODUCTION

Personnage secondaire du *Survenant*¹ (1945) de Germaine Guèvremont, Amable se repose inévitablement dès que se relâche le regard de son père Didace Beauchemin, soit dans son lit, soit dans sa chaise berçante. Au Chenal du Moine, petit village situé aux environs de Sorel, son manque de vaillance et sa faible capacité d'accomplir les travaux de la terre sont évalués négativement : « Amable-Didace, le sixième du nom, ne serait jamais un vrai Beauchemin, franc de bras comme de cœur (*SU*, p. 29) », ce qui déconcerte un Didace vieillissant qui craint que tout le patrimoine engrangé par son incessant labeur ne soit dilapidé après sa mort. À ses inquiétudes s'ajoute le fait que sa bru Alphonsine, aussi chétive que son mari, ne soit pas encore parvenue à lui donner de petit-fils. L'arrivée du Survenant, héros éponyme du roman, contribue à mettre encore davantage en valeur la paresse d'Amable; ce travailleur infatigable ayant une force hors du commun, en vient symboliquement à incarner le fils rêvé dans le cœur de Didace. Dans *Marie-Didace*² (1947), qui forme un diptyque avec *le Survenant*, Amable, malgré le départ de l'étranger, ne parvient pas à gagner le respect de son père. Poussé par sa femme à défendre leur honneur bafoué, le fils indigne s'engage comme débardeur, métier difficile et dangereux. Il meurt tragiquement, le crâne fracassé par une poulie. Il n'aura jamais la chance de connaître sa petite fille nouvellement née, Marie Didace.

Avec Azarius Lacasse, personnage secondaire de *Bonheur d'occasion*³ (1945) de Gabrielle Roy, le motif de la paresse est lié à celui du chômage. Ce père d'une famille nombreuse établie dans le quartier populaire de Saint-Henri à Montréal se retrouve souvent sans travail et n'assure pas la subsistance de sa famille. Ancien menuisier devenu chômeur,

¹ Germaine Guèvremont, *Le Survenant*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1990, 223 p. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *SU*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

² Germaine Guèvremont, *Marie-Didace*, Montréal, Bibliothèque Québécoise, 2005, 231 p. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *MD*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte. Le choix d'étudier *Marie-Didace* de concert avec *Le Survenant* est motivé par le fait que l'interprétation d'Amable en devient beaucoup plus riche.

³ Gabrielle Roy, *Bonheur d'occasion*, Montréal, Boréal, 1993, 414 p. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *BO*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

bel homme, prodigieusement conservé, Azarius a la réputation d'être un « sans-cœur qui laissait sa femme faire des ménages plutôt que d'accepter un honnête travail (BO, p. 166) ». Sa femme s'échine d'ailleurs tant qu'elle vieillit prématurément. Pour aider la famille à joindre les deux bouts, la fille aînée, Florentine, devient serveuse. Libéré des contraintes du travail, Azarius a tout le loisir d'aller au Deux Records, petit casse-croûte qui sert de repaire à des chômeurs comme lui, où ils discutent notamment de conscription, le sujet de l'heure. Le roman se clôt sur la rédemption d'Azarius aux yeux du quartier, à la suite de son enrôlement dans l'armée, chose peu commune compte tenu de son âge avancé. Avec la solde qui lui est versée, sa femme n'aura plus à faire de ménages.

Le Survenant et *Bonheur d'occasion* mettent chacun en scène des « paresseux » appartenant à des communautés affligées par d'importants bouleversements sociaux. La société sédentaire du Chenal du Moine est remuée par l'arrivée d'un étranger nomade; et la population de Saint-Henri, où sont établis les Lacasse, doit combattre pauvreté et chômage dans le contexte de la Deuxième Guerre mondiale. À l'intérieur de populations appelées à régler les conflits qui les affligent, la paresse est jugée inacceptable. Liée au déclin de la ferme familiale dans le roman de Guèvremont, et à la pauvreté de la famille Lacasse dans le roman de Roy, elle est un motif qui participe au climat d'insécurité des univers romanesques. Aussi, la thématique du travail demeure centrale dans les deux romans et les personnages semblent appartenir à deux catégories : les « vaillants » (Didace, le Survenant, Jean Lévesque, Rose-Anna) et les « fainéants » (Amable, Phonsine, Azarius, Eugène). L'importance de la valeur du travail dans les romans est symptomatique du contexte de publication qui est le leur : un Québec de 1945 de plus en plus urbain, et toujours aux prises avec les contrecoups de la Grande Dépression et de la Deuxième Guerre mondiale; symptomatique aussi d'une société portant en elle les prémices de changements structurels et de valeurs.

Sur le plan de l'histoire littéraire, *Le Survenant* et *Bonheur d'occasion* sont considérés, dans l'ordre, comme le dernier roman de la terre et le premier roman de la ville. Leurs destins respectifs sont indissociables, comme en font foi leurs rubriques dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*. Pour le premier, André Vanasse écrit : « [a]près lui, s'amorce le déclin de l'esthétique du terroir : plus jamais on ne pourra retrouver le ton puissant des années

1930-1945. Gabrielle Roy, avec *Bonheur d'occasion*, aura accompli son ravage⁴ ». Et pour le second, Alexandre Sirois rappelle que « *Bonheur d'occasion* survient à point nommé dans une littérature jusqu'alors d'inspiration rurale et idéaliste, qui véhicule surtout une idéologie de conservation malgré l'évolution du Québec devenu à 63,3 % urbain en 1941⁵ ». Des rapprochements entre les deux s'établissent aussi par le biais de leur facture réaliste, dans la mesure où chacun représente des mœurs d'ici. En effet, plusieurs observateurs ont classé *Le Survenant* comme « un autre roman régionaliste⁶ », comme un roman d'observation des mœurs rurales. Le roman de Roy, lui, est plutôt à voir comme un roman d'observation des mœurs urbaines. Roger Duhamel, d'ailleurs, complimentait la romancière dans *l'Action nationale*, car celle-ci « ne démontre rien, elle fait voir tout simplement ce que ses yeux ont vu, ce que nous tous, nous avons vu à plusieurs reprises⁷ ». Des travaux plus récents ont aussi mis les deux romans en relation. Les collaborateurs de la revue *Études françaises* ont choisi de dépasser les antagonismes usuels (ancien/nouveau, tradition/modernité, ville/campagne, etc.) afin qu'enfin subvienne une « rencontre⁸ » entre ces deux grands romans québécois de 1945. Pour Gilles Marcotte⁹, *Le Survenant* est un reflet imaginaire du versant traditionnel du discours duplessiste, et *Bonheur d'occasion*, le reflet de son versant « moderne », le terme faisant ici bien davantage référence à la modernité économique qu'à la modernité sociale. Selon Micheline Cambron, les deux univers homogènes des romans se rejoignent à travers la

⁴ André Vanasse, « Le Survenant », in *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Montréal, Fides, 1980, p. 953.

⁵ Alexandre Sirois, « Bonheur d'occasion », in *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Montréal, Fides, 1980, p. 127.

⁶ Ce qui peinait d'ailleurs Guèvremont, qui aurait voulu que la critique relève davantage la portée universelle de son roman. Citation tirée d'une lettre envoyée par Germaine Guèvremont à Madeleine Ducrocq-Poirier. Dans Annette Hayward, « La Réception du *Survenant* et le mystère d'une identité hybride », *Analyses*, vol. 5, n° 1, hiver 2010, p. 40.

⁷ Article reproduit dans Gilles Marcotte (compilateur), *Présence de la critique*, Montréal, HMH, 1974, p. 46, cité dans Gilles Marcotte, « *Bonheur d'occasion* et le "grand réalisme" », *Voix et images*, vol. 14, n° 3, p. 408.

⁸ « Il s'agit, en d'autres mots, d'aborder les deux romans *de concert*, comme parties d'un territoire esthétique commun et qui les fasse « dialoguer » l'un avec l'autre, s'éclairer mutuellement et éclairer ensemble ce territoire auquel ils appartiennent. » Pierre Nepveu et François Ricard, « Présentation », *Études françaises*, vol. 33, n° 3, 1997, p. 3.

⁹ Gilles Marcotte, « "Restons traditionnels et progressifs" disait Onésime Gagnon », *Études françaises*, vol. 33, n° 3, 1997, p. 5-13.

figure du « vaste monde », complexe sémantique qui comprend notamment la guerre¹⁰. Jean Morency, de son côté, tisse des liens avec la tradition littéraire américaine et avance que les deux romans « décrivent en fait le même univers, un univers en transition qui semble attendre son rédempteur¹¹ », qui sera incarné avec un succès mitigé par le Survenant et Jean Lévesque. Il existe encore plusieurs études spécifiquement axées sur *Le Survenant* ou sur *Bonheur d'Occasion* qui mettent en valeur leur aspect social et idéologique. Elles seront sollicitées en temps et lieu. Il faut dire que la réception critique contemporaine de l'œuvre de Guèvremont est abondante, comme en témoigne la bibliographie réalisée par Joël Boilard, Marie-Ève Landry et Sara-Lise Rochon en 2008¹², dont la recension des écrits analytiques se limite aux études postérieures aux éditions critiques du *Survenant* et de *Marie-Didace* présentées par Yvan G. Lepage. Pour *Bonheur d'occasion*, le projet HyperRoy¹³, dirigé par Sophie Marcotte, fait le pont avec la bibliographie précédemment réalisée par Lori Saint-Martin¹⁴.

Sur le plan de l'histoire des idées, la question de la paresse est indissociable de celle du travail. En 2004, le *Magazine littéraire* fait paraître un dossier sur le motif de la paresse dans le domaine des études littéraires. Pour un de ses collaborateurs, Patrick McGuinness, la paresse en littérature est « de nature paradoxale : à la fois révolutionnaire, radicale et résistante, elle peut aussi relever de la réaction, de l'apathie et de la complicité par inaction¹⁵ ». Il faut prendre l'exemple du *Droit à la paresse*¹⁶ (1883) de Paul Lafargue pour comprendre toute sa résonance sociopolitique. D'abord publié sous forme d'articles dans

¹⁰ Micheline Cambron, « La Ville, la campagne, le monde. Univers référentiels et récits. », *Études françaises*, vol. 33, n° 3, 1997, p. 22-35.

¹¹ Jean Morency, « Deux visions de l'Amérique », *Études françaises*, vol. 33, n° 3, 1997, p. 68.

¹² Joël Boilard *et al.*, « Bibliographie de Germaine Guèvremont », *Voix et Images*, vol. 33, n° 3, 2008, p. 81-93.

¹³ Projet HyperRoy, *Gabrielle Roy | du manuscrit au virtuel*, en ligne, <http://hyperroy.nt2.uqam.ca>, consulté le 10 janvier 2014.

¹⁴ Lori Saint-Martin, *Lectures contemporaines de Gabrielle Roy (1978-1997)*, Montréal, Boréal, 1997, 189 p.

¹⁵ Pour appuyer ses dires, McGuinness cite quelques auteurs (Karl Kraus, Samuel Beckett, Raoul Vaneigem, Guy Debord et Baudelaire) qui ont mis en scène le motif de la paresse. Patrick McGuinness, « Enjeux politiques de la paresse », *Magazine littéraire*, dossier « Éloge de la paresse », 2004, p. 40.

¹⁶ Paul Lafargue, *le Droit à la paresse*, Paris, Allia, 2009, p. 40. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *DP*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

l'hebdomadaire *L'Égalité* de son confrère Jules de Guesde, Lafargue, avec son sens de la formule, a voulu opposer l'hypothétique réclamation du droit à la paresse à celle du droit au travail par les communards de 1848 :

Une étrange folie possède les classes ouvrières des nations où règne la civilisation capitaliste. Cette folie traîne à sa suite des misères individuelles et sociales qui, depuis deux siècles, torturent la triste humanité. Cette folie est l'amour du travail, la passion moribonde du travail, poussée jusqu'à l'épuisement des forces vitales de l'individu et de sa progéniture. Au lieu de réagir contre cette aberration mentale, les prêtres, les économistes, les moralistes, ont sacro-sanctifié le travail. Hommes aveugles et bornés, ils ont voulu être plus sages que leur Dieu; hommes faibles et méprisables, ils ont voulu réhabiliter ce que leur Dieu avait maudit. Moi, qui ne professe d'être chrétien, économe et moral, j'en appelle de leur jugement à celui de leur Dieu; des prédications de leur morale religieuse, économique, libre-penseuse, aux épouvantables conséquences du travail dans la société capitaliste. (*DP*, p. 11)

Par une rhétorique originale, Lafargue prétend qu'une valorisation concertée de la paresse mènerait à une amélioration des conditions d'existence des travailleurs (plus de loisirs et moins de travail); dans sa phase finale, elle aboutirait même à un ordre nouveau (la société communiste). De cette manière, *Le Droit à la paresse* ouvre la possibilité théorique que la paresse, lorsque valorisée et encouragée, soit « révolutionnaire », et ce, bien qu'elle soit « désengagée » au sens sartrien du terme. Dans leur entreprise de tromperie collective, les détenteurs de capitaux auraient bénéficié de l'appui de nombreuses disciplines intellectuelles, notamment un certain type de littérature qui collabore à la réitération des valeurs bourgeoises, comme le travail et le progrès :

Et cependant, les philosophes, les économistes bourgeois, depuis le péniblement confus Auguste Comte, jusqu'au ridiculement clair Leroy-Beaulieu; les gens de lettres bourgeois, depuis le charlatanesquement romantique Victor Hugo, jusqu'au naïvement grotesque Paul de Kock, tous ont entonné les chants nauséabonds en l'honneur du dieu Progrès le fils aîné du Travail. À les entendre, le bonheur allait régner sur la terre : déjà on en sentait la venue. Ils allaient dans les siècles passés fouiller la poussière et la misère féodales pour rapporter de sombres repoussoirs aux délices des temps présents. — Nous ont-ils fatigués, ces repus, ces satisfaits, naguère encore membres de la domesticité des grands seigneurs, aujourd'hui valets de plume de la bourgeoisie, grassement rentés; nous ont-ils fatigués avec le paysan du rhétoricien La Bruyère? (*DP*, p. 21)

L'idée des moralistes bourgeois serait de convaincre le prolétariat que son sort actuel vaut mieux que celui de leurs « confrères » du Moyen Âge, et que leur travail a le pouvoir

d'améliorer sensiblement leur condition. Le propos de Lafargue, aidé en cela par le manichéisme du pamphlet¹⁷, débouche sur un classement simplifié au maximum de la production littéraire : d'un côté se trouve la littérature « bourgeoise » (mensongère), et de l'autre, la littérature « socialiste » (véridique). Dans cette perspective, une correspondance entre, d'une part, le traitement réservé à un préjugé donné dans le discours de la classe dominante et, d'autre part, la représentation du même préjugé dans une œuvre littéraire de la même époque, marque l'appartenance, au moins en partie, de ladite œuvre à une morale servant le pouvoir. Si cette thèse peut paraître aujourd'hui quelque peu exagérée, elle demeure toutefois d'actualité dans la mesure où elle sous-tend un questionnement plus général sur le rôle joué par les intellectuels – et par la littérature – dans la reproduction des grandes valeurs de la société capitaliste (le travail, le progrès, la propriété privée, la liberté individuelle, etc.).

L'intuition de départ du présent projet est que la question de la paresse recèle une forte dimension idéologique et sociale. Le texte de Lafargue a permis d'orienter le questionnement du corpus. Les « paresseux » à l'étude reconduisent-ils les préjugés du discours dominant de l'époque à l'intérieur de laquelle ils s'inscrivent? Avant d'interpréter Amable et Azarius dans une perspective sociocritique¹⁸, il s'avère nécessaire de bien présenter les éléments de « socialité » auxquels ils seront rapportés. Le parcours débute avec *Le Droit à la paresse*, qui sert à s'interroger sur l'essor de la valeur du travail dans les sociétés occidentales. Puisque Lafargue cible précisément la morale économique – et accessoirement la morale religieuse – pour expliquer la « folie du travail » des prolétaires, c'est le moment choisi pour proposer une synthèse des préjugés sur la paresse véhiculés par le libéralisme économique et par le

¹⁷ Selon Marc Angenot, le pamphlet, dans son contenu, fait montre d'un certain manichéisme dont rend compte le couple scandale/vérité, illustration du combat du pamphlétaire pour faire triompher sa Vérité sur le Mensonge de l'idéologie. À noter que le corpus qu'il étudie comprend justement *Le Droit à la paresse* de Paul Lafargue. Marc Angenot, *La Parole pamphlétaire*, Paris, Payot, 1982, p. 338.

¹⁸ Dans le sens employé par André Belleau : « Ce qu'il faut garder à l'esprit, c'est que la socialité est une dimension tellement primordiale de tout discours qu'il convient d'envisager la sociocritique moins comme une méthode reconnue que comme un vaste domaine regroupant l'ensemble des recherches visant principalement ou accessoirement à rapporter des systèmes observés dans les œuvres au discours social ambiant, ou aux idéologies, ou à l'institution littéraire, ou encore à la structure de la société, à la position d'un groupe, d'une classe, à la situation économique, etc. » André Belleau, « La Démarche sociocritique au Québec », *Voix et Images*, vol. 8, n° 2, 1983, p. 299.

catholicisme. Pour ce faire, on s'appuie sur des travaux relevant de l'histoire des idées (Dominique Méda¹⁹, Carla Casagrande et Sylvana Vecchio²⁰, entre autres). La seconde partie du chapitre porte précisément sur le contexte de production des romans : suivant la lecture proposée par Gilles Marcotte²¹, le choix a été fait de rapporter les analyses textuelles à venir au discours duplessiste. Les recherches menées par Gilles Bourque, Jules Duschatel et Jacques Beauchemin²² servent à en extraire les jugements sur le travail et la paresse. Plusieurs autres travaux historiques sont aussi sollicités afin de distinguer les éléments de morale libérale des éléments de morale traditionnelle. Aussi, puisque le Parti libéral est le principal opposant de l'Union nationale dans le discours social de l'époque, il importe de clarifier ce qui distingue les deux groupes politiques.

Le second chapitre porte sur la signification sociale de la paresse d'Amable. L'analyse se fonde globalement sur la théorie du discours social de Marc Angenot, afin de montrer que les textes littéraires participent à sa constitution, notamment par leur description d'univers imaginaires inspirés du réel et par leur mise en scène de discours idéologiques. *Le Survenant* est d'abord situé dans sa conjoncture littéraire : on recense ainsi ses correspondances et ses divergences par rapport au genre des romans de la terre. L'examen du rôle social joué par Amable dans l'intrigue est explicité à l'aide de la typologie suggérée par Jean-François Tremblay²³. Dans un second temps, l'analyse textuelle du fils de Didace se fait à partir des outils développés par Philippe Hamon²⁴ sur le système normatif des romans. Il s'agit ici, en tenant compte de la position hiérarchique et du capital symbolique des différentes instances normatives (les membres de la société romanesque, le narrateur), de faire ressortir l'évaluation générale d'Amable. La dernière partie du chapitre met en relation le discours

¹⁹ Dominique Méda, *Le Travail*, Paris, Presses Universitaires de France, 2004, 127 p.

²⁰ Carla Casagrande et Silvana Vecchio, *Histoire des péchés capitaux au Moyen Âge*, Paris, Aubier, 2000, 409 p.

²¹ Gilles Marcotte, "Restons traditionnels et progressifs" disait Onésime Gagnon », *loc. cit.*, p. 5-13.

²² Gilles Bourque *et al.*, *La Société libérale duplessiste*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1994, 399 p.

²³ Jean-François Tremblay, *L'Agriculturisme et le roman de la terre québécois (1908-1953)*, Université du Québec à Chicoutimi, 2003, f. 148.

²⁴ Philippe Hamon, *Texte et idéologie*, Paris, Presses Universitaires de France/Quadrige, 1997 [1984], 226 p.

duplessiste avec le roman. La notion de « responsabilité » est au cœur du questionnement : on adopte tour à tour les points de vue de la morale traditionnelle et de la morale libérale. L'interprétation se base tout particulièrement sur les lectures proposées par Gilles Marcotte et Yuho Chang²⁵.

Le troisième chapitre reprend les mêmes axes de questionnement et la même méthode que le précédent, mais déplace son objet sur Azarius Lacasse. Sur le plan de la conjecture littéraire, l'examen de la réception générique de *Bonheur d'occasion* et des stratégies discursives employées par l'auteure aide à comprendre la nature de la société décrite. Ensuite, l'explicitation de l'intrigue et de la place d'Azarius dans celle-ci sert à dégager son rôle social. Encore à l'aide des travaux de Philippe Hamon, la reprise des différentes évaluations d'Azarius émises par sa famille, par les autres membres de la société de St-Henri, et par le narrateur fait ressortir la place de la valeur du travail dans le système axiologique du roman. Un fait particulier mérite un examen attentif : au contraire d'Amable, Azarius adopte une attitude réflexive sur son comportement, ce qui ajoute de la complexité au personnage. La confrontation de l'évaluation d'Azarius avec le discours duplessiste suit cette partie d'analyse textuelle. Des éléments thématiques, comme le chômage et la guerre — qui sont d'ailleurs développés dans les lectures d'Élisabeth Nardout-Lafarge²⁶ et de Sylvain Lacoursière²⁷, notamment — sont ici considérés comme des points d'affleurement privilégiés des morales traditionnelle et libérale dans le roman.

²⁵ Yuho Chang, *Famille et identité dans le roman québécois du XX^e siècle*, Québec, Septentrion, 2009, 266 p.

²⁶ Élisabeth Nardout-Lafarge, « Stratégie d'une mise à distance : la Deuxième Guerre mondiale dans les textes québécois », *Études françaises*, vol. 27, n° 2, 1991, p. 45-60

²⁷ Sylvain Lacoursière, *Le Soldat dans la culture au Québec en 1939-1945: du héros-guerrier à la chair à canon*, mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 2009, 202 f.

Tantôt résistante ou complice face aux pouvoirs fanatiques, tour à tour refus du travail ou justification de son organisation, la paresse n'a cessé d'être politique, et problématique : à ce titre, son histoire mérite d'être travaillée²⁸.

CHAPITRE I

PARESSE ET VALEUR DU TRAVAIL

« Goût pour l'oisiveté; comportement d'une personne qui refuse l'effort²⁹ », « répugnance au travail, à l'effort; goût pour l'oisiveté; fainéantise³⁰ », « nonchalance qui empêche d'agir³¹ », la paresse devient sociale à partir du moment où l'évaluation des pairs entre en jeu. Dans les sociétés occidentales modernes, la paresse est le plus souvent liée à la valeur du travail. Péché capital en lien avec le manque d'activité spirituelle dans le catholicisme³², elle se comprend davantage, avec le développement du capitalisme occidental, comme un manque d'activité laborieuse³³. À l'inverse, Paul Lafargue juge, dans son *Droit à la paresse*, qu'une remise en question de ces dominances idéologiques s'impose. Plutôt que d'encourager le travail comme instrument de progrès, pourquoi ne pas vanter les vertus de la paresse?

En 1945 au Québec, la question de la valeur du travail se pose encore dans le contexte du développement du capitalisme occidental, mais avec quelques particularités locales. Le discours duplessiste réactive à sa manière les enseignements de la théorie libérale sur le

²⁸ Patrick McGuinness, *op. cit.*, p. 39.

²⁹ In Alain Rey (dir.), *Le Petit Robert de la langue française*, Dictionnaires Le Robert, 2002, p. 1847.

³⁰ In Isabelle Jeuge-Maynard (dir.), *Le Petit Larousse illustré 2013*, Larousse, 2012, p. 793.

³¹ In Marie-Eva de Villers, *Multidictionnaire de la langue française*, 3^{ème} éd., Québec/Amérique, 1997, p. 1056.

³² Cf. Carla Casagrande et Silvana Vecchio, *op. cit.*, 409 p.

³³ Cf. Dominique Méda, *op. cit.*, 127 p.

travail dans sa critique des méthodes employées par les Libéraux³⁴ en matière de colonisation, considérée à l'époque comme une solution au chômage. Il ne faut surtout pas favoriser la propension des paresseux à la lenteur par l'octroi de programmes sociaux trop généreux. Par exemple, le député Joseph Damase Bégin, ministre de la colonisation sous Duplessis, accuse les Libéraux d'avoir ralenti le développement économique de la province par l'octroi d'allocations trop généreuses :

Quand nous sommes arrivés au pouvoir en 1944, nous avons devant nous le plan de nos amis d'en face, continue l'honorable Bégin. On versait au colon une somme de 1,000\$ dont 660\$ en secours directs; nous avons aboli le secours direct qui était un encouragement à la paresse. À la place, nous distribuons 3,320\$ en primes. Sur cette somme, nous ne donnons que douze allocations de 15\$ si c'est absolument nécessaire. Le reste, les colons doivent le gagner par leur travail; ils sont satisfaits et nous avons des résultats³⁵.

Évidemment, les Libéraux se défendraient de réellement vouloir encourager la paresse. Sur la base du libéralisme social, les Libéraux se présenteraient assurément comme étant plus empreints de justice sociale que les unionistes. Dans cette perspective, pourquoi ne pas envisager la question de la paresse, un peu à l'exemple du *Droit à la paresse*, en termes de progrès social, sous la forme d'une plus grande place accordée aux mesures étatiques d'assistance et d'une plus grande valorisation des conditions de vie, incluant heures de repos et de loisirs?

1.1 Points de vue idéologiques sur la valeur du travail

Le travail n'a pas toujours rimé avec valeur sociale. Un retour sur l'histoire de l'idée de « travail » prouve que sa conception moderne est beaucoup plus positive qu'elle ne l'était pour les Anciens. Bien que l'étymologie du terme renvoie au tripalium, un instrument de

³⁴ Pour des raisons de simplification, la majuscule de « Libéraux », dans le présent mémoire, renvoie strictement au parti d'opposition durant le règne de Duplessis, que dirigent successivement Joseph-Adélar Godbout (1944-1948), Georges Carlyle Marler (1948-1953) et Georges-Émile Lapalme (1953-1960). Avec une minuscule, l'adjectif « libéral » réfère au courant idéologique, le libéralisme économique, auquel se rattache l'Union nationale pour les raisons que l'on verra. Jamais l'adjectif « libéral » ne sera à comprendre, sans spécifications, à un libéralisme social axé sur la promotion des libertés individuelles.

³⁵ *Le Devoir*, 31 janvier 1951; cité dans Projet ATO-MCD (Groupe de recherche en analyse du discours politique et la Chaire de recherche du Canada en mondialisation, citoyenneté et démocratie de l'Université du Québec à Montréal), en ligne, <http://foucault.chaire-mcd.uqam.ca/ato-mcd/projet_dup.html>, consulté le 19 février 2014.

torture utilisé par les Romains qui en vient à métaphoriser la peine et l'effort liés au labeur, et bien que l'humanisme de la Renaissance s'abreuve aux textes des penseurs antiques, le 18^{ème} siècle est le lieu, selon André Philip, de l'émergence du travail comme valeur :

Au XVIII^e siècle, [...], le travail prend une valeur, non pas comme une fin en soi, mais comme un moyen de s'enrichir et comme le fondement de toute richesse. Sous l'influence des marchands et de l'esprit bourgeois apparaît l'esprit de confiance et d'optimisme qu'incarne le mythe salvateur du Progrès. Le travail est alors un effort calculé, soumis au contrôle de la raison réfléchie, ayant le gain pour but, le bien-être pour accomplissement. Avec les encyclopédistes, le travail entre au rang d'une mythologie exaltée, il apparaît comme la source de toute propriété, le viatique du Bonheur³⁶.

Dans le paradigme de la modernité, le travail se fait instrument de libération par le biais de l'enrichissement qu'il engendre. L'importance des sens de « peine » et d'« effort » est amoindrie à l'intérieur d'une équation qui fait la plus belle part à ses positivités (l'enrichissement, le bien-être).

1.1.1 *Le Droit à la paresse* de Paul Lafargue

Au XIX^e siècle, Paul Lafargue énonce un point de vue original sur la paresse qui va à l'encontre de l'enseignement des encyclopédistes. Gendre de Karl Marx, de par son union avec sa fille Laura, Lafargue suit les traces de son beau-père et devient une figure de proue du socialisme français. Médecin de formation, il consacre la majeure partie de sa vie active à la cause communiste. Journaliste et homme politique, il manie aussi bien l'art de discourir que la plume à des fins propagandistes. Son œuvre est substantielle et comprend quelques ouvrages théoriques, comme *La Religion du capital* (1887) ou *Le Déterminisme économique de Karl Marx* (1909). Il s'intéressait aussi à la littérature et a émis plusieurs jugements critiques sur les grands auteurs de l'époque, par exemple dans *La Légende de Victor Hugo* (1885) et *L'Argent de Zola* (1891). Ses textes touchant le domaine de la critique littéraire ont

³⁶ André Philip, *Histoire des faits économiques et sociaux*, Aubier Montaigne, 1963, p. 35; in Claude Albagli, *Le Surplus agricole, de la Puissance à la jouissance*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 217.

été réunis dans un recueil par Jean Fréville³⁷. Pour Claude Willard, la contribution de Lafargue au domaine de la critique littéraire ne fait pas de doute :

Cherchant à situer historiquement et socialement les œuvres littéraires, à expliquer les écrivains par leur milieu social, à établir les rapports dialectiques entre société et individu, entre forme et contenu, Lafargue fraye la voie à une esthétique marxiste. Par là, il enrichit et le marxisme et la critique littéraire française³⁸.

Néanmoins, son caractère impulsif — il a eu de multiples désaccords avec son compatriote Jules Guesde³⁹ —, et le caractère hétéroclite de son œuvre expliquent sa faible importance dans l'historiographie socialiste française en comparaison de plusieurs de ses contemporains.

La force avec laquelle Lafargue développe le paradoxe paresse/changement dans son *Droit à la paresse* justifie sa pertinence pour le présent mémoire. C'est d'ailleurs à cet écrit qu'il doit aujourd'hui la plus grande partie de sa notoriété. D'abord publié sous forme d'articles dans l'hebdomadaire *L'Égalité*, le manuscrit du *Droit à la paresse* est retouché par Lafargue durant son incarcération à la prison de Sainte-Pélagie⁴⁰. Il rend plus visible son sous-titre « Réfutation du Droit au travail » (en référence à la réclamation du droit au travail par les communards en 1848 qui menèrent à la mise sur pied d'ateliers nationaux) et ajoute un avant-propos. La fortune du texte est grande. Wilhelm Bracke, dans le journal *Le Socialiste*, stipule qu'« il n'y a pas de brochure, après le *Manifeste communiste* de Marx et de Engels, qui ait été traduite en plus de langues diverses, depuis le russe jusqu'au yiddish⁴¹. » Au cours des décennies suivantes, *Le Droit à la paresse* a droit à nombre de rééditions, et ce, jusqu'à récemment. Encore en 2001, les Éditions Allia l'ont réédité pour le lancement d'une

³⁷ Cf. Jean Fréville, *Paul Lafargue, Critiques littéraires*, Éditions sociales internationales, 1936, 220 p.

³⁸ Claude Willard, « Paul Lafargue, Critique littéraire », *Mouvement social*, n° 59, 1967, p. 108.

³⁹ Cf. Leslie Derfler, *Paul Lafargue and the flowering of French socialism 1882-1911*, Harvard university press, 1998, 384 p.

⁴⁰ Il est incarcéré pour incitation à la violence à la prison de Sainte-Pélagie, en compagnie de Jean Dormoy et de Jules de Guesde, suite aux événements fâcheux de l'émeute des Fourmies (le 1^{er} mai 1891, dans le cadre d'une journée internationale de manifestation pour réclamer la journée de travail de huit heures, les forces de l'ordre tirent sur la foule et font 9 morts et une trentaine de blessés sérieux). Cf. Jacques Macé, *Paul et Laura Lafargue, Du Droit à la paresse au droit de choisir sa mort*, L'Harmattan, 2001, p. 110-111.

⁴¹ Wilhelm Bracke, *Le Socialiste*. 3-10 décembre 1911. In Maurice Dommanget, « Présentation de Maurice Dommanget », in Paul Lafargue, *Le Droit à la paresse*, Paris, Maspero, p. 10.

collection portant précisément sur la paresse. Aussi, en 2009, le choix du titre du recueil *Paresse et Révolution*⁴², qui retrace le parcours intellectuel éclectique du personnage à travers des pages et des discours choisis, lui est directement lié.

Généralement, les grèves ne sont pas à comprendre, globalement, comme une remise en cause des postulats du libéralisme économique⁴³, mais plutôt comme une lutte contre ses dérapages : les grévistes ne se battent qu'à l'intérieur du cadre existant pour l'amélioration de leurs conditions de travail et de vie. Seules quelques branches plus revendicatrices, comme les marxistes, militent pour un ordre nouveau. Par son action militante au sein du Parti, Lafargue s'est impliqué dans le contexte des grandes luttes ouvrières qui ont lieu en France dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Il adopte une posture plus extrémiste que plusieurs membres de la gauche révolutionnaire en encourageant les prolétaires à renoncer à travailler pour les capitalistes. De fait, Lafargue exploite les propriétés subversives de l'inaction dans le but avoué de faire advenir la révolution prolétarienne. Alors que le peu d'efficacité de la paresse la rend généralement peu intéressante comme moyen individuel de pression, elle devient plus opérationnelle lorsque concertée.

Bien au fait de la théorie libérale, Lafargue n'hésite pas à user de la logique adverse pour mieux asseoir le propos de son *Droit à la paresse*. Composée dans sa seconde édition de quatre chapitres, d'un appendice et d'une préface, son organisation est tributaire d'une argumentation dont le dessein est de déconstruire le dogme du travail en particulier, et la théorie économique capitaliste en général. Les chapitres 1 et 2 décrivent les « maux réels bien connus de nous tous, hélas (*DP*, p. 34)! » qui affligent le prolétariat, la valorisation du travail étant la cause du manque de développement intellectuel et de la mauvaise santé des ouvriers. À ce portrait-charge, Lafargue ajoute des exemples historiques de l'appauvrissement des artisans français suite à l'industrialisation, comme celui de Mulhouse tel que vu à travers les yeux de Villermé (*DP*, p. 22-25). Le but de la seconde partie (chapitres 3 et 4) est de « démontrer qu'étant donné les moyens de production modernes et

⁴² Cf. Paul Lafargue, *Paresse et Révolution, écrits 1880-1911*, textes réunis par Gilles Candar et Jean-Numa Ducange, Paris, Tallandier, 2009, 431 p.

⁴³ « La grève, acte de rébellion face au patron tout-puissant dans son entreprise, est originellement une réaction collective contre les excès de la concurrence capitaliste. » Nous soulignons. Alexander Carlier, « Guy Groux, Jean-Marie Pernot, *La Grève* », *Travail et Emploi*, 2008, p. 89-90.

leur puissance reproductive illimitée, il faut mater la passion extravagante des ouvriers pour le travail et les obliger à consommer les marchandises qu'ils produisent (*DP*, p. 35) ».

Pour créer davantage de richesses, il faudrait travailler moins! À cet effet, Lafargue cite l'exemple d'industriels anglais qui, en réduisant le nombre d'heures de travail de leurs employés, ont augmenté leur productivité (*DP*, p. 51-53). Sans compter que la paresse obligerait les capitalistes à améliorer les machines en raison de la rareté de la main-d'œuvre (« Ô idiots! c'est parce que vous travaillez trop que l'outillage industriel se développe lentement (*DP*, p. 54) »). En guise de preuve, Lafargue cite les travaux de l'économiste Louis Reybaud sur le milieu du coton, où il est noté que l'invention du métier à filer renvideur a eu lieu à Manchester pendant une crise de travail⁴⁴. La mise en œuvre des préceptes lafarguiens permettrait à la société en entier de vivre dans l'abondance, alors que seule une minorité y parvient dans les sociétés capitalistes, et ce, grâce à l'excès de travail de la majorité. En présentant la paresse comme un facteur de production, Lafargue renverse le paradigme libéral selon lequel le non-travail est synonyme de pauvreté.

En outre, Lafargue s'attaque à la frugalité des prolétaires, qui contribue au problème de la surproduction⁴⁵. Ironiquement, il plaint les bourgeois qui sont obligés de surconsommer, étant donné que la classe productive est « condamnée à l'abstinence (*DP*, p. 40) ». Même le développement de nouveaux marchés ne suffit plus à écouler le surplus de marchandises. Encore, ne sachant plus que faire de leurs capitaux, les bourgeois retirent une partie de la population pour la placer dans des métiers « improductifs » comme ceux de serviteur, de cuisinier ou de policier (dont la fonction se résumerait à la défense des privilèges bourgeois). Pour que cesse le cercle vicieux de la surproduction et de la surconsommation, il faudrait que les prolétaires participent à l'effort bourgeois de consommation. La stratégie préconisée par Lafargue rejoint en quelque sorte la critique émise par Adam Smith⁴⁶ sur les classes improductives, à la différence que le but poursuivi n'est pas ici un accroissement de la richesse nationale, mais plutôt une jouissance égalitaire des dites richesses :

⁴⁴ Cf. Louys Reybaud, *Le Coton, son régime, ses problèmes*, Paris, Michel Lévy Frères, 1863, 486 p.; cité dans (*DP*, p. 54.)

⁴⁵ À titre anecdotique, les Éditions Allia relèvent que Keynes « se souviendra des passages concernant la surproduction dans son analyse de la crise de 29 (*DP*, p. 74) ».

⁴⁶ La section 1.1.2 du présent mémoire traite plus en profondeur la théorie smithienne.

Si, en diminuant les heures de travail, on conquiert à la production sociale de nouvelles forces mécaniques, en obligeant les ouvriers à consommer leurs produits, on conquerra une immense armée de forces de travail. La bourgeoisie, déchargée alors de sa tâche de consommateur universel, s'empressera de licencier la cohue de soldats, de magistrats, de figaristes, de proxénètes, etc., qu'elle a retirée du travail utile pour l'aider à consommer et à gaspiller. C'est alors que le marché du travail sera débordant, c'est alors qu'il faudra une loi de fer pour mettre l'interdit sur le travail : il sera impossible de trouver de la besogne pour cette nuée de ci-devant improductifs, plus nombreux que les poux des bois. (*DP*, p. 56)

Cette citation, qui débute le quatrième chapitre intitulé « À nouvel air, chanson nouvelle », est logiquement suivie par la peinture d'une utopie socialiste, espèce de société d'abondance à l'intérieur de laquelle la classe ouvrière « mangera de joyeux biftecks d'une ou deux livres (*DP*, p. 57) », et « boira à grandes et profondes rasades du bordeaux, du bourgogne, sans baptême industriel, et laissera l'eau aux bêtes (*DP*, p. 57) », sans travailler plus de trois heures par jour (*DP*, p. 64).

Aussi, la paresse dans le pamphlet de Lafargue entre en résonance avec l'aliénation par le salariat tel que décrite par Marx. L'homme devrait se projeter dans son travail et s'ouvrir aux autres. Mais le salariat l'a avili au rang d'animal. Car, dans la théorie marxiste, le travail est ce par quoi l'homme devrait se distinguer des autres êtres vivants :

C'est précisément en façonnant le monde objectif que l'homme s'affirme réellement comme un être générique. Cette production est sa vie générique active. Grâce à cette production, la nature apparaît comme son œuvre et sa réalité. L'objet du travail est donc l'objectivation de la vie générique de l'homme, car il ne se dédouble pas lui-même de façon intellectuelle, comme c'est le cas dans la conscience, mais activement, réellement, et il se contemple ainsi lui-même dans le monde qu'il a lui-même créé. Ainsi, tandis que le travail aliéné arrache à l'homme l'objet de sa production, il lui arrache sa vie générique, sa véritable objectivité générique, et transforme sa supériorité sur l'animal en infériorité, puisque son corps non organique, la nature, lui est dérobé⁴⁷.

Pour l'heure, alors que les bourgeois continuent de régner sur la société, l'adoption de la paresse par les prolétaires serait, selon Lafargue, une forme de désaliénation, car seule l'atteinte du régime socialiste devrait permettre au travail de reprendre ses lettres de noblesse.

⁴⁷ Karl Marx, *Manuscrits de 1844*, premier manuscrit, Paris, Garnier-Flammarion, p. 108-117; cité dans Joël Jung, *Le Travail*, Paris, Flammarion, 2000, p. 166-167.

Le gendre se souvient des enseignements de son beau-père et attaque l'aliénation par le salariat à l'aide des philosophes grecs :

Prolétaires, abrutis par le dogme du travail, entendez-vous le langage de ces philosophes, que l'on vous cache avec un soin jaloux : – Un citoyen qui donne son travail pour de l'argent se dégrade au rang des esclaves, il commet un crime, qui mérite des années de prison. (*DP*, p. 68)

Même si le travail se trouve quelque peu réhabilité dans les dernières pages du pamphlet, alors que le passage à une utopie de la paresse a été effectué, il ne rejoint jamais le degré de valorisation dont fait montre Marx à son endroit. Bénéficiant de sa posture de pamphlétaire, Lafargue n'hésite pas à prôner jusqu'au bout une valeur aussi improbable que la paresse, dont le travail ne serait que le « condiment » (*DP*, p. 34), afin d'aider à l'établissement des conditions gagnantes pour que la révolution prolétarienne survienne, comme quoi la fin justifie les moyens⁴⁸.

Pourquoi faire l'apologie de la paresse et aller à l'encontre des enseignements de Marx? Comme le note Maurice Dommanget, Lafargue utilise l'idée du « droit à la paresse » sur le plan du paradoxe. Par exemple, les ouvriers ont davantage de temps à eux, mais ils doivent tout de même travailler trois heures par jour :

D'abord, ne nous y trompons pas, Lafargue ne condamne vraiment que le travail excessif, abusif. Son goût du paradoxe ne saurait donner le change quand il envisage l'avenir marqué par les progrès de la technique et par la victoire prolétarienne, ramenant le travail dans de sages limites, il classe ce dernier comme « un exercice bienfaisant à l'organisme humain », « une passion utile à l'organisme social »; bien mieux, et c'est tout dire, il en fait « un condiment de plaisir de la paresse »⁴⁹.

La question du droit à la paresse ne se posait pas réellement à une époque où les ouvriers passent le plus clair de leur temps à travailler dans les usines. En réalité, le concept de « paresse » est à prendre chez Lafargue dans son sens large. Il en élargit le spectre de significations en l'associant à l'idée de « loisirs » ainsi qu'à une désaliénation du travail

⁴⁸ Il semble aussi – serait-ce pour le bien de la Cause? – que Lafargue a sciemment plagié des extraits du *Droit à l'oisiveté* (1849) de Moreau Christophe et du *Capital* (1867) de Marx. Cf. Maurice Dommanget, *op. cit.*, p. 39-50.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 24.

salarié. Dommanget relève aussi que la promotion par Lafargue d'une espèce de société des loisirs avant la lettre entre dans la tradition littéraire des utopies socialistes où le travail est toujours modéré et attrayant, comme dans *L'Utopie* de Thomas More (1516), dans la *Cité du Soleil* (1620) de Campanella ou dans le *Paysan perversi* de Restif de La Bretonne (1775)⁵⁰. La grande différence au plan générique entre *le Droit à la paresse* et ces œuvres, c'est que son objet principal n'est pas de présenter une utopie, elle qui ne se trouve décrite que dans les dernières pages. *Le Droit à la paresse* tient aussi de la lignée des éloges paradoxaux, dont il se distancie par son intention non-comique. Ainsi, le principe de « discordance », mis de l'avant par Patrick Dandrey pour parler de « la distorsion entre l'opinion reçue et la thèse défendue⁵¹ » ne relève pas principalement du rire chez Lafargue. Sans être totalement dénué d'humour, son propos remet sérieusement en question la valeur doxologique du travail. Dans sa quête de persuasion de ses lecteurs, il rejoint davantage les codes du genre pamphlétaire, tel que décrit par Angenot. Selon ce dernier, le pamphlet, dans son contenu, fait montre d'un certain manichéisme, illustration du combat du pamphlétaire pour faire triompher sa Vérité sur le Mensonge. C'est que dans le genre du pamphlet, « il y a scandale (erreur triomphante appuyée sur des Pouvoirs et travestie en vérité)⁵² ». Dans le texte de Lafargue, le « scandale » est lié au renversement de la paresse par le travail dans une hiérarchie des comportements éthiques. Plus généralement, il est possible de dire que *Le Droit à la paresse* relève d'une parole pamphlétaire en ce qu'il met des éléments littéraires au service d'un discours idéologique (le marxisme) organisé en contre-discours de l'idéologie dominante (le capitalisme). Toutes proportions gardées, le pamphlet de Lafargue n'est pas tant une apologie de la paresse qu'une critique des conditions de travail des prolétaires. La déconstruction du « dogme » du travail, mensonge inventé par (et pour) les bourgeois afin de justifier la richesse de leur classe sociale, constitue son objectif central. Lafargue veut démontrer que la valorisation du travail est le propre des sociétés capitalistes; il étaye son propos de références aux philosophes de la Grèce Antique, comme Aristote et Platon, qui préféraient les loisirs au travail (*DP*, p. 68), puisque celui-ci détourne les citoyens d'occupations plus nobles comme

⁵⁰ *Ibid.*, p. 51-57.

⁵¹ Patrick Dandrey, *L'Éloge paradoxal de Gorgias à Molière*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, p. 127.

⁵² Marc Angenot, *op. cit.*, p. 338.

l'étude ou la participation à l'organisation politique de la cité. Dans la même lignée, les Romains opposaient l'*otium* au *negotium*⁵³.

La manière originale qu'a Lafargue d'user de la paresse en agrandit la perspective d'analyse usuelle. En se servant des libertés que concède le genre du pamphlet (par opposition aux critères de cohérence et d'objectivité qu'exigent les écrits critiques) et en mettant des éléments littéraires au service d'une cause politique (la Révolution prolétarienne), le genre de Marx ouvre la possibilité, du moins théorique, à ce que la figure du « paresseux » soit porteuse de changement. La paresse est déjà transgressive par rapport au libéralisme économique. Lorsque prise dans son sens élargi, c'est-à-dire comme loisir et comme désaliénation, elle dépasse le simple non-respect des règles pour se charger d'une valeur de résistance, dans la mesure où elle s'oppose aux idées reçues, et plus précisément à la valorisation du travail dans les sociétés occidentales modernes. La paresse est aussi utopique, puisqu'elle renvoie à une société idéale, celle d'un paradis des travailleurs où chacun pourrait échapper aux excès du régime capitaliste et finalement jouir sans réserve de la vie. De la sorte, *Le Droit à la paresse* ouvre de nouvelles pistes d'interprétation à la paresse (comme résistance, comme moyen de pression, comme droit, comme facteur de production) hors du sentier tracé par le capitalisme.

1.1.2 L'influence du libéralisme économique

La remise en question du paradigme usuel de lecture de la paresse via le pamphlet de Paul Lafargue exige un retour sur les racines idéologiques mondiales et locales de l'ensemble de valeurs ayant cours au Québec vers 1945. Lafargue cible sans cesse la théorie libérale dans son entreprise de déconstruction du « dogme » du travail. Il va sans dire, l'essor que prend la valeur du travail à l'intérieur des sociétés occidentales modernes est largement tributaire des théoriciens du libéralisme. Cette doctrine, échafaudée à la fin du XVIII^e siècle dans le contexte des Lumières autour des principes de liberté, de responsabilité et de propriété, ajoute au

⁵³ Jean Delumeau rappelle que, « encore au XV^e siècle des humanistes opposent l'*otium*, c'est-à-dire le recueillement hors des bruits du monde, au *negotium*, qui désigne alors l'agitation et la dispersion dans d'épuisantes et stériles occupations ». Jean Delumeau, « La Naissance de la paresse », *L'Histoire*, n° 59, septembre 1988, p. 39.

travail son sens de « facteur de production⁵⁴ », alors qu'Adam Smith⁵⁵ et ses contemporains l'adoptent comme instrument de mesure pour calculer la valeur des marchandises (le prix) et des actions humaines (le salaire). Le libéralisme conçoit que la sphère économique s'organise par elle-même sous la forme d'un marché régulé par la loi de l'offre et de la demande. Sa logique de fonctionnement est entièrement basée sur la croissance du capital. Pour « encourager » le travail, activité nécessaire à l'accroissement des richesses, le libéralisme fait appel aux besoins de l'homme⁵⁶. De la nécessité de manger, en passant par celles de se vêtir et de se loger, les besoins motivent le travail.

Évoluant à l'intérieur du marché, l'homme est mû par des intérêts qui coïncident le plus souvent avec ses besoins. À l'intérieur du paradigme libéral, l'homme n'est plus soumis aux aléas du destin et tient en mains les guides de sa vie :

L'homme n'a qu'à agir pour acquérir les objets de ses désirs. L'homme est le seul responsable de son bonheur. Le malheureux, le pauvre par exemple, n'a droit à aucune pitié, ni à aucune assistance dans son malheur. Le bonheur est dans l'ordre des possibilités de l'homme qui n'a qu'à les actualiser; s'il refuse de le faire, il ne peut que porter le malheur qui tient à sa paresse et à son inertie⁵⁷.

Le travail salarié s'impose comme la seule solution honorable à la lutte contre la pauvreté. Pour subvenir à ses besoins, l'homme doit vendre son travail en échange d'un salaire, déterminé par l'équilibre entre l'offre et la demande. Mythe du plein emploi aidant, les pauvres et chômeurs sont caractérisés comme des paresseux qui ne méritent pas assistance, puisque leur condition est vue comme volontaire, comme la conséquence de leur propre

⁵⁴ Pour Dominique Méda, il s'agit de la première de trois étapes (1. Le travail comme facteur de production; 2. Le travail, essence de l'homme; 3. Le travail, système de distribution des revenus, des droits et des protections) pour la sédimentation des sens majeurs du concept moderne de « travail ». Cf. Dominique Méda, *op. cit.*, p. 13-22.

⁵⁵ Adam Smith est considéré par plusieurs comme le « fondateur » du libéralisme économique. Écossais né à Kirkcaldy en 1723, son œuvre comprend l'incontournable *Recherche sur la nature et les causes des richesses des nations* (1776). Cf. Alain Bruno. *Adam Smith, vie, œuvres, concepts*, Paris, Ellipses, 2001, 94 p.

⁵⁶ Jean Baechler distingue trois méthodes pour « encourager » le travail: l'enthousiasme, la contrainte et le besoin. Dans les sociétés capitalistes, cette dernière méthode prédomine. Cf. Jean Baechler, *Les Origines du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1971; cité dans Claude Albagli, *op. cit.*, p. 107.

⁵⁷ André Vachet, *L'Idéologie libérale, L'Individu et sa propriété*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988 [1970], p. 9.

négligence, de leur propre imprévoyance⁵⁸. De fait, la pauvreté « n'apparaît plus comme une vertu édifiante, mais comme le fruit de la paresse, sa contrepartie⁵⁹ ». La logique capitaliste paraît ainsi être un système de deux poids deux mesures : le travail rémunéré n'est une nécessité que pour les pauvres, puisque le riche possède le pouvoir financier de ne pas vendre sa force de travail pour assouvir ses besoins.

Cependant, à l'intérieur des écrits smithiens, le riche oisif est une cible, au même titre que l'ouvrier paresseux, chaque individu étant évalué par rapport à sa production, par rapport à la plus-value qu'il engendre. Tous les individus peu « productifs » en regard des critères économiques sont mal jugés. Dans sa *Recherche sur la nature et les causes des richesses des nations* (1776), Smith présente la richesse comme le rapport entre le travail et la consommation. Selon lui, tous les types de travail ne produisent pas la même richesse; certaines professions ont même un rapport production/consommation déficitaire. Conséquemment, l'économiste critique aussi les hommes riches qui n'usent pas efficacement de leur argent, en payant pour des employés qui ne participent pas à l'accroissement des richesses du pays :

Cette portion de son revenu qu'un homme riche dépense annuellement est le plus souvent consommée par des bouches inutiles et par des domestiques qui ne laissent rien après eux en retour de leur consommation. La portion qu'il épargne annuellement, quant il l'emploie immédiatement en capital pour en tirer un profit, est consommée de même et presque en même temps que l'autre, mais elle l'est par une classe de gens différente, par des ouvriers, des fabricants et des artisans qui reproduisent avec profit la valeur de leur consommation annuelle. [...] Si la prodigalité de quelques-uns n'était pas compensée par la frugalité de quelques autres, tout prodigue, en nourrissant ainsi la paresse avec le pain de l'industrie, tendrait, par sa conduite, à appauvrir le pays⁶⁰.

Dans un monde tout orienté vers l'enrichissement, le travail, pour être utile, doit être plus qu'un facteur de production : il doit aussi être un instrument de progrès matériel pour la collectivité. Pour Jean-Marie Lafortune, l'application de la théorie smithienne « débouche sur

⁵⁸ La morale de la fable « La Cigale et la fourmi » de Jean de Lafontaine illustre bien cette idée : la fourmi, industrieuse et prévoyante, justifie par la fainéantise de la cigale son refus de lui prêter de la nourriture.

⁵⁹ Claude Albagli, *op.cit.*, p. 216.

⁶⁰ Adam Smith, *Recherche sur la nature et les causes de la richesse des nations*, Tome I, Paris, Garnier-Flammarion, 1991 [1776], p. 425-426.

une condamnation du parasitisme social dont font preuve les classes improductives⁶¹ »; tant les chômeurs que les riches oisifs peuvent être condamnés pour leur paresse. Le libéralisme économique, en émettant des jugements défavorables à l'endroit de tous les « paresseux », tente de les discipliner à son éthique de travail.

Dans la théorie libérale, les intérêts individuels et collectifs dominent les intérêts politiques. L'État a pour rôle principal la protection des libertés individuelles afin d'assurer les conditions essentielles au bon fonctionnement du marché. Il doit s'immiscer le moins possible dans la sphère économique et garantir la séparation entre sphère publique et sphère privée. De cette manière, les secours directs aux chômeurs sont à proscrire, puisqu'ils « appauvrissent le pays », en plus de déséquilibrer la loi de l'offre et de la demande qui fixe les salaires. Néanmoins, il est difficile pour les partis politiques d'allégeance libérale, surtout dans les régimes démocratiques, d'appliquer sans modifications la théorie dont ils s'inspirent. Soumis à l'épreuve de la réalité (crises financières, catastrophes naturelles, guerres, etc.), et à des pressions de la part de différents acteurs sociaux (groupes de pression, syndicats, parti de l'opposition, etc.), l'État libéral est parfois amené à intervenir. Toutefois, ces interventions ne sont que des mesures temporaires. Plutôt que de payer les chômeurs à ne rien faire, un État libéral « classique » préférera mettre sur pied des travaux publics.

1.1.3 Le péché de paresse : de péché spirituel à péché social

Le péché de paresse a-t-il été détourné de son sens originel? En avant-propos du *Droit à la paresse*, Lafargue dénonce les moralistes bourgeois qui utilisent à leur avantage une morale chrétienne dont ils niaient pourtant les enseignements quelques siècles plus tôt :

La bourgeoisie, alors qu'elle luttait contre la noblesse, soutenue par le clergé, arbora le libre examen et l'athéisme; mais, triomphante, elle changea de ton et d'allure; et, aujourd'hui, elle entend étayer de la religion sa suprématie économique et politique. Aux XV^e et XVI^e siècles, elle avait allégrement repris la tradition païenne et glorifiait la chair et ses passions, réprouvées par le christianisme; de nos jours, gorgée de biens et de jouissances, elle renie les enseignements de ses penseurs, les Rabelais, les Diderot, et prêche l'abstinence aux salariés. La morale capitaliste, piteuse parodie de la morale chrétienne, frappe d'anathème la chair du travailleur; elle prend pour idéal de réduire le producteur au plus petit minimum de besoins, de

⁶¹ Jean-Marie Lafortune, *Introduction aux analyses sociologiques du temps hors travail*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2004, p. 59.

supprimer ses joies et ses passions et de le condamner au rôle de machine délivrant du travail sans trêve ni merci. (*DP*, p. 7-8)

Le Droit à la paresse invite à une relecture de la théologie chrétienne en stipulant que la bourgeoisie l'a détournée à son avantage. Il prétend que l'apologie du travail va à l'encontre de ce que « ce que leur Dieu avait maudit (*DP*, p. 11) »; Jéhovah est même pris comme un « exemple suprême de paresse », lui qui, « après six jours de travail, [...] se reposa pour l'éternité (*DP*, p. 15) ».

Lafargue n'a pas tort en opposant l'éthique chrétienne à l'éthique capitaliste. Le péché de paresse n'est pas essentiellement articulé à un manque de travail laborieux dans la tradition théologique. Dans les premières listes de péchés capitaux exclusivement consacrées aux moines (celles d'Évagre le Pontique au IV^e siècle, de Cassien au V^e siècle et de Grégoire le Grand au VI^e siècle, qui sont alors exclusivement adressées aux moines), il n'y a pas de mentions de la *pigritia* (paresse), mais seulement de l'*acedia* (acédie)⁶². Notion ambiguë, l'acédie est le résultat de l'addition de deux notions distinctes : la *pigritia* et la *tristitia* (tristesse), qui correspondraient sommairement aux deux différentes formes d'acédie léguées par la tradition monastique :

La première naît de la fragilité d'un corps qui cède à la fatigue, est terrassé par la somnolence, s'abandonne à la paresse et trouve sa rédemption dans l'ascèse corporelle ; la seconde vient des faiblesses d'une âme qui flanche petit à petit, se dessèche, se trouble, jusqu'à ne plus trouver la force de lui résister⁶³.

À partir du XII^e siècle, les théologiens et les pasteurs de l'Église orientent davantage leurs efforts vers le monde laïc, et se servent des péchés capitaux comme instrument de prédication. Petit à petit, la première modalité de l'acédie (la *pigritia*) gagne de l'importance par rapport à la seconde (la *tristitia*), qui s'applique trop exclusivement à la vie monacale. L'analyse par Carla Casagrande et Silvana Vecchio d'un corpus de textes religieux du XIII^e au XV^e siècle (sermons, manuels de confession, traité des vices et des vertus, recueils de récits exemplaires) montre que les lignes dédiées à l'acédie portent majoritairement sur son sens de « *pigritia* ». Elles en concluent que « dans les textes pastoraux, l'acédie reste au fond un vice

⁶² Carla Casagrande et Silvana Vecchio, *op. cit.*, p. 127.

⁶³ *Ibid.*, p. 128.

qui concerne le plus souvent des comportements religieux des hommes et des femmes et qui englobe à l'occasion seulement certains aspects de leur vie sociale et économique⁶⁴ ». Ainsi, la lutte à la paresse menée par le catholicisme⁶⁵ a surtout des tenants et aboutissants religieux. Dans le *Grand catéchisme de Saint Pie X* qui est composé sous forme de questions et qui a abondamment servi à l'instruction sous Duplessis, la paresse apparaît encore à la fin de la liste des péchés capitaux et est encore à comprendre comme une paresse morale, puisque le chrétien en triomphe « par la diligence et l'ardeur dans le service de Dieu.⁶⁶ »

À l'intérieur du paradigme catholique, la dévalorisation de la paresse chez les moines ne rime toutefois pas avec une représentation unilatéralement positive du travail, comme l'illustre la fable de Marthe et Marie :

Au cours du voyage, il entra dans un village. Là, une femme nommée Marthe le reçoit. Elle a une sœur nommée Marie qui, assise aux pieds du seigneur, l'écoute. Marthe est très occupée à servir. Elle s'approche et dit : Seigneur, est-ce que cela ne te dérange pas que ma sœur me laisse servir seule? Dis-lui de venir m'aider.

Le seigneur lui répond : Marthe, tu t'inquiètes et te tourmentes à propos de trop de choses. Alors qu'une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la bonne part, elle ne lui sera pas enlevée⁶⁷.

L'oisiveté est une condition nécessaire à la contemplation. Il faut parfois s'arrêter et prendre le temps d'accueillir en soi la bonne parole. Keltoum Touba, qui s'est intéressé à la question du travail dans les cultures monothéistes (judaïsme, catholicisme et islamiste), souligne que le travail manuel n'est pas réellement dénigré par les théologiens catholiques :

L'exhortation au travail s'inscrit dans un schéma spirituel. D'une part, il doit permettre de subvenir aux besoins quotidiens pour vivre selon une loi naturelle : se procurer le pain quotidien et le vêtement nécessaire; le travail ne doit pas viser à

⁶⁴ *Ibid.*, p. 147.

⁶⁵ En raison de la doctrine de la justification par la foi qui peut mener à un « fatalisme paresseux », les théologiens protestants ont employé davantage d'efforts que les théologiens catholiques à décrier la paresse. Cf. Liliane Crété, *Le Protestantisme et les paresseux*, Genève, Fides et Labor, 2001, 158 p.

⁶⁶ *Catéchisme de la doctrine chrétienne*, reproduit dans la revue *Itinéraires*, septembre-octobre 1967; à partir de l'édition de 1905 parue aux éditions Dominique Martin Morin. En ligne, <<http://catho.org/9.php?d=br2#fh>>, consulté le 28 mai 2014.

⁶⁷ Frédéric Boyer *et al.* (dir.), *La Bible*, Paris, Bayard, Médiaspaul et Service biblique catholique Évangile et vie, 2005.

réaliser des profits et des richesses, mais à sauver l'homme travailleur du plus grand des vices : l'oisiveté. D'autre part, le travail aide à la contemplation et à la prière⁶⁸.

Le travail (manuel) permet aux fidèles de canaliser leurs énergies en vue des activités spirituelles. Les textes pastoraux n'intiment pas l'ordre aux fidèles de travailler, ils les avertissent plutôt que, pour « gagner leur ciel », des devoirs religieux doivent être remplis. Saint Antonin, au XV^e siècle, écrit dans la *Somme* (1477) que le paradis sera ouvert à ceux « qui le demandent par la prière, le cherchent par l'audition des textes sacrés, l'impulsent par leurs bonnes œuvres⁶⁹ ».

Si le travail n'est pas tellement valorisé par les théologiens, c'est qu'ils le considèrent comme une malédiction jetée par Dieu en réponse au péché originel, ainsi que comme un instrument d'accumulation de biens contraire à la valeur de la pauvreté. Même si le travail contribue à l'obtention de conditions propices à la contemplation et à la prière, paradoxalement, ces exercices spirituels nécessitent, autant pour les laïcs que pour les moines, des périodes d'« oisiveté » dans la vie quotidienne. Il faut encore noter que le catholicisme opère une nuance entre paresse et repos en prétendant que l'oisiveté est réservée à des moments choisis. En effet, le bon chrétien se repose principalement le dimanche et les jours fériés après sa semaine de labeur. Après tout, Dieu ne s'était-il pas aussi reposé le dimanche, après six jours bien remplis de création? Dans cette optique, la paresse peut être lue comme un repos non mérité. Somme toute, comme le note Dominique Méda, le travail n'est pas encore tellement valorisé au Moyen Âge : « ce que nous appellerons plus tard travail n'est qu'une occupation, instrument privilégié de lutte contre l'oisiveté et la paresse, voire les mauvaises tentations qui détournent de l'objet principal, la contemplation et la prière⁷⁰ ». Finalement, malgré la nécessité du travail pour que l'homme réponde à ses besoins essentiels, et malgré son utilité dans la lutte contre l'oisiveté, le travail n'a pas la même signification pour les théologiens catholiques qu'à l'intérieur des sociétés occidentales modernes. L'oisiveté des moines, même lorsque prise comme condition *sine qua non* à des exercices spirituels, en vient à être dénoncée durant la modernité, alors que le travail devient

⁶⁸ Keltoun Touba, *Le Travail dans les cultures monothéistes*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 44.

⁶⁹ Jean Delumeau, *loc. cit.*, p. 41.

⁷⁰ Dominique Méda, *op. cit.*, 2004, p. 12-13.

de plus en plus valorisé pour des raisons économiques, comme le développement des milieux marchands, et pour des raisons philosophiques, comme l'instauration du travail comme valeur par les encyclopédistes et les tenants du libéralisme économique. L'action des moralistes laïcs transforme la compréhension du péché de paresse : « [c]e qui était un péché envers Dieu devient, à l'aube de la modernité, un péché face à la société⁷¹ ». Que suggère la charité chrétienne au problème des paresseux coupables de ne pas travailler malgré leur apparente validité? Louis-Sébastien Mercier, écrivain français du XVIII^e siècle, résume bien l'application laïque de la charité, comprise comme amour de Dieu et du prochain qui débouche sur la pratique des œuvres de bienfaisance et de l'aumône pour les plus démunis :

Mais la charité va plus loin encore, elle impose l'obligation, le dirai-je, l'obligation de faire du bien aux paresseux. Faut-il donc encourager la paresse? Non, mais il ne faut pas non plus les laisser mourir de faim, ou ne leur donner de choix pour l'éviter qu'entre un travail assidu et le crime : l'alternative est trop dangereuse⁷².

La faim est un critère extrême, mais elle pose les balises du devoir d'intervention du plus riche envers les plus nécessiteux de la société.

1.2 Valeur du travail au Québec vers 1945 : le discours duplessiste

1945 est le début officiel de cette époque polémiquement appelée la « Grande Noirceur », qui est délimitée par la fin de la Deuxième Guerre mondiale et par le début de la Révolution tranquille, et à l'intérieur de laquelle l'Union nationale et l'Église s'affirment comme les deux principales institutions de pouvoir. En acquérant « démocratiquement⁷³ » le pouvoir politique à chacune de ses élections, l'Union nationale se fait, au moins pour une partie notable de la population, représentative des valeurs et idées communément admises. Les contrecoups de la Grande Dépression, la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'instauration de l'assurance-emploi, sans oublier le déclin de la petite production patriarcale sont autant de phénomènes qui ajoutent à une progressive transformation des valeurs socialement admises. Une proposition provenant des travaux de Gilles Marcotte permet de

⁷¹ Carla Casagrande et Silvana Vecchio, *op. cit.*, p. 150.

⁷² Louis-Sébastien Mercier, *Charité*, Whitefish, Kessinger Legacy Reprints, 2010 [1805], p. 3.

⁷³ Duplessis a abusé des failles du système démocratique, sans jamais toutefois s'en exclure. Par exemple, il est de notoriété publique que le découpage électoral surreprésente les électeurs ruraux par rapport aux électeurs urbains durant son règne.

faire le pont entre les romans à l'étude et le Québec de 1945. Selon lui, bien que le temps de l'action soit les environs de la Première Guerre mondiale pour *Le Survenant*, et la Seconde pour *Bonheur d'occasion*, l'idéologie duplessiste est le discours social que le sociocritique doit mettre de l'avant dans l'interprétation de ces textes de fiction :

[...] tout roman signifie dans son temps à lui, dans le temps de son écriture. Si l'on cherche le discours social qui colle à ce temps, on ne pourra pas ne pas rencontrer l'imposant massif duplessiste : Maurice Duplessis a tenu les rênes du pouvoir de 1936 à 1939, puis de 1944 à l'éternité, mais l'idéologie qu'il a créée ou qu'il représente n'a pas cessé de dominer la scène, de l'avant-guerre à la Révolution tranquille⁷⁴.

Citant au passage les travaux de Bourque, Duschatel et Beauchemin⁷⁵ — qui servent ici de pierre angulaire à la description du contexte de production des romans —, et leur intégration au champ littéraire par Pierre Popovic avec *La Contradiction du poème* (1992), Marcotte décrit le discours duplessiste comme un discours double, qui parvient « à prôner en même temps le développement économique, industriel et la fidélité aux valeurs paysannes⁷⁶ ». Il y aurait donc deux composantes principales au discours duplessiste : une plus libérale, principalement observable au plan économique, et une plus traditionnelle, assimilable au conservatisme. Ces deux composantes ont des assises idéologiques distinctes qui participent conjointement au renforcement de la valeur du travail. Du point de vue de l'histoire littéraire, *le Survenant* marque la fin de la lignée des romans de la terre, et *Bonheur d'occasion*, le début du roman urbain. Selon Gilles Marcotte, les deux romans témoignent à la fois de l'aspect libéral (le développement économique, industriel) et de l'aspect conservateur (la fidélité aux valeurs paysannes) du discours duplessiste. Guèvremont aurait des affinités avec un type de littérature jugée plus traditionnelle, alors que Roy serait plus près d'une littérature progressiste, les deux écrivaines mettant par là en scène les deux faces d'un discours social qui est à la fois traditionnel et moderne, selon la formule d'Onésime Gagnon, ministre des Finances sous Duplessis :

⁷⁴ Gilles Marcotte, « “Restons traditionnels et progressifs”, disait Onésime Gagnon », *loc. cit.*, p. 9.

⁷⁵ Cf. Gilles Bourque *et al.*, *op. cit.*, 399 p.

⁷⁶ Gilles Marcotte, *loc. cit.*, p. 10.

Bonheur d'occasion est assurément le roman de la ville, de l'industrialisation, et d'autre part on serait mal venu, selon la romancière elle-même, de ne pas lire *Le Survenant* comme une image nostalgique de la vie paysanne. On n'oubliera pas que Germaine Guèvremont est la cousine de Claude-Henri Grignon, le quasi mythique auteur d'*Un homme et son péché*, celui qui écrivait dans *L'Action nationale* au cours des années trente : « Notre culture sera paysanne ou ne sera pas »; et que Gabrielle Roy, journaliste avant d'écrire *Bonheur d'occasion*, avait collaboré régulièrement à l'hebdomadaire *Le Jour*, qui n'avait pas de plus fidèle ami que le progrès lui-même. Nos deux romans reflètent donc, sans aucun doute, les deux pans apparemment contradictoires du discours duplessiste. Mais aussi, parce que ce sont des romans, des œuvres de littérature, ils pervertissent ce discours, ils le font aller où il ne voudrait pas, ils l'entraînent du côté de l'imaginaire, là où rien n'est jamais sûr⁷⁷.

Le choix d'un cadre géographique rural est souvent associé à la tradition, alors qu'un cadre urbain irait de pair avec des thématiques modernes. Par contre, si les romans de la terre, souvent considérés comme des véhicules de l'idéologie de conservation, se rapprochent aisément à une volonté de défense des valeurs traditionnelles par le discours duplessiste, la volonté progressiste des « modernes » en littérature implique un désir d'avancement sur le plan des valeurs sociales qui n'est pas totalement en phase avec la dimension libérale du discours duplessiste, qui elle se veut presque unilatéralement axée sur le développement économique. Il va sans dire que les romans ne sont pas de purs reflets des discours sociaux qu'ils mettent en scène; l'intérêt de leur étude comme documents historiques réside justement dans leur capacité à « pervertir » les éléments du réel empirique. Dans la conjoncture actuelle qui témoigne d'un certain désenchantement vis-à-vis des avancées de la Révolution tranquille⁷⁸, il s'avère plus que jamais essentiel d'interroger les effets d'une valorisation du travail influencée par le libéralisme économique par rapport à la justice sociale et au libre développement de l'individu.

1.2.1 Composante libérale du discours duplessiste

Le Québec de 1945 est soumis au procès d'institutionnalisation capitaliste. L'Union nationale, en phase avec ce phénomène, défend les valeurs du libéralisme économique. Le

⁷⁷ *Ibid.*

⁷⁸ Cf. Sébastien Parent, « Un Duplessis kaléidoscope. La mémoire nationale canadienne-française au cœur de l'histoire », p. 417-431. In Xavier Gélinas et Lucia Ferretti (dir.), *Duplessis, son milieu, son époque*, Québec, Septentrion, 2010, 513 p.

progrès passe par le développement économique, sous la forme de l'enrichissement des particuliers, et non par la modernisation des institutions sociales. Selon Jocelyn Létourneau, qui appuie son assertion sur les travaux de Gérard Boismenu et de Richard Desrosiers, la politique économique duplessiste en est une assujettie au primat du marché. Les interventions de l'État se limitent essentiellement à l'imposition de la discipline de ses citoyens au travail afin d'attirer l'argent des détenteurs de capitaux :

Concrètement, la stratégie de croissance préconisée par le gouvernement québécois s'est matérialisée sous la forme d'une politique ouvrière de type autoritaire et disciplinaire, sous la forme d'une politique de développement économique à peu près sans contenu et entièrement fondée sur le marché comme principe d'allocation optimale des ressources, et sous la forme d'une politique industrielle consistant à octroyer aux entreprises certaines conditions particulièrement avantageuses d'utilisation et d'exploitation des facteurs de production⁷⁹.

Le discours duplessiste participe à la mouvance des discours libéraux dits « classiques » en raison de sa volonté antiétatique⁸⁰. Les ouvriers, force de travail, sont un facteur de production. Leur bas salaire et leur soumission assurent des « conditions particulièrement avantageuses » pour les capitalistes qui, en contrepartie, le rendent bien au développement économique de la province. La politique autoritaire des unionistes se remarque dans le cadre des grandes grèves. Le fait qu'elles soient réprimées (parfois durement, comme lors de la grève de l'amiante à Asbestos en 1949⁸¹) suggère la préférence du régime à servir les détenteurs de capitaux au détriment du prolétariat. Duplessis associe souvent le syndicalisme et le socialisme au communisme et se dote d'un moyen législatif (la Loi du cadenas) pour combattre le danger rouge, moyen qui l'aide aussi, par la bande, à la lutte aux organisations ouvrières. Duplessis craint la montée des revendications syndicales qui risquent de compromettre l'ordre social dans la province. Par exemple, une hausse des salaires risquerait d'ébranler le fragile équilibre de la loi de l'offre et de la demande. Aussi anti-syndicale sa stratégie puisse-t-il paraître, elle a tout de même porté ses fruits. Denis Vaugeois commente :

⁷⁹ Jocelyn Létourneau, *Croissance économique et « régulation duplessiste » : retour sur les origines de la Révolution tranquille*, Projet accumulation et régulation au Québec, Université Laval, 1986, p. 13.

⁸⁰ Cf. Michael Oliver, « Duplessis et le duplessisme », in Alain-G. Gagnon et Michel Sarra Bourmet (dir.), *Duplessis, entre la Grande Noirceur et la société libérale*, Montréal, Québec/Amérique, p. 379-391.

⁸¹ Cf. Jacques Rouillard, *Histoire du syndicalisme québécois*, Montréal, Boréal, 1989, p. 279-282.

J'ai appris que sous Duplessis il s'était créé 100 000 emplois en dix ans (1946-1956) (Robert Bourrassa devancé par Maurice Duplessis!), que le salaire moyen avait plus que doublé pendant la même période, qu'un million de jeunes étaient fortement scolarisés en 1960 et qu'ils furent en réalité les vrais artisans de la révolution tranquille⁸².

La stratégie de Duplessis pour lutter contre le chômage, comme les travaux publics (notamment l'électrification rurale) ou la mise sur pied de conditions favorables pour le capital étranger a été efficace.

Le paradigme traditionnel peut être lu comme étant au service de l'économie : l'inculcation de valeurs traditionnelles comme l'ordre et le travail sert le développement industriel de la province. Denis Monière résume ainsi ce qu'il appelle « l'idéologie de Duplessis » :

Présentée sous la forme d'un discours autoritaire, dogmatique et simplificateur, l'idéologie de Duplessis se résume à quelques thèses. À la base, il y a des principes éternels et immuables d'ordre et de stabilité dictés par la divine Providence qui fixe à chacun sa place dans la société. Dès lors, une hiérarchie sociale est nécessaire et la lutte des classes ne saurait exister dans une société chrétienne où chacun travaille dans la sphère où l'a placé la volonté de Dieu. Il ne peut donc y avoir ni problèmes ouvriers, ni problèmes sociaux car la bonne entente et le paternalisme inspirent les relations de travail. Les syndicats n'ont aucune raison d'être si ce n'est de dénoncer les abus. Pas question de grèves. L'État pour sa part ne doit jouer aucun rôle social et économique. C'est l'individu qui est responsable de solutionner ses problèmes de bien-être, de sécurité sociale et d'éducation. D'ailleurs, en ce domaine les institutions privées et religieuses font du bon travail. Le gouvernement fédéral doit se tenir à l'écart de ces domaines car l'autonomie provinciale est souveraine⁸³.

Le parti de Duplessis est un parti ouvertement libéral (sur le plan de l'organisation économique) et catholique (sur le plan des convictions religieuses); l'Union nationale a un projet de société conservateur, puisqu'il peut se résumer à la reproduction d'une société libérale régie par un État qui concède à l'Église le monopole de certaines affaires sociales (éducation, santé, assistance publique).

⁸² Denis Vaugeois, « Préface », p. 13. In Xavier Gélinas et Lucia Ferretti (dir.), *Duplessis, son milieu, son époque*, Québec, Septentrion, 2010, 513 p.

⁸³ Denis Monière, *Le Développement des idéologies au Québec; des origines à nos jours*, Québec/Amérique, 1977, p. 297.

1.2.2 Composante traditionnelle du discours duplessiste

Bourque, Duschatel et Beauchemin ont montré que la société duplessiste est moderne, et plus spécifiquement libérale. Certains éléments de son discours sont néanmoins résolument traditionalistes. Pourquoi? C'est que « la libéralisation de la pratique sociale dans la modernité suppose l'élaboration d'un discours politique à forte teneur disciplinaire⁸⁴ ». Lorsqu'il est question d'économie, Duplessis n'hésite pas, paradoxalement, à user de la morale chrétienne. Par exemple, le « Chef » se plaît à répéter la proverbiale formule « aide-toi et le ciel t'aidera... » pour défendre le non-interventionnisme de l'État et pour responsabiliser les citoyens à l'économie de marché :

Aide-toi, le ciel t'aidera... C'est lorsque chacun accomplit son devoir que les droits de tous sont complètement garantis. En toute évidence, le paternalisme d'État paralyse, infailliblement et fatalement, les initiatives fécondes et nécessaires, et conduit, en définitive, à la ruine des individus et des peuples⁸⁵.

Détournement de la morale chrétienne? Ailleurs, le chef de l'Union nationale se sert de la faute originelle : « La grande loi du travail est d'inspiration divine et la sentence portée contre le premier homme est toujours en force : tu travailleras à la sueur de ton front⁸⁶ ». Comme l'ont relevé les auteurs de *La Société libérale duplessiste*, Duplessis, à l'image du discours politique dominant dans les États libéraux, accueille favorablement une certaine éthique catholique qui contribue à discipliner la main-d'œuvre canadienne-française au travail :

Pour Mandeville et pour Smith, et plus largement pour le discours politique dominant dans l'État libéral, il s'agira toujours de préserver la fonctionnalité d'un marché autorégulé dont on postule qu'il réalisera le bien de tous (Ibériault, 1985). Dans une telle perspective, la loi morale libérale consiste à responsabiliser les individus, c'est-à-dire à discipliner ce qui, dans leur nature (la paresse et l'imprévoyance du pauvre, mais aussi l'égoïsme du riche peu enclin à la bienfaisance), peut représenter une menace pour une société entièrement dominée par l'économie. Il en résulte un monde livré à lui-même, en proie à la difficulté de produire ce qu'on était arrivé à réaliser jusque-là : un sens du sacrifice, de la

⁸⁴ Jacques Beauchemin, « Conservatisme et traditionalisme dans le Québec duplessiste : aux origines d'une confusion conceptuelle », in Alain-G. Gagnon et Michel Sarra Bournet (dir.), *op. cit.*, p. 43

⁸⁵ *Le Devoir*, 2 janvier 1952; cité dans Richard Desrosiers, *L'Idéologie de Maurice Duplessis (1945-1960)*, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1971, p. 107.

⁸⁶ *Le Devoir*, 3 janvier 1949; *ibid.*, p. 113.

souffrance et de la mort qui dépasse la seule combinaison des intérêts égoïstes. Voilà en grande partie pourquoi la société libérale continue à accueillir favorablement les assises existentielles de l'éthique religieuse dont elle nie pourtant les fondements ontologiques⁸⁷.

Au plan discursif, la morale chrétienne peut être utilisée par les élites laïques qui cherchent à orienter les comportements sociaux. Dans la même optique, il serait aussi vrai de dire que la mainmise de l'Église sur les questions sociales permet aux gouvernements libéraux d'économiser des sommes considérables en laissant d'autres institutions s'en charger. En somme, il s'avère indéniable que valeurs libérales et valeurs chrétiennes cohabitent souvent à l'intérieur des sociétés modernes, ce qui explique en partie que le « péché » de paresse soit souvent associé à un manque de travail laborieux. Mais d'asseoir la valeur libérale du travail sur la morale chrétienne est problématique dans la mesure où cette dernière ne vante pas unilatéralement le travail laborieux.

La composante traditionnelle du discours duplessiste ne sert pas qu'à discipliner les citoyens à l'économie de marché : elle est aussi axée sur la défense des valeurs canadiennes-françaises (la famille, l'Église et la langue). En 1936, Duplessis, nouvellement élu, fait poser le symbole du crucifix au dessus du trône du président de la Chambre. Il entame ainsi son discours du trône :

Les travaux de la présente session porteront donc sur les crédits à voter pour l'exercice en cours et sur quelques autres mesures des plus pressantes. Pour bien affirmer la primauté du capital humain sur le capital-argent, le gouvernement va s'appliquer à orienter la politique et la législation provinciales vers la protection et la sauvegarde du capital humain.

À la base de son plan de restauration, il entend placer les réformes agraires, parce qu'il considère que l'agriculture et la colonisation constituent les assises les plus solides de tout progrès, économique et moral⁸⁸.

Le discours duplessiste se positionne comme le digne héritier laïc de l'idéologie de conservation⁸⁹, une doctrine cléricale qui se développe dans le contexte spécifique du Canada

⁸⁷ Gilles Bourque *et al.*, *op. cit.*, p. 154-155.

⁸⁸ *La Société du patrimoine politique du Québec*, en ligne, <<http://www.archivespolitiquesduquebec.com/discours/p-m-du-quebec/maurice-duplessis/discours-du-trone-quebec-7-octobre-1936/>>, consulté le 2 février 2014.

français. Marcel Rioux caractérise ainsi cette idéologie, importante selon lui au Québec de la fin du XIX^e siècle jusqu'au début de la Révolution tranquille :

[L'idéologie de conservation] définit le groupe québécois comme étant porteur d'une culture, c'est-à-dire comme un groupe qui a une histoire édifiante, qui est devenu minoritaire, au XIX^e siècle, et qui a pour devoir de préserver cet héritage qu'il a reçu de ses ancêtres et qu'il doit transmettre intact à ses descendants. Essentiellement, cet héritage se compose de la religion catholique, de la langue française et d'un nombre indéterminé de traditions et de coutumes. Le temps privilégié de cette idéologie est le passé⁹⁰.

Plusieurs groupes ont réactivé cette idéologie à l'intérieur de leurs discours. Ainsi, les valeurs de l'idéologie de conservation sont reprises dans la dimension traditionnelle du discours duplessiste, qui est orienté vers une défense des mêmes institutions, soient la religion, la langue et les coutumes des canadiens-français. La terre est aussi une de ces institutions. Dans l'idéologie de conservation, le salut de la race canadienne-française repose sur elle. Les élites cléricales mythifient la ruralité en la présentant comme le lieu idéal pour préserver la race. La terre, don de Dieu, sert à la protection des influences négatives de l'étranger sur la religion, via le protestantisme, sur la langue, via l'anglais, et sur les mœurs des habitants, dont la ville se fait l'évocation de tous les dangers (alcool, luxure, abandon de la pratique religieuse, etc.) À l'intérieur de l'idéologie de conservation, le travail (plus spécifiquement le travail de la terre) est valorisé à un degré supérieur par rapport à la théologie chrétienne. L'agriculteur est dépeint comme un individu fort et vaillant qui veille à assurer la subsistance des siens dans le respect des valeurs catholiques. Le travail de la terre est principalement valorisé dans une optique de conservation, et non d'accumulation comme dans le capitalisme. L'amélioration du domaine de l'agriculteur canadien-français n'est pas sujette à l'impératif de l'enrichissement individuel, puisque celui-ci pense exclusivement à sa succession en planifiant le legs de sa terre et de ses dépendances à son fils aîné.

⁸⁹ L'idéologie de conservation sera traitée plus en détail dans le chapitre 2, lorsqu'il sera question de la conjoncture littéraire des romans puisque *Le Survenant* est un roman de la terre, véhicule reconnu de l'idéologie de conservation, dont l'agriculturisme est un quasi-synonyme.

⁹⁰ Marcel Rioux, « Sur l'Évolution des idéologies au Québec », *Chicoutimi, les Classiques des sciences sociales*, 2004 [1968], p. 20, en ligne, <<http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.rim.sur>>, consulté le 12 janvier 2014.

Par respect pour les préceptes religieux et en reconnaissance des bienfaits accordés par le Seigneur par l'entremise la terre nourricière, l'agriculteur est prié – comme tous les autres travailleurs canadiens-français – de s'arrêter le dimanche. C'est le moment de la visite à l'Église paroissiale pour le recueillement et l'écoute du sermon du curé. Le respect du congé dominical rejoint la dimension chrétienne favorable à l'oisiveté, condition essentielle à la contemplation. Cependant, comme le note déjà Yvan Lamonde pour la période 1896-1929, l'urbanisation de l'espace québécois rend plus difficile la conciliation entre impératifs économiques et impératifs religieux. Le non-respect de plus en plus généralisé du congé dominical n'est qu'un autre des exemples néfastes de l'influence étrangère sur les mœurs des citoyens :

La production industrielle continue, rendue possible par la technologie, empiète bientôt sur le dimanche, tout comme les services urbains, la distribution du gaz et ou encore les transports par tramway ou par train, qu'on ne peut interrompre le « Jour du Seigneur »⁹¹.

Notamment, *l'Action catholique*, véhicule reconnu de l'idéologie de conservation, exhorte les fidèles au respect de cette institution ancestrale. Richard R. Jones résume ainsi la position de la revue sur cette question : « Quant au travail dominical, on le qualifie toujours de véritable fléau : la profanation du jour du Seigneur pourrait exposer le peuple canadien-français à des "malheurs terribles" et conduire tout droit au bolchevisme.⁹² » Au modèle du citoyen canadien-français idéal qui travaille pendant la semaine, parfois même le samedi, mais qui consacre son dimanche à la pratique religieuse, est opposé le socialiste russe, qu'il faut craindre pour son athéisme. Bolcheviques, communistes et marxistes sont des cibles communes pour l'air du temps, malgré le fait que leur influence soit relativement marginale dans la province⁹³.

⁹¹ Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec, 1896-1929*, Montréal, Fides, 2004, p. 19.

⁹² Richard R. Jones, « L'Idéologie de *l'Action catholique*, 1917-1939 », *Revue d'Histoire catholique*, 1973, p. 73.

⁹³ Cf. Marcel Fournier, *Communisme et anticommunisme au Québec, 1920-1950*, Éditions coopératives A. Saint-Martin, 1979, 165 p.

Défenseur de la place de l'Église à l'intérieur de la société, l'Union nationale est tout de même à considérer comme une institution laïque, et ne doit donc pas être totalement assimilée à l'idéologie de conservation en tant qu'idéologie cléricale. Si la dimension traditionnelle du discours duplessiste combat logiquement la paresse, c'est qu'elle ne permet pas, lorsque poussée à un certain degré, ni la conservation de la race, ni de la langue, ni de la religion, ni des infrastructures familiales, publiques ou privées. La conservation de l'Église, bien qu'importante dans le discours duplessiste, participe à un projet plus large de stabilité sociale de la société québécoise. Au même moment que l'interprétation de la dimension traditionnelle du discours duplessiste débouche sur une condamnation des paresseux en raison de leur non-participation à l'effort de conservation, sa dimension libérale ajoute à leur condamnation en les rendant responsables de ne pas prendre part à la quête de prospérité nationale : l'individu non productif est à la fois coupable envers le passé et le futur. La dimension libérale du discours duplessiste s'intègre bien à sa dimension traditionnelle dans la mesure où les unionistes défendent les valeurs d'un libéralisme « classique ». De fait, le conservatisme de l'Union nationale est donc à la fois articulé à la défense d'institutions « traditionnelles » publiques (l'Église et l'État libéral) et privées (un marché autorégulé par la loi de l'offre et de la demande).

1.2.3 La querelle du providentialisme

Le versant libéral du discours duplessiste est plus sévère à l'endroit des non-travailleurs que, par exemple, le parti Libéral⁹⁴ qui se voit de plus en plus influencé par les enseignements de Keynes⁹⁵. En effet, des suites du krach boursier de 1929 se développe une nouvelle branche du libéralisme, le keynésianisme, dont la popularité grandissante opère une scission au sein de l'école libérale. Désormais, dans le contexte occidental, s'affrontent les libéraux dits « conservateurs » et les keynésiens. Les keynésiens admettent que le capitalisme est frappé de manière cyclique par des périodes de récession. Dans de telles conditions, il s'avère

⁹⁴ Le lecteur peut se référer, au besoin, à la note de bas de page n° 25 du présent document.

⁹⁵ Né en Angleterre en 1883, son œuvre phare, la *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie* (1936) a engendré une révolution dans la gestion gouvernementale en Occident : « La plupart des gouvernements occidentaux ont repris, simplifié, mais souvent aussi déformé son message politique. Le bouleversement a été spectaculaire, et baptisé dès 1948 aux États-Unis la « révolution keynésienne. » Bernard Gazier, *John Maynard Keynes*, Paris, Presses Universitaires de France, 2009, p. 90.

normal que certains citoyens, malgré leur bon vouloir, se trouvent sans emploi. Étant donné que leur situation n'est pas voulue, il n'est plus raisonnable de taxer les citoyens sans emploi de paresse. Afin de leur permettre de subvenir à leurs besoins, l'État a alors le devoir de mettre sur pied des mesures d'assistance permanentes (par opposition à l'aspect temporaire des mesures prônées par les libéraux conservateurs). La grande distinction entre libéraux conservateurs et keynésiens est liée à leur conception du rôle de l'État : par son interventionnisme accru, l'État-providence s'oppose à l'État libéral. Par rapport à Duplessis, le gouvernement d'Adélard Godbout (1939-1944) met en œuvre une vision plus keynésienne de l'État durant son mandat. Il souscrit aux programmes fédéraux d'assurance-chômage et d'allocations familiales, mais surtout met en place, à la suite des recommandations de la Commission Lessard, les bases d'un programme d'assurance-maladie⁹⁶. Les avancées de l'idée de « justice sociale » s'observent à l'intérieur de l'Église même et inspirent de nouvelles pratiques sociales. Les travaux de Lucia Ferretti sur la naissance et le développement du service social en Mauricie après 1930, et qui ont focalisé sur les archives du prêtre Charles-Édouard Bourgeois, notamment, ont permis de démontrer des prémices de changements structurels à l'intérieur des institutions cléricales de charité :

Par ailleurs, ce même courant réformateur a su adapter à l'Église l'idée selon laquelle les nouvelles techniques sociales et les habiletés professionnelles étaient valables, en même temps qu'il a commencé à infléchir la notion traditionnelle de charité dans le sens du droit à l'aide, de l'égalité des chances et de la justice sociale, bien qu'il ait conservé à ces valeurs leur caractère religieux, bien entendu⁹⁷.

Mais à l'intérieur du Québec duplessiste, ce sont les intellectuels qui incarnent le mieux l'essor d'une volonté d'application des mesures keynésiennes au Québec. Ceux-ci n'acceptent pas le conservatisme de Duplessis en matière sociale :

Voir un gouvernement comme celui de Duplessis refuser d'utiliser ses pouvoirs pour adopter des politiques keynésiennes et faire une planification indicative à la française provoquait un vif sentiment de frustration chez toute une génération allant

⁹⁶ Jacques Rouillard, « Duplessis: le Québec vire à droite », in Alain-G. Gagnon et Michel Sarra Bournet (dir.), *op. cit.*, p. 183-206.

⁹⁷ Lucia Ferretti, « Charles-Édouard Bourgeois, prêtre trifluvien, et les origines diocésaines de l'État-providence au Québec (1930-1960) », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 14, n° 1, 2001, p. 171.

de Pierre Trudeau, Gérard Pelletier, René Lévesque, André Laurendeau à Jacques Parizeau et Michel Bélanger⁹⁸.

Pour l'Union nationale, la paresse est un argument pour répondre aux velléités des intellectuels. L'individu est responsable de son sort et le progrès vient par son seul travail. Encore, la paresse sert à discréditer ces penseurs trop à gauche, « pelleteux de nuages », théoriciens sans sens pratique. À l'intérieur d'un contexte où les ouvriers réclament bien plus le droit au travail qu'une amélioration des conditions de vie, l'idée abstraite de « justice sociale » ne parvient pas encore à s'imposer.

Il faut en effet tempérer l'importance des idées keynésiennes dans la province pendant les années duplessistes. Les mesures adoptées en ce sens par le gouvernement Godbout sont stoppées dès la reprise du pouvoir par les unionistes :

La Commission est démantelée aussitôt Duplessis revenu au pouvoir en 1944, tout comme d'ailleurs le Conseil d'orientation économique qui devait servir à planifier le développement économique d'après-guerre. C'était la fin des balbutiements de l'État keynésien au Québec. De 1944 à 1960, l'Union nationale refuse de se lancer dans de nouveaux programmes d'assistance sociale et revient à un discours proche de l'idéologie cléricale traditionnelle⁹⁹.

Étant un gouvernement laïc de type libéral, le gouvernement unioniste n'accepte pas les mesures providentielles de ses adversaires. Néanmoins, malgré la théorie économique qu'il défend, le contexte difficile du Québec de la fin de la Grande Guerre, qui subit encore les contres-coups de la Grande Dépression, oblige tout de même l'Union nationale à agir en matière de sécurité sociale. Le gouvernement provincial accepte de venir en aide aux moins bien nantis, mais seulement de manière temporaire et, encore une fois, dans une optique d'encouragement au travail. Durant ses mandats, l'État libéral duplessiste est intervenu à plusieurs reprises. Ces interventions sont souvent le fruit de pressions sociales, et doivent être comprises comme autant de compromis de la part d'un régime dont les conditions socio-politiques ne lui permettent pas de mettre en pratique toutes les facettes de l'idéologie qu'il véhicule. Le cadre fédératif dans lequel s'inscrit le Québec a aussi contribué au durcissement des positions conservatrices de Duplessis, puisqu'il voyait les mesures providentielles comme

⁹⁸ Michael Olivier, *op. cit.*, p. 381.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 200-201.

une stratégie d'empiétement du fédéral sur les domaines de juridiction provinciale. Denis Vaugeois rappelle que les « concessions » faites par Adélard Godbout au fédéral entre 1939 et 1944 pour participer à l'effort de guerre ont coûté cher, lui qui « se laisse duper par Ottawa, confie au fédéral l'entière compétence en matière d'assurance-chômage et cède "le droit exclusif de lever les grands impôts directs"¹⁰⁰ ». Comme le soutient Léon Dion, le non-interventionnisme de l'État est symptomatique d'un contexte idéologique qui n'accepte pas la pauvreté, comprise comme le résultat d'un manque de prévoyance :

On reproche à Duplessis sa politique rétrograde en matière de santé et de sécurité sociale. Ce n'est que sous la pression des programmes sociaux du gouvernement fédéral qu'il consentit de mauvais gré à adopter des mesures qui excédaient les bornes du libéralisme conservateur et les limites de la charité privée. Il importe de mentionner que, s'il avait adopté une politique progressiste en ce domaine, il se serait heurté à des dogmes religieux et à une mentalité populaire d'une extrême sévérité à l'endroit de toute forme d'indigence. Ce ne sont pas là des excuses valables pour ses atermoiements : lui-même partageait ces convictions d'un autre âge¹⁰¹.

L'imposition de la discipline du travail et le refus de l'indigence sont des motifs idéologiques tributaires d'un contexte qui déborde le seul gouvernement unioniste.

L'exemple d'une lettre pastorale de la Jeunesse ouvrière catholique (JOC), rédigée en 1935 à l'intention de la population canadienne-française, illustre le climat « antiétatique » qui a cours dans la province. La lettre prophétise les dangers qui guettent la population si elle n'est pas rapidement remise au travail :

Et un peu plus tard, j'entendais sur le train cette réflexion : je me demande comment, ils ne trouvent pas d'ouvrage. S'ils sont chômeurs, c'est parce qu'ils le veulent bien. Ils trouveraient bien s'ils voulaient! Jocistes, sachons montrer l'état, parfois douloureux au possible, dans lequel se trouvent nos frères oui, les jeunes chômeurs. Ne les laissons pas salir par ceux qui les abaissent. Évidemment, il y en a, des chômeurs de luxe, nous le savons. Mais ils ne sont pas le grand nombre. Cela, nous le savons aussi et ce sont ceux-là que nous voulons aimer, aider et défendre. Cette appellation monstrueuse parce qu'elle sous-entend de trop nombreuses et inconcevables misères, doit disparaître au plus tôt. On a des maisons pour les jeunes vagabonds et délinquants. Il faut du travail pour les jeunes chômeurs. Si le chômage s'étend et se prolonge, les jeunes deviendront presque fatalement des sans-dieu, des

¹⁰⁰ Denis Vaugeois, *op. cit.*, p. 11.

¹⁰¹ Léon Dion, *Québec 1945-2000. Les Intellectuels et le temps de Duplessis*, tome II, Presses de l'Université Laval, 1993, p. 131.

sans-patrie, des sans-logis, des sans-famille, des sans-cœur! Les jeunes doivent être à l'école ou au travail. Quand les pouvoirs publics les abandonnent à l'inoccupation forcée, et à plus forte raison, lorsqu'ils suppléent au fruit du travail par des sommes d'argent données en pitance, secours-direct, ils prêchent l'oisiveté, encouragent la paresse et commettent un crime horrible contre la jeunesse¹⁰².

La Jeunesse ouvrière catholique critique le programme des Libéraux de Taschereau en matière de chômage. La JOC demande donc à l'État d'intervenir plus vigoureusement, mais pas par l'octroi de secours directs. Paradoxalement, l'organisation prône une intervention plus en phase avec les enseignements du libéralisme économique au même moment qu'elle cherche à déconstruire le vieux préjugé selon lequel tous les chômeurs sont paresseux. Il faut encore encourager le travail, pas pour ses vertus économiques, mais pour sa vertu de tempérance, comme instrument de lutte contre l'oisiveté, afin que les citoyens ne deviennent pas des « sans-dieu ». Il n'y a aucune référence à une plus grande quantité de travail spirituel pour les jeunes; seul le travail laborieux compte. En prônant le non-interventionnisme de l'État, la Jeunesse ouvrière catholique fait passer l'idéologie libérale classique (vantée par l'Union nationale) comme étant plus catholique que l'idéologie néolibérale (vantée par les Libéraux).

Fernande Roy stipule d'ailleurs qu'il existerait un consensus de la part des principaux acteurs sociaux sur la question de l'interventionnisme étatique :

Mis à part la petite minorité socialiste et communiste, il se dégage une sorte d'unanimité contre l'« étatisme ». On se rallie à des mesures ponctuelles qui ne sortent pas des cadres idéologiques antérieurs. Il ne faut surtout pas encourager les fainéants; le travail reste une vertu chrétienne autant que libérale. Malgré la Crise, c'est encore l'époque où l'État ne fait que soutenir la charité privée. Tant le libéralisme que le cléricisme s'écartent de la sécurité sociale, selon laquelle le bien-être d'une population n'est pas uniquement une responsabilité individuelle, mais constitue une responsabilité collective assumée par l'État¹⁰³.

Au plan économique et social, tant l'Église que l'Union nationale décrient un trop grand interventionnisme étatique. « Vertu chrétienne autant que libérale », le travail est encore le meilleur remède pour combattre la paresse, qui est à la fois un péché envers Dieu et un péché envers la société dans le Québec duplessiste.

¹⁰² Jeunesse ouvrière catholique, *Lettre pastorale*, 1935; cité dans Projet ATO-MCD, *op. cit.*, consulté le 6 février 2014.

¹⁰³ Fernande Roy, *op. cit.*, p. 90-91.

Interpréter, ce ne consisterait donc pas à dire la réalité, mais à confronter deux mondes : l'un étant vu comme empirique; l'autre étant conçu comme imaginaire, aussi réel cependant que son opposé¹⁰⁴.

CHAPITRE 2

AMABLE DIDACE OU LA FIN DE LA RACE BEAUCHEMIN

Le Survenant et *Marie-Didace* participent au discours social de leur temps, dominé par le discours duplessiste. La discussion entre le réel empirique et le monde imaginaire est alimentée par les thèmes de la famille et de l'agriculture. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, à l'occasion du discours du trône du 7 février 1945 qui marque sa réélection, Duplessis réitère l'importance que revêtent ces deux institutions dans sa vision du monde :

Convaincu que nos familles sont les cellules vivantes de notre société et le gage de notre survivance en territoire canadien, le gouvernement s'occupera particulièrement de recommander l'adoption de mesures appropriées pour leur venir en aide et reconnaître leur incomparable contribution au bien-être et à la prospérité de la nation.

L'agriculture et la colonisation auront, dans les préoccupations administratives du gouvernement, le rang qui leur appartient et qui a été reconnu de 1936 à 1939¹⁰⁵.

La société du Chenal du Moine évoque cette ruralité, bastion de la tradition canadienne-française si chère à Duplessis. Malgré sa fonction exemplaire, tout n'y est pas parfait. Tous ne campent pas avec la même réussite le rôle social qui leur est échu. Ainsi, « Amable-Didace, le fils unique, maladif et sans endurance à l'ouvrage, ne serait jamais un vrai cultivateur (*SU*, p. 26) ». Dans un contexte où les familles rurales doivent jouer un rôle crucial pour assurer la prospérité de la nation, comment interpréter la paresse d'Amable?

¹⁰⁴ Fernand Dumont, « Présupposés et justifications », in *Genèse de la société québécoise*, Boréal, 1993, p. 349.

¹⁰⁵ *La Société du patrimoine politique du Québec*, en ligne, <<http://www.archivespolitiquesduquebec.com/discours/p-m-du-quebec/maurice-duplessis/discours-du-trone-quebec-7-fevrier-1945/>>, consulté le 2 février 2014.

2.1. Fictionnalisation de l'extratexte social

Le « paresseux » est un personnage en contexte : la théorie du discours social de Marc Angenot offre un cadre à l'établissement d'un dialogue entre le personnage littéraire et la société qui l'a vu naître. À la constitution du discours social (« tout ce qui se dit et s'écrit dans un état de société¹⁰⁶ ») participent différents énonciateurs qui rendent compte de la pluralité des individualités et des groupes qui composent la société. Par une analyse empirique du discours social de l'année 1889, Angenot a voulu démontrer que des régularités existent dans ce qui, pourtant, semble à première vue hétéroclite. Ainsi, un principe d'hégémonie organiserait les différents discours à l'œuvre dans un état de société donnée en un objet singulier, le discours social. L'hégémonie qui a cours dans le domaine discursif (l'hégémonie discursive), celle qui dicte les règles des pratiques orales et écrites, serait à décrire comme le mécanisme d'une logique de domination plus vaste : « L'hégémonie discursive n'est sans doute qu'un élément d'une hégémonie culturelle plus englobante, laquelle établit la légitimité et la valeur des divers "styles de vie", des mœurs, des attitudes et des "mentalités" qu'elles paraissent manifester¹⁰⁷. » Le discours social cherche à orienter les comportements individuels en suggérant des manières de faire et de ne pas faire. Actif au plan axiologique, le discours social valorise et légitime¹⁰⁸ les pratiques sociales en proposant des valeurs idéales.

L'intérêt de la théorie angenotienne réside dans l'appartenance du discours littéraire à l'ensemble du discours social, qui suppose une certaine influence du fait littéraire sur l'univers des discours. Dans cette perspective, le discours littéraire est un sous-ensemble du discours social et il participe à l'établissement des valeurs communément acceptées. Une quelconque utilité est concevable pour la littérature dans la mesure où elle contribue à la production de la société dont elle est issue. En réactivant des éléments chargés politiquement du discours social, la parole du discours littéraire se fait praxis, dans le sens qu'elle entérine – ou non – les valeurs de la société de son contexte de production. En d'autres mots, il peut y avoir homologie de structures, de thèmes, de systèmes de valeurs entre la société représentée

¹⁰⁶ Marc Angenot, *1889, Un État discours social*, Longueuil, Le Préambule, 1989, p. 13.

¹⁰⁷ Marc Angenot, « Pour une Théorie du discours social : problématique d'une recherche en cours », *Littérature*, n° 70 (mai 1988), p. 86.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 95.

dans le texte et celle qui l'a vu naître. Jacques Pelletier résume en ces termes l'apport de la théorie du discours social au domaine des études littéraires :

J'en retiens surtout la proposition que les textes de fiction non seulement se nourrissent du discours social, mais aussi qu'ils le constituent, qu'ils en forment un élément, un sous-ensemble significatif. Les écrivains se livrent à cette opération à leur manière en prélevant, sélectionnant, intégrant des éléments « romanesques » (personnages, mises en situation, élaborations thématiques et symboliques, etc.) du discours social qu'ils représentent, réactivent, « transforment », dans un cadre proprement fictionnel et selon les contraintes génériques de la pratique romanesque¹⁰⁹.

Entre autres procédés analytiques, la mise en évidence de la fictionnalisation du discours duplessiste explicite les marques de l'inscription du social dans le texte. Des institutions traditionnelles sont-elles représentées? Des personnages (ou des « institutions-personnages ») sont-ils porteurs des discours correspondants? Quelle épreuve la fiction fait-elle subir auxdites institutions et auxdits personnages? La fictionnalisation est à comprendre comme un outil théorique servant à faire le pont entre la société romanesque du roman et le discours duplessiste. En somme, il s'agit de rendre compte des informations contextuelles spécifiques à chaque roman, liées à leur conjoncture littéraire, idéologique et sociopolitique.

2.1.1 Rôle et importance du personnage dans l'intrigue

Amable est un personnage récurrent du *Cycle du Survenant*¹¹⁰, formé de *En pleine terre* (1942), recueil de dix courts récits que Germaine Guèvremont a publiés dans la revue *Paysanna*, et des romans *Le Survenant* (1945) et *Marie-Didace* (1947). Spécifiquement pour *Le Survenant*, l'auteure reçoit les prix Duvernay et David (1945), ainsi que le prix Sully-Olivier de Serres de l'Académie française (1946). Mal-aimé par son père, qui lui reproche son manque d'ardeur au travail et de courage pour supporter les difficultés, Amable demeure malgré tout un membre à part entière de la famille Beauchemin. Jusqu'ici, aucune étude n'a focalisé sur le personnage d'Amable malgré le fait qu'il occupe une importance diégétique majeure. Cela peut s'expliquer par son apparent manque de profondeur. Pourtant, nonobstant l'omniprésence du Survenant à tous les niveaux du récit, l'importance du fils de Didace se

¹⁰⁹ Jacques Pelletier, *Le Poids de l'Histoire*, Nuit Blanche, 1995, p. 47.

¹¹⁰ Germaine Guèvremont, *Le Cycle du Survenant*, Les Presses de l'Université de Montréal, 1993, 600 p.

vérifie : après l'étranger et Didace, Amable est, avec sa femme Alphonsine, le personnage dont la présence est la plus constante tout au long du développement de l'intrigue. De plus, si l'arrivée du Survenant, avec tous les bouleversements que cela entraîne sur la société fermée du Chenal du Moine (la peur de perdre leur héritage pour Amable et Alphonsine, la découverte de l'amour pour Angéline, la « mauvaise » influence du Survenant sur Joinville, le mariage de Didace avec l'Acayenne, etc.), constitue la trame narrative principale du *Survenant*, la tension entre Amable et Didace a un plus long rayonnement puisqu'elle continue d'être développée dans *Marie-Didace*.

2.1.2 Aspect générique

L'appartenance générique des romans est une source d'information sur le contenu idéologique des textes. Considéré comme le dernier grand roman de la terre, *le Survenant* décrit la petite société homogène de la communauté du Chenal du Moine. Dans le contexte canadien-français, le roman de la terre, qui s'apparente au roman rustique français¹¹¹, est aussi appelé, « romans du terroir », « roman agriculturiste ou « romans régionaliste ». Il est souvent associé à l'idéologie de conservation parce qu'il en reflète les valeurs. Le roman de la terre rêvé par l'abbé Camille Roy¹¹² (1904) s'inscrit bien dans l'effort de défense des valeurs traditionnelles et dont la recette se résume ainsi : peinture élogieuse de la terre et de la famille, respect de l'Église et de ses préceptes, intrigue suivant le rythme des saisons, condamnation de la grande ville et de l'Autre, etc. Cela ne veut pas dire que tous les romans régionalistes partagent unilatéralement la visée évangélisatrice du projet littéraire de Roy : Plusieurs de ces œuvres ont été rédigées par des écrivains laïcs, comme *Maria Chapdelaine* (1916) de Louis Hémon. L'importance du clergé à l'intérieur de l'institution littéraire n'explique pas tant la production que la réception et la commande de tels ouvrages. S'en servant comme outils de moralité et en les distribuant dans les collèges, le clergé a assuré aux auteurs d'œuvres véhiculant des valeurs en phase avec celles de l'idéologie de conservation

¹¹¹ Cf. Mireille Servais-Maquoi, *Le Roman de la terre au Québec*, Presses de l'Université Laval, 1974, 263 p.

¹¹² Cf. Annette Hayward, *La Querelle du régionalisme au Québec (1904-1931), Vers l'autonomisation de la littérature québécoise*, Ottawa, Le Nordir, 2006, 624 p.

l'obtention de capital financier et symbolique¹¹³. L'exemple inverse est aussi vrai : la réception d'un roman comme *La Scouine* (1918) d'Albert Laberge, en raison de sa peinture peu élogieuse des mœurs rurales, ne bénéficie pas d'une institution littéraire dominée par le clergé. Alors qu'un pan de la littérature est combattu pour des questions de morale, comme en témoigne la mise sur pied d'un index par l'Église, l'autre est toléré, voire encouragé.

L'aspect moralisateur de nombre de romans de la terre les fait classer dans la catégorie des « romans à thèse ». Jean-François Tremblay, l'auteur d'un mémoire sur les romans de la terre (2003), stipule que ceux-ci, dans leur visée de persuasion, taisent intentionnellement les réelles raisons qui motivent les ruraux à tenter l'aventure urbaine, comme le surpeuplement des campagnes et la faible productivité de la petite production patriarcale :

Parallèlement à cette opération de masquage des racines réelles de l'exode des Canadiens français, le roman agriculturiste cherche à montrer que les causes du problème sont en fait reliées à la faiblesse ou à la mauvaise volonté des jeunes émigrants campagnards – ces « déserteurs » – ce qui permet de faire dévier la question sur un terrain très familier au clergé, celui de la morale¹¹⁴.

Il faut dire que l'inculcation des valeurs terriennes par les romans de la terre ne répond pas qu'à des impératifs moraux, elle a aussi des raisons plus pragmatiques. Le roman de la terre est aussi encouragé par les élites canadiennes-françaises pour freiner l'exode des Canadiens français vers les villes américaines. L'incessante progression de l'urbanisation dans la province assure l'efficacité de ce type de récit sur plus d'un siècle, car, avec le temps, le roman de la terre ne vise plus seulement à convaincre les ruraux de ne pas quitter la terre, il adopte l'itinéraire inverse et cherche à persuader les citadins d'y retourner. Fait particulier pour *Le Survenant* par rapport à plusieurs de ses confrères de la littérature régionaliste, sa parution a lieu à l'intérieur d'un discours social où le motif du retour à la terre n'a pas seulement une consonance cléricale. Pour preuve, le gouvernement Taschereau, moins en accointance avec l'Église que le gouvernement unioniste qui lui succède, adopte une loi pour promouvoir la colonisation et le retour à la terre comme solution au chômage (1935). Au plan générique, *Le*

¹¹³ Quant au rôle joué par le clergé dans la censure au Québec, Pierre Hébert distingue la censure proscriptive (qui interdit) de la prescriptive (qui encourage). Cf. Pierre Hébert et Élise Salün (coll.), *Censure et littérature au Québec. Des Vieux couvents au plaisir de lire - 1920-1959*, vol. 2, Montréal, Fides, 2004, 252 p.

¹¹⁴ Jean-François Tremblay, *op. cit.*, f. 148.

Survenant est donc un roman de la terre en ce qu'il en respecte le canon : les Beauchemin, famille de canadiens-français catholiques, tirent leur subsistance d'une propriété qui fait partie de leur lignée depuis des générations et l'intrigue se développe à l'intérieur d'un cycle complet de saisons.

Guèvremont, comme Hémon et Laberge, n'est pas à proprement parler une écrivaine cléricale, même si elle est de par sa mère, apparentée au curé Labelle¹¹⁵, défenseur de la colonisation, ou qu'elle collabore à la revue *Paysana*, dont le public cible correspond aux femmes des régions rurales du Québec. Bien que le roman comporte son lot de différences par rapport aux romans de la terre, la conjoncture littéraire n'a pu manquer de le faire recevoir comme tel. Comme le souligne Annette Hayward, le régionalisme a une forte charge idéologique et est encore associé au projet nationaliste développé par les élites cléricales au milieu du XIX^e siècle :

C'est que le régionalisme est encore relié, dans l'esprit des gens, au nationalisme du début du siècle qui, à son tour, est fortement associé au catholicisme et à l'idéologie agriculturiste. Les débuts du mouvement régionaliste québécois, vers 1904, coïncident avec le renouveau nationaliste au Québec qui se caractérise par une volonté de repli et une tendance à se raccrocher aux traditions du passé face aux dangers représentés par l'impérialisme britannique, une France anticléricale, un Canada anglais qui ne respecte pas les droits de la langue française, et la société industrielle américaine¹¹⁶.

Si *Le Survenant* « semble avoir conforté un certain discours nationaliste et traditionaliste », il a aussi obligé « d'autres critiques à souligner l'énorme différence entre cette œuvre et le régionalisme tel qu'il se pratiquait au Québec auparavant¹¹⁷ ». Du point de vue de l'histoire littéraire, les grands chefs d'œuvre du terroir portent en eux une vision déjà nostalgique de la campagne canadienne-française :

À partir de 1933, on voit paraître cinq romans qui sont souvent présentés comme les « classiques » du roman canadien-français traditionnel. Ce sont *Un Homme et son péché* (1933) de Claude-Henri Grignon, *Menaud, maître-draveur* (1937) de Félix-

¹¹⁵ Alain Charbonneau, *Le Survenant*, Germaine Guèvremont, Montréal, Hurtubise HMH, 1997, p. 6.

¹¹⁶ Annette Hayward, « La Réception du *Survenant* et le mystère d'une identité hybride », *Analyses*, vol. 5, n° 1, hiver 2010, p. 43.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 49.

Antoine Savard, *Les Engagés du Grand Portage* (1938) de Léo-Paul Desrosiers, *Trente Arpents* (1938) de Ringuet et *Le Survenant* (1945) de Germaine Guèvremont. Ces cinq romans ont en commun de parler d'un monde ancien : celui du village chez Grignon et Guèvremont [...] Ils n'en parlent pas toutefois comme on le faisait avant eux, c'est-à-dire de façon idéaliste, pour célébrer un mode de vie qu'on souhaitait perpétuer. Ils évoquent tous un monde qui s'achève ou s'est achevé, et qui entre en contradiction avec le présent. [...] Tous expriment, à leur façon, non pas la grandeur d'un mode de vie traditionnel, mais son inévitable déclin¹¹⁸.

En 1945, le contexte a évolué par rapport au début du siècle, à un point tel que le roman de la terre s'éloigne de plus en plus de la thèse agriculturiste.

2.1.3 Différences par rapport au canon des romans de la terre

Le roman de Guèvremont n'est pas à lire comme un simple roman du terroir, comme un simple roman à thèse, mais plutôt comme, pour reprendre la formule de Danielle Gilbert, une « variation sur une nostalgie du terroir¹¹⁹ ». Selon celle-ci, *Le Survenant* comporte certains éléments novateurs, comme la présence de mots empruntés à l'anglais ou la présence d'étrangers qui ne sont pas dépeints de manière strictement négative. Aussi, le personnage du Survenant détonne par rapport aux autres héros des romans agriculturistes. Il est un ajout significatif dans l'imaginaire de Guèvremont, lui qui n'était pas présent dans le recueil de contes *En Pleine terre* (1942), qui met aussi en scène les habitants du Chenal du Moine. Pour Yvan Lepage, c'est justement ce personnage qui assure l'heureux passage du conte à la forme romanesque :

Reliés entre eux par le seul retour des mêmes personnages, les divers chapitres du *Survenant* se suivraient comme se succèdent les saisons, les travaux, les fêtes et les jours. Le coup de génie de Germaine Guèvremont aura consisté à introduire un « survenant » dans le petit monde étriqué du Chenal du Moine. Le bouleversement sera total¹²⁰.

Ce changement générique influe sur la psychologie de certains de ses personnages. Si la forme romanesque permet théoriquement un approfondissement de la psychologie de chacun des personnages, ce changement n'explique pas la transformation opérée chez Amable, dont

¹¹⁸ Michel Biron et al., *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 2010, p. 239.

¹¹⁹ Danielle Gilbert, *Le Survenant, inscription idéologique ou variation sur une nostalgie du terroir*, Université du Québec à Montréal, 1984, 154 f.

¹²⁰ Yvan G. Lepage, « Genèse d'un mythe », in (*SU*, p. 15).

la profondeur paraît même moindre dans les romans qu'à l'intérieur du conte. La paresse d'Amable n'est même pas manifeste dans *En Pleine terre*; Éphrem, l'autre fils mort en canot pour lequel Didace éprouve de la nostalgie, paraît l'être davantage¹²¹. L'ajout de l'étranger étant la principale transformation à l'univers fictif du Chenal du Moine, il est possible de supposer que celui-ci tient une grande part de responsabilité dans la révélation du « vice » du fils de Didace.

À première vue, la présence de l'étranger modifie l'intrigue usuelle des romans de la terre, qui, selon Jean-François Tremblay, s'organise autour de la tension entre un jeune paysan qui veut quitter la terre et son père qui veut qu'il y reste pour faire perdurer le bien ancestral. Ces deux types opposés – voire antithétiques – de personnages correspondent aux stéréotypes du « vieux paysan » et « jeune paysan », types auxquels Tremblay consacre la plus grande partie de son mémoire. Il décrit le type du « vieux paysan » en ces mots :

Ainsi, ce personnage est un homme aux muscles d'acier, un homme fort, robuste, capable d'une grande endurance et n'ayant pas peur des obstacles. Véritable amoureux de la terre, travailleur patient et infatigable, il a acquis une honnête aisance grâce à son dur labeur. C'est aussi un homme simple, honnête et courageux. Bon pour sa famille, le vieux paysan est solidaire avec ses compatriotes et charitable avec ceux qui sont dans le besoin. C'est encore un homme religieux et conservateur, qui célèbre son Créateur et qui honore les traditions héritées des ancêtres. Possédant un caractère droit, c'est un homme entier, qui devient vite intransigeant dès que la terre ancestrale, la religion catholique et la patrie semblent menacées. C'est un patriote qui a troqué l'épée pour la charrue. Bref, le roman du terroir magnifie le vieux paysan canadien français, lui accordant un statut bien particulier, celui d'incarner l'idéal agriculturiste¹²².

Et le type du « jeune paysan » de la sorte :

En effet, le jeune paysan incarne le refus des valeurs traditionnelles. Attiré par le changement — par ce qui « bouge » — séduit et fasciné par le « progrès », il rêve de

¹²¹ David Décarie a bien cerné l'influence de la figure d'Éphrem dans la compréhension des rapports père-fils : « [l]a lecture d'*En Pleine terre* montre bien que le rapport de Didace et d'Éphrem est aussi problématique que celui de Didace et d'Amable dans le diptyque. Yvan Lepage remarque que «[r]ien dans *En Pleine terre* ne laissait entendre qu'Amable fût « maladif et sans endurance à l'ouvrage » {S, 92, note 6), tandis qu'Éphrem est, au contraire, décrit comme « lent de sa nature et peu ponctuel » (EPT, 45). » Cf. David Décarie, « Le Relais des survenants chez Germaine Guèvremont », *Voix et Images*, vol. 26, n° 2, 2001, p. 373.

¹²² Jean-François Tremblay, *op. cit.*, f. 56-57.

prendre ses distances par rapport à la sagesse des Anciens, qu'il juge dépassée, périmée. La vie à la campagne lui semble souvent monotone et ennuyeuse. Cependant, il n'aspire guère à contester le mode de vie traditionnel « de l'intérieur » : il veut tout simplement s'en évader, quitter la ferme familiale pour aller vivre en ville, là où la vie paraît être tellement moins contraignante, tellement plus libre et facile¹²³!

À quelques nuances près, il est facile d'assimiler Didace au type du « vieux paysan ». Fier descendant d'une lignée de défricheurs et d'agriculteurs, ami du curé de la paroisse, le bien familial s'est accru par son travail depuis qu'il est le maître du domaine Beauchemin. Le père Didace héberge sous son toit son fils unique Amable, qui doit l'aider aux travaux de la terre, ainsi que sa bru Phonsine, qui doit entretenir seule la maison. En tant que chef de famille, le père Didace, conformément à la tradition, cherche à faire fructifier son avoir et à développer sa terre pour le bien-être de sa famille. Travailleur infatigable, il ne se repose que le dimanche, jour du Seigneur. Peu instruit, il demande généralement conseil au curé, son compagnon de chasse, afin de régler ses problèmes moraux. À l'inverse, Amable correspond mal au type du « jeune paysan ». Il ne s'oppose pas aux valeurs traditionnelles et n'a aucun désir de quitter la terre pour la grande ville en raison de l'héritage qu'il convoite. En effet, dans *Marie-Didace*, c'est contre son bon vouloir et convaincu par Phonsine qu'il quitte la maisonnée pour s'engager comme débardeur (*MD*, p. 119-122). Le Survenant répond mieux au type du « jeune paysan ». Nomade, il a visité plusieurs villes et villages. De passage au Chenal du Moine, Didace, qui lui reconnaît toutes les qualités du fils idéal, aimerait bien qu'il s'y établisse pour de bon. Mais le jeune homme à la chevelure rousse, attiré par les grands espaces, « n'aspire guère à contester le mode de vie traditionnel de l'intérieur », il tient trop à conserver sa liberté. Suivant ce raisonnement, l'arrivée de l'étranger ne déplace pas réellement l'intrigue usuelle des romans de la terre : l'étranger, en incarnant à quelques variantes près le type du « jeune paysan », prend symboliquement la position du fils. Par son statut de héros, le Survenant, en tant que fils rêvé, ajoute ainsi une tierce partie à la relation père/fils. Il s'avère donc que le roman de Guèvremont illustre le conflit générationnel sur un mode autre que ce qui avait été fait jusqu'ici par les autres romans de la terre. La tension entre le père et le fils ne tient pas, comme dans le canon des romans de la terre, à la volonté d'exil du jeune homme, elle tient plutôt à sa faible capacité à accomplir les choses de la terre.

¹²³ *Ibid.*, f. 88.

Didace a davantage de sympathie pour le Survenant, un étranger qui refuse pourtant l'enracinement, la sédentarité qu'implique l'idéologie de conservation. À ce sujet, Jean-François Tremblay émet le constat suivant :

Avec *Le Survenant*, Germaine Guèvremont déplace l'enjeu du roman de la terre. Au lieu de creuser le conflit entre la vie rurale et la vie urbaine, elle fait jouer l'une contre l'autre deux mythologies anciennes : celle d'un terroir sans avenir représenté par le fils légitime et celle, plus archaïque et plus neuve à la fois, du sauvage instruit incarné par le Survenant¹²⁴.

Incidentement, la focalisation de l'intrigue sur le Survenant modifie la résolution de ce qui était, jusque-là, l'enjeu des romans de la terre, soit la reproduction du mode de vie traditionnel. Le repli n'est plus une attitude envisageable pour la classe paysanne : il faut s'adapter et être perméable aux influences étrangères.

2.2. *Le savoir-faire d'Amable*

Comme les idéologies, les romans donnent leur opinion sur divers comportements humains, proposant ainsi une « marche à suivre », une norme sur laquelle s'aligner. Mais le genre romanesque ne différencie pas toujours nettement – ce qui est souvent le cas dans les pamphlets ou dans les écrits doctrinaux – le bien du mal, le vrai du faux, le positif du négatif. Le roman est polysémique dans la mesure où il propose une variété de messages qui ne paraissent pas toujours cohérents. La fiction brouille les cartes, rendant ainsi son message moins limpide. En un sens, les procédés fictionnels accentuent l'efficacité idéologique d'un texte, puisque le lecteur, en participant à l'activation de ses sens, en devient complice.

Pour Philippe Hamon, l'étude de l'« effet-idéologie¹²⁵ » passe par l'explicitation d'un processus complexe d'évaluation :

¹²⁴ *Ibid.*, f. 250

¹²⁵ Pour Hamon, il ne s'agit [...] pas tant d'étudier l'idéologie « du » texte « dans » le texte, dans ses « rapports » avec le texte, que l'« effet-idéologie » du texte comme effet-affect inscrit dans le texte et construit/déconstruit par lui, ce qui correspond à un recentrement de la problématique en termes textuels, et au maintien d'une certaine priorité [qui n'est pas primauté] au point de vue textuel. Philippe Hamon, *op. cit.*, p. 9. Bien que nous lui emprunions les concepts de « système normatif » et de « savoir-faire », nous préférons encore le concept d'« idéologie » de Fernande Roy à celui d'« effet-idéologie » puisque nous rapportons les textes à une matrice extérieure (le discours duplessiste) et non à une matrice autotélique. Pour Roy, « [l]es idéologies sont une composante normale de la vie en société. Elles représentent un moyen – limité mais incontournable – de fixer ou de modifier les règles

Le texte littéraire constitue toujours, plus ou moins, une sorte d'algèbre ou de combinatoire des évaluations. Sensible (c'est là sa sensibilité propre) à la complexité de l'enchevêtrement normatif que (qui) constitue le réel, il multiplie et exploite mimétiquement (c'est là son réalisme) de tels montages « polyphoniques » de l'évaluation, soit en disqualifiant les évaluateurs par rapport aux sujets ou objets évalués, soit en multipliant les discordances intra - ou inter-normatives, soit en neutralisant les évaluateurs les uns par rapport aux autres, soit en rendant inidentifiable et non localisable (narrateur ironique ou pluriel, ou contradictoire) une source unique, une origine unique de l'évaluation¹²⁶.

Le sens n'est pas aussi caché que la polyphonie des textes pourrait le suggérer. Le *sens* se trouve à des points précis du texte, en des « foyers normatifs », des personnages par exemple, où sont évalués des savoir-faire, des savoir-dire et des savoir-vivre. Le critique littéraire doit interpréter les nombreuses évaluations émises par les personnages ou par le narrateur. L'évaluation, toujours selon Hamon,

peut être considérée comme l'intrusion ou l'affleurement, dans un texte, d'un savoir, d'une compétence normative du narrateur (ou d'un personnage-évaluateur) distribuant à cette intersection, des positivités et des négativités, des réussites et des ratages, des conformités ou des déviances, des excès ou des défauts, des dominantes ou des subordinations hiérarchiques, un acceptable ou un inacceptable, un convenable ou un inconvenant, etc¹²⁷.

En reconstruisant l'appareil normatif du roman, le lecteur est à même de proposer une évaluation du personnage qui se rapproche le plus fidèlement possible du texte. Il a la mission de bien évaluer les différents messages présents dans une œuvre romanesque. Pour ce faire, il doit tenir compte de la position hiérarchique des instances normatives d'évaluation à l'intérieur de la société romanesque. Le personnage littéraire est donc un lieu privilégié pour étudier l'idéologie dans les textes. En effet, affubler une caractéristique particulière à un personnage romanesque n'est pas anodin. La chose suggère la présence de l'idéologique :

du jeu social. Elles forment des ensembles coordonnés de valeurs, d'idées, de symboles qui légitiment une situation donnée ou qui présentent un nouveau projet de société. Elles expriment les objectifs et le sens du développement social tout en distribuant les rôles. Facteur d'intégration et de rassemblement, les idéologies mobilisent en vue de l'action. » Fernande Roy, *Histoire des idéologies au Québec aux XIX^e et XX^e siècles*, Montréal, Boréal, 1993, p. 9.

¹²⁶ Philippe Hamon, « Le Littéraire, la littérature, le savoir et la valeur », *Cahiers de recherche sociologique*, printemps 1989, n° 12, p. 32.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 22.

Dans un texte, c'est certainement le personnage-sujet en tant qu'actant et patient, en tant que support anthropomorphe d'un certain nombre d'« effets » sémantiques, qui sera le lieu privilégié de l'affleurement des idéologies et de leurs systèmes normatifs : il ne peut y avoir norme que là où un « sujet » est mis en scène¹²⁸.

Hamon va plus loin et affirme que le normatif est le matériau et le sujet principal de tout roman. Le personnage n'est donc qu'un support du normatif :

Tout romancier est un encyclopédiste du normatif ; la relation aux règles, le *savoir-vivre* (au sens large de ce terme), avec son appareil de normes, de principes, de « manières » (de table et autres), de sanctions, d'évaluations et de canevas plus ou moins codés, qu'ils soient prohibitifs, prescriptifs ou permissifs, constitue le matériau et le sujet principal de tout roman. Le normatif informe et définit chaque personnage du roman dans son action, le personnage étant de surcroît délégué à sa propagation, à son estimation, à sa constitution¹²⁹.

Le procédé d'explicitation des différentes évaluations dans le roman n'est pas sans difficulté. Le personnage n'est pas la proie d'une évaluation figée. Il peut être l'objet de plusieurs réévaluations au cours du développement de l'intrigue. Ce n'est qu'une fois le texte terminé que l'interprète a une meilleure idée du système normatif du roman. En somme, l'appareil de normes qui régit la société romanesque est un lieu privilégié de l'entrée de l'idéologique dans le texte. Le personnage paresseux comme acteur social soulève quantité de questions liées au fonctionnement d'un groupe territorialement et historiquement défini. L'analyse d'un « paresseux » relève principalement de la catégorie du *savoir-faire*. La paresse est un qualificatif lié à la performance du personnage qui permet de faire ressortir l'idéologie du travail dans le texte. Le discours évaluatif portant sur le *faire* (et le *savoir-faire*) des personnages serait particulièrement observable dans les endroits du texte portant sur l'activité technologique, le *travail* des personnages.

Dans le diptyque formé du *Survenant* et de *Marie-Didace*, un narrateur omniscient à focalisation interne assure l'énonciation de la diégèse. La narration omnisciente à focalisation interne permet au narrateur de multiplier les points de vue afin de rendre compte de la complexité de la réalité. Aussi, sa distanciation lui octroie une apparente neutralité : en adoptant le point de vue des autres personnages, considérés comme des foyers normatifs de

¹²⁸ Philippe Hamon, *Texte et idéologie*, op. cit., p. 104-105.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 220.

l'évaluation de la paresse d'Amable, le narrateur ne rapporte que les paroles et pensées de ceux-ci, soit en style indirect, soit en style direct. De fait, le narrateur laisse toute la place aux membres de la société romanesque dans le processus d'évaluation. L'évaluation d'Amable est donc le résultat des positivités et des négativités distribuées par les membres de la société romanesque considérés comme des « personnage(s) d'évaluateur(s) eux-mêmes plus ou moins qualifiés ou disqualifiés en tant que tels¹³⁰ ». Ainsi, le poids des instances normatives que sont le Survenant et Didace, notamment, dépend de leurs positions respectives dans la hiérarchie romanesque et du capital symbolique dont ils jouissent.

2.2.1 Évaluation par les membres de la société romanesque

La société romanesque du *Survenant* est une évocation de la société rurale canadienne-française. Elle est très homogène. Elle est majoritairement formée de familles qui tirent leur subsistance de la terre. Par exemple, Pierre-Côme Provençal, malgré son statut de maire, demeure avant tout agriculteur. Son prestige, comme celui de ses concitoyens, se mesure à la qualité de sa terre et à la vigueur de ses enfants. Seul la présence de l'étranger ajoute un point de vue plus diversifié : le Survenant serait, à l'exception de l'autre engagé Beau-Blanc – qui n'occupe que très peu d'espace diégétique – le seul membre du récit appartenant au bas de la pyramide sociale puisque tous les autres sont soit propriétaires, soit liés familialement à ces propriétaires. Patriarcale, la société du Chenal du Moine opère une division sexuelle des tâches : les hommes travaillent aux champs et les femmes s'occupent de la maison.

L'évaluation du Survenant en début de roman illustre bien l'importance de la « vaillance » comme qualité fortement appréciée au Chenal du Moine. En raison de son arrivée récente, celui-ci doit se soumettre à une évaluation en bonne et due forme de la part des autres membres de la société romanesque. Marie-Amanda, en visite chez le père pour le temps des Fêtes, demande à Alphonsine si l'étranger est « d'avance à l'ouvrage (*SU*, p. 36) ». À la page suivante, c'est au tour de la bru de s'enquérir du Survenant auprès son beau-père, qui lui rétorque : « Regarde-le travailler si tu veux te faire une idée de lui (*SU*, p. 37) ». La vaillance du Survenant lui fait gagner rapidement le respect du patriarche des Beauchemin, « lui qui n'admirait rien autant que la force chez un homme (*SU*, p. 37) ». Grâce à ses

¹³⁰ Philippe Hamon, « Le Littéraire, la littérature, le savoir et la valeur », *loc. cit.*, p. 28.

aptitudes exceptionnelles de travailleur, son intégration se déroule assez bien, à l'exception de quelques heurts, comme la suspicion dont fait preuve le couple formé d'Amable et de Phonsine ou la bataille qu'il engage avec Odilon Provençal (*SU*, p. 113). Les habitants et l'étranger partagent le même amour du travail :

Donc le Survenant grandit en estime et en importance aux yeux de plusieurs, surtout parmi les anciens, premiers batailleurs en leur temps. Cependant ceux qui, tel Amable, ne l'aimaient pas d'avance le haïrent davantage de le savoir non seulement adroit à l'ouvrage et agréable aux filles, mais encore habile à se battre et aussi fort qu'un bœuf. (*SU*, p. 115)

À l'inverse, Amable est dénigré tout au long du roman en raison de ses faibles capacités physiques et son manque d'ardeur au travail. Dès le début du second chapitre, Pierre-Côme Provençal exprime clairement une opinion négative d'Amable en le comparant à ses propres fils :

En effet, il vit Didace, le dos arrondi, remonter le sentier. Après lui, la terre des Beauchemin ne vivrait guère : Amable-Didace, le fils unique, maladif et sans endurance à l'ouvrage, ne serait jamais un vrai cultivateur.
De nouveau Pierre-Côme Provençal songea à ses garçons. Odilon, Augustin, Vincent, Joinville, tous les quatre robustes, vaillants et forts. Et il sourit d'orgueil. (*SU*, p. 26)

En sa qualité de maire et d'agriculteur prospère, l'opinion de Pierre-Côme Provençal a du poids. Dans un univers social où l'agriculture se situe au cœur de l'économie, et dans une famille qui doit à la terre sa subsistance et ses revenus, le fait de ne pas être jugé apte à devenir un « vrai agriculteur » pour des raisons de faiblesse et de paresse est la pire des insultes. En l'absence d'autres débouchés que le travail de la terre, les sociétés agricoles n'ont pas le luxe des « petites natures ». Ce jugement négatif émis par le maire du village en début de roman, le père d'Amable ne cesse de le conforter en multipliant les références au peu de vaillance de son fils.

Le Survenant, en tant qu'évaluateur privilégié de par son statut de héros, conteste l'explication génétique de la paresse et perçoit Amable comme le seul responsable de son *être* et de son *faire*. Ainsi, lorsqu'il tente d'enseigner à Amable la manière de « redresser le nerf (*SU*, p. 119) » d'une vieille paire de raquettes, le Survenant, moralisateur, compare peu avantagusement le fils au chien de la maison :

Il faut qu'un homme le fasse exprès pour être gauche de ses mains. Regarde donc autour de toi, Amable. Tous les êtres ont quelque chose que t'as pas et ils savent s'en servir. Z'Yeux-ronds peut courir à toutes jambes, une nuit de temps quand il mouille, sans se cogner sur rien, mais il n'a pas de mains. Toi, tes mains ont un nez et des yeux de chien, et tu sais seulement pas t'en servir. Penses-tu que Z'Yeux-ronds irait quérir les vaches dans la brume, s'il agissait comme t'agis avec tes mains? (*SU*, p. 119-120)

Amable aurait le don de la dextérité manuelle humaine, mais par sa faute, il ne sait pas l'utiliser. Ici, le *faire* et le *savoir* d'un personnage sont intimement liés : si Amable est peu habile ou peu intelligent, c'est parce qu'il est paresseux. Le Survenant en a aussi contre l'individualisme d'Amable, qui ne pense qu'à son avenir personnel « Rien qu'à la pensée de risquer une taule pour aider la terre, tu blêmis de peur : du moment qu'elle durera autant que toi, après... neveurmagne (*SU*, p. 138)! » Paradoxalement, le Survenant, un nomade, a plus de respect pour la terre qu'Amable.

En somme, pour juger de la valeur d'un homme, l'instrument de mesure par excellence est le travail physique, les exigences de la terre ne laissant pas le loisir des disciplines de l'esprit; une hiérarchie de la valeur des personnages s'établit par un système d'oppositions et de comparaisons quant à la force physique et au travail effectué. Les habitants se divisent donc en deux groupes : les « vaillants » et les « non vaillants ». Ceux dont la capacité de travail est limitée sont évalués de manière inversement proportionnelle à celle des plus forts. Ce système normatif a aussi cours pour les personnages féminins qui sont jugés en regard de leur capacité à bien tenir un ménage en dépensant le moins possible. Angéline s'avère être, selon ces critères, un bon parti : « Vigilante et économe, elle usait son linge jusqu'à la corde et n'employait jamais un sou à des frivolités. « Capable sur tout » disait-on d'elle dans le rang et dans les îles jusqu'à Maska (*SU*, p. 31) ». De même, Marie-Amanda est l'archétype de la travailleuse idéale. De passage pour le Temps des Fêtes, la maison du père subit des transformations qui dénotent le manque de capacité qu'a Alphonsine pour entretenir la maison (*SU*, p. 85-92). Illustration que la paresse d'Amable est unilatéralement évaluée négativement par le système normatif du roman, Robert Major note que même Alphonsine, un personnage qui est aussi critiqué en raison de son manque de vaillance et qui « fait corps

avec son mari dans sa méfiance de l'intrus¹³¹ » en début de roman, s'en désolidarise peu à peu en faveur du Survenant, qui lui « veillait à emplir franchement la boîte à bois, sans les détours d'Amable qui réussissait, en y jetant une couple de brassées pêle-mêle, à la faire paraître comble (*SU*, p. 49) ».

2.2.2 Sur la neutralité du narrateur

La posture narrative du *Survenant* se situe à l'opposé de celle, notamment, du narrateur envahissant de Balzac dans *La Comédie humaine*, qui n'hésite pas à orienter explicitement le jugement du lecteur, et dont « la vie intime d'un personnage ne sert qu'à permettre la formulation de vérités générales sur la nature humaine¹³² ». Habituellement, la présence du narrateur du *Survenant* ne perce pas l'énonciation. Mais il est difficile — voire impossible — pour un narrateur omniscient de toujours faire montre d'une totale neutralité, puisque son opinion peut être dégagée par différents procédés d'analyse littéraire portant notamment sur le style (niveau de langage, choix de mots, champs lexicaux, etc.). Si le narrateur du *Survenant* s'efface le plus possible du processus d'évaluation du savoir-faire d'Amable pour laisser toute la place à la société romanesque, sa présence se révèle en de rares occasions par un « discours d'escorte¹³³ » qui vient contaminer l'énonciation : « Maintenant qu'ils étaient deux hommes face à face à longueur de journée, Didace prenait la *juste*¹³⁴ mesure de son fils. Amable-Didace, le sixième de nom, ne serait jamais un vrai Beauchemin, franc de bras comme de cœur (*SU*, p. 29). » Ici, le père et le narrateur paraissent évaluer conjointement, le second entérinant les pensées du premier par le choix de l'épithète « juste ». Dans l'extrait suivant, la subjectivité du narrateur se fait sentir encore plus alors qu'il compatit au sort de Didace. Après une nuit passée à l'Îlette à Bibeau, sous un prélat de chasse, transi, Didace revient à la maison, songeant à sa défunte femme :

Ah! la vraie femme qu'il avait! Mais elle était morte, usée de peine. Et dire qu'à présent, dans sa maison sur la butte... Mais quoi? pas un brin de fumée autour de la

¹³¹ Robert Major, « *Le Survenant* et la figure d'Éros dans l'œuvre de Germaine Guèvremont ». *Voix et images*, vol. 2 n° 2, 1976, p. 200.

¹³² Dorrit Cohn, *La Transparence intérieure. Modes de représentation de la vie psychique dans le roman*, Paris, Seuil, 1981, p. 40.

¹³³ Philippe Hamon, *op. cit.*, p. 25.

¹³⁴ Nous soulignons.

cheminée? Et des animaux erraient dans le jardin? Didace *qui s'était donné tant de mal à faire lever le blé d'Inde d'automne, difficile à obtenir*¹³⁵, s'inquiéta :

— Quoi c'est que ça peut vouloir dire?

Un air cru l'accueillit au seuil de la cuisine. Le poêle était mort. Et dans la chambre voisine, Alphonsine et Amable dormaient encore. (*SU*, p. 197-198)

Aussi tard dans le roman, ce discours d'escorte ne fait qu'ajouter à une évaluation déjà effective d'Amable, sa paresse dénotant de l'ingratitude vis-à-vis des bienfaits du patriarche. Les deux principaux foyers normatifs, soit le Survenant en raison de son statut de héros, et le père Didace, en raison de son importance diégétique, évaluent négativement le savoir-faire d'Amable. De plus, des personnages plus marginaux, comme Marie-Amanda et Pierre-Côme Provençal, évaluent aussi Amable négativement. Même sa femme, aussi compréhensive soit-elle, s'inquiète de sa faiblesse. Encore, de rares incursions du narrateur révélés par un discours d'escorte viennent renforcer leurs vues.

2.3 Significations sociales de la paresse d'Amable : le paradigme de rupture

Jean Morency parle de « rupture¹³⁶ » pour décrire la nature des changements qui se jouent à l'intérieur de la société du Chenal du Moine, considérée comme une évocation du vent de modernité sociale et culturelle qui souffle sur le Québec de 1945. Duplessis accepte et encourage la modernité économique, mais pas la modernité sociale sous la forme d'une modernisation des institutions sociales. Pour assurer l'ordre dans la province et le maintien d'un tissu social autour de l'Église, il construit un système axiologique qui fait cohabiter les valeurs traditionnelles avec celles du libéralisme économique classique. Pour propager son idéologie, il utilise la petite production patriarcale comme modèle. Dans ce contexte, il est

¹³⁵ Nous soulignons.

¹³⁶ « Il ne faut donc pas s'étonner qu'à la manière de ces écrivains et du roman régionaliste américain, le cycle du *Survenant* brasse, en marge de la description minutieuse du Chenal du Moine, certains de leurs thèmes de prédilection, comme la route, l'errance, la marginalisation de l'individu, la solitude et l'alcool. Autant d'éléments qui évoquent une modernité sociale et culturelle et se traduisent dans les deux romans surtout par l'affirmation d'une différence par rapport à la norme, une place grandissante accordée à la mobilité, à la conscience d'une individualité nouvelle, une fragmentation progressive du tissu social traditionnel et, du coup, la mise en place d'un paradigme de rupture plus que de continuité par rapport à un passé référentiel. » Jean Morency et Hélène Destrempe, « Américanité et modernité dans le cycle du *Survenant* », *Voix et images*, vol. 14, n° 3, 2008, p. 36.

permis d'interroger la paresse d'Amable dans sa dimension de « rupture » par rapport au paradigme que tente de reconduire le discours duplessiste.

L'évaluation d'Amable par le système normatif du roman entre en discussion avec une valeur du travail à la fois articulée à la conservation de la province et au développement économique tel que véhiculé dans la société duplessiste. L'idéologie de conservation — défendue par Didace — est le premier vecteur idéologique sur lequel s'appuie sa signification extratextuelle. L'Église campe encore un rôle axiologique majeur dans une société organisée en paroisse : la paresse d'Amable en vient à interroger la notion de la charité chrétienne. Autrement, la société traditionnelle du Chenal du Moine est de plus en plus perméable à la dimension libérale du discours duplessiste, par l'entremise de la question du développement économique. L'analyse débouche sur une remise en question du « dogme » du travail instauré par Didace. La paresse d'Amable revêtirait-elle une forme de résistance, de dissidence?

2.3.1 Les affinités de Didace avec le versant traditionnel du discours duplessiste

L'appartenance du *Survenant* au genre du roman de la terre renvoie à l'idéologie de conservation comme horizon culturel. Cette source idéologique est commune avec le discours duplessiste : les deux donnent une large importance à l'agriculture et à la famille dans la formation de leur identité. En effet, la vision du monde de Didace, qui se résume à « la loi des Beauchemin », ressuscite un imaginaire marqué par la fierté des premiers habitants relativement aux difficultés de la colonisation :

Sur des portraits de zinc, dans des médaillons de tilleul à roses grossièrement sculptées au couteau par un ancêtre artisan, deux des Didace Beauchemin règnent — ils sont six générations à porter leur nom — un collier de barbe en broussaille au menton, leurs robustes épaules étriquées dans un habillement d'étoffe du pays, mais l'œil perçant, mais le regard droit, mais le front haut. Ils règnent puissants, stricts, indéfectibles sur leur œuvre de famille. Dans l'honnêteté, et le respect humain de leurs sueurs et de leur sang de pionniers, dans les savanes et à l'eau forte, de toute une vie de misère, ayant été de leur métier bûcherons, navigateurs, poissonniers, défricheurs, ils ont écrit la loi des Beauchemin. À ceux qui suivent, aux héritiers du nom, de l'observer avec fidélité. (*SU*, p. 132)

Symboles forts, les deux médaillons représentent les deux ancêtres, la source originelle du patronyme Beauchemin. Dans sa maison, Didace incarne une autorité qui lui a été léguée de façon quasi mythique. Son devoir est de s'assurer que les siens observeront avec fidélité les

valeurs de la famille, de l'honnêteté, du respect et du travail. Conformément au canon des romans de la terre, Didace est le plus grand défenseur de la tradition dans le roman.

Duplessis et Didace partagent une même nostalgie du passé : la société du Chenal du Moine respecte les trois pierres d'assises (la famille, l'agriculture et l'Église) sur lesquelles Duplessis veut consolider une province de plus en plus engagée — pour le meilleur et pour le pire — sur la voie de la modernité. Selon Gilles Marcotte, Amable et Alphonsine incarnent une classe paysanne en perte de ses traditions :

Sans doute Phonsine n'est-elle pas une femme dépareillée selon la tradition et le fils Amable manque-t-il des vertus les plus nécessaires à son rôle d'héritier, mais le mépris dont le père les accable, et dont il ne fera pas mystère dans la suite du récit, va bien au-delà de ces personnes particulières : il vise une paysannerie tout entière, coupable de ne pas être à la hauteur de son destin, des gestes que la coutume lui enjoind de poser¹³⁷.

Tout se joue dès l'incipit : le non-respect dont fait montre la tablée à l'égard du pain (*SU*, p. 20) est une contravention impardonnable à la tradition. Ni Alphonsine, ni Amable ne possèdent les attributs nécessaires pour mériter l'estime du patriarche.

Pour Yuho Chang, la maison des Beauchemin évoque un conflit générationnel sur les attitudes à adopter à l'égard du progrès :

Le père Beauchemin [...] n'arrive pas à conserver le bien familial dans l'honneur et à faire durer le nom de la famille, étant donné la rupture de la tradition des Beauchemin, rupture au niveau physique et moral qui se manifeste chez son fils Amable-Didace¹³⁸.

Dans un premier temps, la paresse, tare génétique, est une rupture physique. Pour se déculpabiliser de la faiblesse de son fils, Didace avance une explication génétique : ce n'est pas faute d'éducation si la lignée Beauchemin tire à sa fin, c'est plutôt la famille de sa femme Mathilde qui a contaminé la pureté de la race. Ainsi, la seconde occurrence de l'expression « flanc mou » dans *Le Survenant* est utilisée pour caractériser les Antaya. Le physique chétif et le manque d'endurance d'Amable sont des héritages de la famille maternelle :

¹³⁷ Gilles Marcotte, « “Restons traditionnels et progressifs”, disait Onésime Gagnon », *loc. cit.*, p. 11.

¹³⁸ Yuho Chang, *op. cit.*, p. 85

Il est pas Beauchemin à mon goût. L'ouvrage lui fait peur, on dirait. Toujours éreinté ou ben découragé. Le bo'homme Phrem Antaya tout craché! Il a apporté ça de sa mère. Du côté des Antaya, il avait rien que Mathilde de vaillante. Les autres, les frères, les sœurs, tous des flancs mous. (SU, p. 160-161)

Les Beauchemin sont des « vaillants » alors que les Antaya sont des « flancs mous ». Amable est donc davantage un Antaya qu'un Beauchemin. Dans cette optique, les qualités et les défauts des personnages sont intimement liés à leurs ancêtres. Ce discours permet à Didace de se déculpabiliser par rapport à l'échec de la reconduction de la lignée. La fin de la lignée des Beauchemin est donc inéluctable, puisqu'elle résulte d'une tare génétique. Mathilde, malgré tout son bon vouloir, n'aurait jamais pu lui donner de fils vaillant. La paresse comme rupture morale est largement tributaire de la faiblesse génétique. Celle-ci se manifeste par une perte de valeurs, particulièrement au niveau d'un amour de la terre qui se calcule à la vaillance. L'affaiblissement de la « race » canadienne-française est un motif récurrent dans le discours social de l'époque :

La survivance de la « race » canadienne-française suppose, d'une part, qu'elle est véritablement menacée et, d'autre part, que certains sont mieux placés que d'autres pour fixer les conditions de cette survivance. Reprenant un sentiment très répandu à l'époque sur la précarité et la faiblesse des Canadiens français, Groulx en relève les principales causes : l'individualisme moderne, le matérialisme américain, le désordre urbain, le laïcisme¹³⁹ [...]

Didace juge aussi que la survie de sa lignée est menacée et croit qu'il est le mieux habilité à mettre en œuvre une ultime tentative de reproduction de la famille. Étonnamment, il tente de régénérer sa lignée au contact d'étrangers comme le Survenant et l'Acayenne.

2.3.2 Questions de moralité : diminution du travail spirituel et charité

Éloignée des tentations de la ville, la campagne canadienne-française est un terreau fertile à la culture des valeurs chrétiennes. Dans les romans de la terre, le curé de la paroisse s'occupe des questions de moralité et incarne le mieux la promotion de l'idéal agriculteur. Selon le stéréotype du « curé de campagne », le prêtre oriente généralement son rôle de moraliste à l'endroit du « jeune paysan » qui veut s'exiler de la terre paternelle¹⁴⁰. Mais dans

¹³⁹ Michel Biron *et al.*, *op. cit.*, p. 197.

¹⁴⁰ Jean-François Tremblay, *op. cit.*, f. 84.

le diptyque de Guèvremont, le curé Lebrun ne prodigue jamais de conseils à Amable, ni même au Survenant qui prend symboliquement le rôle du « jeune paysan ». Plutôt, le curé entretient sa principale relation axiologique avec le « vieux paysan », qui partage pourtant le même idéal agriculturiste.

Jean-François Tremblay rappelle que « même si le curé est admiré et jouit d'une grande influence à la campagne, son pouvoir effectif demeure tributaire de la bonne volonté de ses paroissiens¹⁴¹ ». La clôture du *Survenant* est tout à fait représentative de cette remarque. Didace vient annoncer au curé son éventuel mariage avec l'Acayenne bien plus qu'il lui demande l'autorisation. Le curé désapprouve le projet et « lui prodiguait de sages conseils et tentait de le dissuader d'un mariage précaire (*SU*, p. 217) », étant donné que « le mariage est une chose fort grave d'autant plus sérieuse pour un veuf avec de grands enfants au foyer (*SU*, p. 217) ». Il a certes en tête l'épineuse question de l'héritage. Obstiné, Didace décide de suivre les conseils de son nouveau guide spirituel, le Grand-dieu-des-routes : « Puisqu'il lui avait conseillé de se marier, rien de mauvais ne devrait en résulter (*SU*, p. 217) ». À l'image d'autres romans de la terre, la morale se joue encore *a posteriori*¹⁴², c'est-à-dire que les bouleversements occasionnés par l'arrivée de l'Acayenne dans la maison des Beauchemin se chargent de rappeler la faute de Didace. Les événements malheureux faisant jaser jusqu'aux environs de Sorel, la femme d'un commerçant remarque : « — Tant de mortalités dans une famille, ça se voit pas (*MD*, p. 222) ». Comme s'il y avait une explication divine, sous la forme d'une punition, à la tragédie qui a eu lieu dans la maison des Beauchemin.

Se plaignant à Marie-Amanda, de l'Acayenne, Alphonsine éclate : « Elle est de c'te race de monde qui ont toujours l'air de donner pendant qu'ils vous arrachent le sang du coeur. Bonne? Une femme qui m'a pris ma tasse! ma place! mon mari! [...] — Puis elle veut m'ôter ma petite! la terre! tout mon butin (*MD*, p. 205)! » Il serait en effet facile de considérer que le mariage avec l'étrangère est responsable de l'éclatement de la famille. Le curé Lebrun aurait pu profiter de la dernière confession du patriarche pour lui rappeler sa faute. Didace énumère sans gêne ses péchés de jeunesse : boisson, femmes, bagarres. Et il ajoute : « Aujourd'hui, je prends rarement un coup. Je sacre presque p'us et je couraille jamais. Seulement, je vas

¹⁴¹ *Ibid.*

¹⁴² *Ibid.*

pas souvent à confesse (*MD*, p. 190) ». Alors que le curé lui demande s'il a autre chose sur la conscience, il ne s'excuse nullement de ne pas avoir suivi les conseils prodigués sur le mariage avec l'Acayenne : « Quant au reste, monsieur le curé, j'ai toujours fait pour bien faire, au meilleur de ma connaissance (*MD*, p. 191)... » L'abbé ne lui en tient pas rigueur, et « se sentait réjoui de remettre une si bonne ouaille au bon Pasteur mais l'homme pleurait son ami (*MD*, p. 193) ». L'examen du rôle diégétique joué par le curé Lebrun démontre en effet qu'il est davantage un ami qu'un guide spirituel. Les deux aiment — la chose est assez particulière — chasser ensemble. Le curé n'est pas tellement moralisateur. De cette manière, le roman s'écarte du canon des romans de la terre en évitant de mettre dans la bouche du curé une morale clairement agriculturiste.

La relation entre le curé et Didace incarne une certaine laïcisation de l'idéal agriculturiste. Le curé Lebrun jouit de l'estime de la population et exerce son ministère avec ouverture. Les habitants, pourvu qu'ils demeurent dans le giron de Dieu, ont droit à davantage de liberté dans la construction de leurs propres règles normatives. Le diptyque donne à voir une certaine banalisation de la pratique religieuse et de la morale chrétienne qui va de pair avec la perte du sens du péché de paresse comme manque de travail spirituel. Conséquemment, l'évaluation négative d'Amable est presque toujours associée à un manque de travail laborieux, et presque jamais à un manque de travail spirituel, comme dans la théologie chrétienne. Amable, comme tous les habitants du Chenal du Moine, est respectueux de la religion. Il suit la prescription du congé dominical pour aller à l'Église. Néanmoins, au chapitre 8, il est tenu un peu responsable par Didace, de par sa condition de mari, du retard d'Alphonsine qui fait sa coquette : « — On va arriver le sermon commencé. Un vrai déshonneur (*SU*, p. 77)! » Ironiquement, alors qu'Alphonsine remarque que le père s'endort sur son banc pendant l'oraison, le fils, compréhensif, décide de le laisser dormir (*SU*, p. 81).

La paresse d'Amable est plus signifiante par rapport à la compréhension laïque de la charité : la laïcisation de l'idéal agriculturiste donne plus de pouvoir normatif aux élites locales sous l'égide de la paroisse. Problème théologique complexe, la charité est à comprendre, autant au Chenal du Moine que dans la société duplessiste, dans sa signification laïque, soit l'entraide fraternelle. Par exemple, chacun est mis à contribution suite à la mort de Didace et de l'Acayenne. Il ne faut pas laisser la terre à l'abandon :

— On n'est pas pour aller demander de l'aide ailleurs. À peine de sonner le tocsin pour obtenir du secours de tout un chacun dans la paroisse. [...]

— On va se relever pour faire les labours. Odilon, tu vas les commencer.

— Ben, je sais pas trop, renâcla Odilon. Il y a ma grange que j'suis en train de remonter.

— Laisse faire ta grange, dit Pierre-Côme en serrant les poings. Ta grange attendra. Elle partira toujours pas au vol? La paroisse passe avant. (*MD*, p. 218-219)

Suite aux nombreux malheurs qui ont frappé les Beauchemin, c'est encore sous le règne de la charité qu'Angélica accepte d'élever la petite Marie Didace.

De son côté, Amable ne s'est jamais montré solidaire des gens de la paroisse. Individualiste, il s'est déjà permis de ne pas aider son prochain :

— Qui c'est qui peut ben battre la route à soir? Faut que ça presse en yâble! Va donc voir au chemin, Amable!

Amable sommeillait, les pieds en chaussons à l'entrée du fourneau, à se chauffer. Il sursauta :

— C'est pas à notre tour à battre le chemin.

— C'est toujours notre tour de donner un coup de main à quelqu'un de mal pris. Le cheval est à la nage dans la neige. Il en a par-dessus les menoires.

— Qu'il se déprenne tout seul! (*MD*, p. 105)

Son éthique individualiste entre en conflit avec la valeur traditionnelle de la solidarité. Les éléments narrés à la suite le font mal paraître. Il y a eu mort d'homme. Canard Péloquin, peut-être le plus grand chasseur de la paroisse, n'est plus. Le fait que sa femme ait été élevée par la charité publique aurait dû développer chez Amable une plus grande sensibilité à l'aide d'autrui.

La paresse comme rupture morale chez Amable entre en relation avec le religieux par l'entremise de l'institution paroissiale, et non via le stéréotype du « curé de campagne », qui ne se fait plus le principal gardien de la morale. Il s'avère que l'idéal agriculturiste dans *Le Survenant* n'a pas une dimension aussi cléricale que dans *Maria Chapdelaine*, par exemple. En effet, l'examen du rôle diégétique du curé Lebrun et sa relation avec Didace tendent à démontrer une laïcisation de l'idéal agriculturiste, un peu à l'image de ce qui se joue dans la société duplessiste. Ainsi, la paroisse se veut le lieu où fusionnent valeurs religieuses et laïques. C'est sous le couvert de cette institution que la paresse d'Amable devient un péché envers la société en raison de la compréhension laïque de la charité. La diminution de la

pratique religieuse et du travail spirituel paraît même être tolérée par le curé Lebrun qui décide de laisser passer quelques écarts pour assurer le maintien du tissu social. Il laisse même à l'élite locale, incarnée ici par le maire Pierre-Côme Provençal, le rôle de faire respecter les préceptes chrétiens.

2.3.3 Montée de l'éthique libérale : rapports entre paresse et capital

La laïcisation de l'idéal agriculturiste dénote une baisse du pouvoir de l'Église. Dans le roman, comme dans la société duplessiste d'ailleurs, l'Église est très proche du pouvoir, mais c'est encore l'État qui a préséance. Les élites paroissiales peuvent prendre des décisions sans l'aval du curé, même si la distinction entre Église et État n'est pas aussi claire qu'au moment de la Révolution tranquille. Il est donc possible de caractériser la société du Chenal du Moine comme une société prélibérale de plus en plus émancipée par rapport à la morale chrétienne, la société patriarcale construisant sa propre morale autour de l'institution de la paroisse. Au plan macrostructurel, comme le notent les auteurs de *La Société libérale duplessiste*, les contrées agricoles canadiennes-françaises sont parties prenantes de l'économie capitaliste :

Réservoir de main-d'œuvre pour le capitalisme, la famille patriarcale élargie a tenu le rôle d'institution de reproduction et de soutien de la force de travail. En même temps qu'elle fournissait la main-d'œuvre, elle offrait une consommation non capitaliste complémentaire rendue nécessaire par les bas salaires caractéristiques de l'accumulation extensive et, enfin, elle constituait une institution de prise en charge des problèmes sociaux (chômage, maladie, etc.). La petite production patriarcale était toutefois soumise à l'expansion continue de l'économie de marché qui imposa progressivement la marchandisation des produits et des moyens de production agricole¹⁴³.

La petite production patriarcale a joué un rôle prépondérant dans la reproduction du capitalisme au Québec. Il est vrai que les traces du capitalisme, comme le salariat et les usines, sont plus facilement identifiables dans un cadre urbain. Mais les petites sociétés rurales, malgré leur aspect plus traditionnel, sont tout de même soumises au procès d'institutionnalisation capitaliste. La ruralité québécoise a un mode de fonctionnement double (une composante non-capitaliste et une composante capitaliste), et s'inscrit par les surplus à l'intérieur de la logique du marché; si une grande part de la production n'a pour but que

¹⁴³ Gilles Bourque *et al.*, *La Société libérale duplessiste*, *op. cit.*, p. 29-30.

d'assurer la subsistance, l'objectif demeure d'obtenir des surplus échangeables contre de l'argent. L'agriculteur canadien-français n'est pas complètement autosuffisant.

En tant que petit propriétaire terrien et maître de la maison Beauchemin, Didace incarne la grande figure capitaliste du récit. Il décide seul de l'emploi des ressources produites par son domaine. Didace a même une autre activité économique, la chasse, qui est aussi à la fois son loisir. Au grand dam de son voisin et maire, Pierre-Côme Provençal, Didace s'adonne aussi parfois à la pratique du braconnage. À l'affût des bénéfices, il perçoit le Survenant comme opportunité d'affaires. Bien que les préparatifs d'hivernation soient depuis longtemps amorcés, Didace ne l'héberge pas par charité chrétienne, mais pour l'intérêt de son domaine. Le Survenant doit à ses aptitudes physiques, couplées à des exigences « salariales » peu élevées, sa présence dans la famille Beauchemin : « – T'es grand, t'es gros. T'es presque pris comme une île et t'as pas l'air trop, trop ravagnard (*SU*, p. 22) ». Didace est même prêt à risquer du capital, malgré l'opposition de son fils, pour l'appât du gain. Lorsque le Survenant découvre de vieux outils de menuiserie, Didace n'hésite pas à investir quelques dollars pour qu'il fabrique des meubles pendant les longs mois d'oisiveté de l'hiver afin de les vendre à des riches soreloises (*SU*, p.118-119). Pour autant, l'accroissement de biens poursuivi par Didace reste compatible avec l'idéologie de conservation. Didace, comme le discours duplessiste, sait allier l'économique à l'éthique traditionnelle. L'accroissement du bien familial respecte la tradition dans la mesure où Didace devrait léguer ses avoirs à ses descendants. Mais ce legs n'est pas totalement désintéressé : sa progéniture lui assurera une subsistance lorsque ses forces déclineront.

En plus de signifier par rapport au paradigme traditionnel, la paresse d'Amable entre en discussion avec le versant libéral du discours duplessiste via la question du développement économique. Les romans de la terre, comme le discours duplessiste, ne sont pas totalement opposés à la question de l'amélioration des techniques de production, pourvu que l'influence protestante soit bien contrôlée. Par exemple, *Jean Rivard, économiste* (1876), qui promeut l'amélioration de la production agricole comme instrument de patriotisme, fut bien reçu par la critique littéraire cléricale¹⁴⁴. Duplessis applique en quelque sorte une vision moderne de

¹⁴⁴ Cf. Robert Major, *Jean Rivard ou l'art de réussir*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1991, 338 p.

Jean Rivard. Il conçoit que des améliorations techniques s'imposent pour en augmenter la productivité. Par exemple, la loi sur l'électrification rurale entre en vigueur en 1945. En 10 ans, le pourcentage de fermes électrifiées passe de 19% à 90%¹⁴⁵. Étonnamment, dans *Le Survenant*, c'est le père qui semble être le plus ouvert à l'idée de progrès, lui qui se rallie toujours aux projets d'amélioration suggérés par l'étranger :

Chez les Beauchemin, le poulailler, par les soins du Survenant, rapportait plus que jamais à semblable époque.

– Et si j'suis encore en vie, l'année prochaine, disait-il en s'ambitionnant à le faire produire davantage, vous aurez des poules qui pondront en hiver.

L'in vraisemblance du projet fit sourire Amable. Venant continua à exposer ses plans.

– On pourrait semer du trèfle dans la vieille prairie. En amendant la terre, comme de raison. Le *Journal d'Agriculture* dit qu'avec de la chaux mêlée dedans, on peut faire des merveilles. Et pourquoi pas un carré de fraisiers? Les deux premières années sont un peu dures, mais après, les fraises se tirent d'affaire toutes seules.

Amable l'interrompit.

– Aïe! Ambitionne pas sur le pain bénit. Qui c'est qui s'occupera des cageots, des casseaux, du cueillage?

Mais Didace admettait tout de la bouche du Survenant. Grâce à lui, avant longtemps, il serait un aussi gros habitant que Pierre-Côme Provençal. (*SU*, p. 151-152)

Le Survenant aussi, qui ne fait pourtant pas partie de la société du Chenal du Moine parce qu'il n'y est pas né, est très critique de l'attitude d'Amable. Vexé par ce dernier qui dénonce son vice d'alcool, il compare ses valeurs personnelles à celles de son opposant. Selon lui, l'amour de la boisson rime avec l'amour de la vie, alors que l'amour de la tranquillité est l'apanage de l'avaricieux et de l'individualiste :

– Je renie pas ma passion, j'aime la boisson, ça se voit. Tu peux pas comprendre ça, parce que tu aimes rien en dehors de ta tranquillité. Jouis-tu seulement d'une journée de beau temps? Ah! non! demain, à soir, il peut mouiller. Rien qu'à la pensée de risquer une taule pour aider la terre, tu blêmis de peur : du moment qu'elle durera autant que toi, après... neveu-magne! [...] Pauvre Amable! C'est pas rien que ta faute. Le bien paternel aura aidé à te pourrir. (*SU*, p. 137-138)

Le choix du terme « pourrir » est révélateur de l'évaluation fort négative que le Survenant fait d'Amable. Il stipule que le capital du père dont il devrait logiquement hériter l'a déjà

¹⁴⁵ Cf. Université de Sherbrooke, *Bilan du siècle - Base de données sur l'histoire et l'actualité du Québec contemporain*, en ligne, <<http://bilan.usherbrooke.ca/bilan/pages/evenements/798.html>>, consulté le 14 février 2014.

corrompu. Par « risquer une taule pour aider la terre », le Survenant montre qu'à ses yeux, la terre est plus importante que l'argent, et ce, bien qu'il soit nomade. Il se trouve en quelque sorte à reconduire une certaine critique énoncée par l'idéologie de conservation vis-à-vis de l'ébranlement de la solidarité (« du moment qu'elle durera autant que toi ») que suppose un amour de l'argent axé sur l'accumulation individuelle. Encore accusé d'avoir entraîné le fils du maire à boire par Amable, le Survenant renchérit avec une formule aux relents catholiques :

– C'est ça, dit Amable, flatte-le, à c't'heure que tu lui as fait dépenser l'argent du marché.

– Laisse faire, mon Provençal. Pour te dédommager, je vais t'apprendre à regagner le double. Tes poules là, si tu veux qu'elles pondent l'hiver prochain...

– Amable intervint :

– Aïe, Survenant! livre pas tes secrets! Oublie pas une chose : on te garde, nous autres!

– Tu me gardes, toi? Toi...

Mais il s'arrêta brusquement. Debout, contre le mur, d'une voix presque prophétique, il dit rêveusement :

Ce qu'on donne, Amable, est jamais perdu. Ce qu'on donne à un, un autre nous le remet. Avec une autre sorte de paye¹⁴⁶. (SU, p. 183)

Le Survenant sait bien que Didace incarne l'autorité et que le fils n'a aucun pouvoir. C'est pourquoi il se permet de lui répondre. Chaque travers d'Amable lui donne l'occasion de faire la morale. L'étranger se fait en quelque sorte l'expression d'une morale laïque respectueuse de la morale chrétienne. Comme le discours duplessiste, le Survenant fait cohabiter morale traditionnelle avec éthique libérale¹⁴⁷ et en a contre les débordements de l'amour de l'argent¹⁴⁸. Amable, par rapport à un versant libéral du discours duplessiste axé sur

¹⁴⁶ Nous soulignons.

¹⁴⁷ Il faut par contre noter que la liberté convoitée par l'étranger, sous la forme d'un appel de la route, n'est pas tellement compatible avec le discours duplessiste. De plus, son refus de la proposition de mariage avec Angéline marque son imprévoyance par rapport à son futur économique. Étranger, le Survenant est bien plus à caractériser comme un « beatnik » sans attaches que comme un nationaliste progressiste. D'où les rapprochements opérés par la critique avec *On the Road* (1957) de Jack Kerouac. Cf. Jean Morency et Hélène Destrempes, *loc. cit.*, p. 36.

¹⁴⁸ Duplessis dit aussi qu'il cherche à ce que le développement économique se fasse dans le respect des valeurs traditionnelles. « Le gouvernement saura énergiquement réprimer tous les abus et tous les excès de la finance. », affirme-t-il. *La Société du patrimoine politique du Québec*, en ligne, <<http://www.archivespolitiquesduquebec.com/discours/p-m-du-quebec/maurice-duplessis/discours-du-trone-quebec-7-fevrier-1945/>>, consulté le 2 mars 2014.

l'économique, est encore coupable de ne pas être ouvert à l'amélioration du domaine et à un partage des connaissances qui s'inscrit dans une visée globale de développement de la nation canadienne-française.

2.3.4 Les paradoxes de la paresse d'Amable

Jusqu'ici, tous les éléments de lecture concordent pour dire que la représentation de la paresse d'Amable est en phase avec la valeur du travail telle que véhiculée par le discours duplessiste. Il est coupable de ne pas être à la hauteur des devoirs que lui commande la tradition, tant par un manque de vaillance que de charité pour autrui. En regard du développement économique, il est encore coupable par manque de productivité et par manque d'ouverture vis-à-vis des améliorations techniques. Il faut discipliner le paresseux au travail, autant pour les raisons pragmatiques de la reproduction de la famille patriarcale et du développement de la province, que pour éviter l'effritement des valeurs. Dans ce dessein, Didace est appuyé par tout un système normatif qui fait la bonne part à la vaillance comme qualité recherchée chez un bon agriculteur. Amable ne paraît donc être qu'un exemple à ne pas suivre pouvant potentiellement servir d'outil de moralisation. Pourtant, la paresse d'Amable est aussi le lieu de paradoxes fort signifiants en regard d'un contexte discursif vantant les vertus du travail. Ces paradoxes sont notamment alimentés par les discordances du roman par rapport au canon des romans de la terre.

Pour Danielle Gilbert, la critique de Didace prend des proportions exagérées à l'endroit du fils. Elle remarque avec justesse que la communication entre les deux hommes est quasi inexistante :

Le père Didace conçoit une haine farouche pour son fils Amable. À aucun moment le récit ne nous laisse entrevoir une possibilité de communication entre les deux hommes. Qu'un fils ne corresponde pas aux aspirations d'un père ne justifie nullement, à notre avis, un tel comportement. L'acharnement de Didace devient obsessionnel¹⁴⁹.

La question se pose : le père, défenseur de la tradition, serait-il paradoxalement le plus grand responsable de la fin des Beauchemin? Dès le début de *Marie-Didace*, Alphonsine s'interroge sur la valeur de Didace : « son beau-père était-il l'homme juste qu'elle avait toujours cru? Un

¹⁴⁹ Danielle Gilbert, *op. cit.*, f. 134.

vrai chef de famille (*MD*, p. 36)? La nature de la relation entre Amable et Didace n'aide pas à l'établissement de conditions propices à la communication. Les deux ne sont pas sur un pied d'égalité; leur relation est à lire sous l'angle de la domination. Des rapprochements s'opèrent entre Didace et la fonction disciplinaire du versant traditionnel du discours duplessiste. Les deux sont paternalistes et tentent de discipliner leurs « sujets » au travail :

Le patriarcalisme tend donc à l'oblitération des rapports de domination : il entraîne nécessairement l'infantilisation puisque, exclue des rapports juridiques, la personne dominée, définie essentiellement par ses besoins, dépend du bon vouloir d'un pourvoyeur, qu'il soit mari, patron ou dame patronnesse¹⁵⁰.

Didace multiplie les ordres et ne justifie jamais ses actions. Dans un tel contexte, Amable n'a pas la possibilité de faire valoir ses droits. Il n'obtient même pas son affranchissement à la majorité : écrasé sous le poids des exigences, infantilisé, le fils ne peut jamais développer son autonomie.

L'arrivée dans la famille du Survenant alimente la discorde et instaure un climat malsain de compétition parce que Didace n'a jamais clarifié la question de l'héritage, pourtant centrale dans l'idéologie agriculturiste. Yuho Chang remarque l'anormalité de la situation : « En effet, le père Didace n'est plus jeune. À son âge, un cultivateur doit normalement laisser la terre à son fils héritier. Mais il ne se décide pas à donner la terre à un fils qui ne sait pas la garder¹⁵¹. Le paradigme de la tradition impose pourtant à Didace de léguer la terre à son fils aîné. Didace se place au-dessus des lois ancestrales et s'adjoint la prérogative de décider ce qui est bien et ce qui est mal. Il agit comme si l'héritage devait être une récompense. Et Amable comprend, avec clairvoyance, que son statut de fils aîné est menacé. Son père lui préfère déjà l'étranger :

Didace pensa : « Il a tout pour lui. Il est pareil à moi : fort, travaillant de ses mains, capable de connaître la raison de chaque chose. » Le vieux se mirait secrètement dans le Survenant jusque dans ses défauts. Ah! qu'il eût aimé retrouver en son fils Amable-Didace un tel prolongement de lui-même! (*SU*, p. 158)

La tentation de Didace d'opérer un rapprochement filial est aussi motivée par un possible ancêtre hypothétiquement commun avec le Survenant, un Beauchemin qui aurait adopté de

¹⁵⁰ Bourque et al., *op. cit.*, p. 171-172.

¹⁵¹ Yuho Chang, *op. cit.*, p. 73.

nom de Petit pour se venger de sa séparation d'avec son frère (*SU*, p. 155). Didace cherche une justification génétique et axiologique à son attitude parce qu'il sait qu'Amable fera toujours partie de la société du Chenal du Moine, alors que le Survenant ne pourra jamais être totalement accepté. Même si la vaillance du nouveau venu met en valeur la faiblesse d'Amable, celui-ci demeure tout de même un membre à part entière du groupe. Danielle Trudel définit d'ailleurs le fils comme un personnage endogène excentrique, c'est-à-dire que bien qu'il fasse partie du groupe par filiation, sa caractéristique de paresse le différencie des autres paysans :

L'excentricité d'Amable réside dans son incapacité à se conformer à l'idéal physique et psychologique de l'homme du Chenal du Moine. Malgré ses faiblesses, il vivait relativement heureux dans la famille et dans la région, car, contrairement à l'étranger, il fournit la preuve de son appartenance au groupe, ses antécédents sont reconnus et la généalogie des Beauchemin peut être vérifiée. L'excentricité d'Amable s'accroît donc à l'arrivée du Survenant dont la force, l'habileté et l'empressement au travail met évidence la faiblesse de tous les autres. Jusqu'alors la fin des Beauchemin était pressentie, elle est maintenant imminente¹⁵².

L'excentricité d'Amable est telle que Didace repousse la passation des pouvoirs. Même si l'étranger incarne le fils idéal, il ne peut envisager de lui léguer la terre sans preuve de son appartenance au groupe.

Les discordances par rapport à une lecture de Didace compris comme figure de reproduction du paradigme traditionnel s'accroissent à la fin du *Survenant*. Le passage de l'étranger aura eu le temps de revigorer Didace à un point tel qu'il envisage de reprendre une épouse. L'heureuse élue est une Acadienne nommée Blanche Varieur établie dans la ville de Sorel. Didace n'en a cure et souhaite qu'elle puisse lui donner un fils vaillant. Au début de *Marie-Didace*, le schéma du *Survenant* est dupliqué. Ce n'est plus Amable qui s'oppose le plus à la figure de l'« étranger », mais Alphonsine, qui craint pour l'héritage et l'avenir de l'enfant qui grandit en elle et dont le beau-père ignore encore l'existence. Alphonsine — qui occupe dans *Marie-Didace* un bien plus grand espace diégétique — devient plus battante : elle « ne permettrait pas à une étrangère de les dépouiller de leur bien ». (*MD*, p. 34). Sa quête personnelle est de défendre sa position et celle de ses proches. Le roman s'ouvre sur

¹⁵² Danielle Trudel, *L'Influence du personnage excentrique dans Le Survenant et quelques romans québécois du XX^e siècle*, thèse de doctorat, Québec, Université Laval, 2002, f. 78.

une scène où Amable est toujours aussi paresseux. Alphonsine est fatiguée de son manque de prévenance : « Si Amable avait voulu se rendre serviable le moins du monde ! Loin de là, il avait retrouvé ses anciennes habitudes de flânerie, les jambes allongées, à fumer près du poêle (*MD*, p. 20) ». Par « retrouvé », Alphonsine laisse entendre que le Survenant avait un tant soit peu discipliné son mari au travail. Devant la nouvelle situation, et pour rentrer dans les bonnes grâces du patriarche, Amable devrait comprendre qu'il doit continuer de prouver sa valeur au travail :

À l'heure de surveiller le bien, quand il était encore temps, Amable se berçait à la chaleur du poêle. Et maintenant il se couchait et versait des larmes. Un homme ! Oppressée, elle veillait, à se tourmenter, tandis que lui reposait, le souffle égal. De toute la journée, pas une fois il ne s'était apitoyé sur elle, condamnée, bien plus que lui, à vivre auprès d'une femme haïe. Et elle portait son enfant, son premier enfant ! (*MD*, p. 33)

La sentence est brutale. Amable est un mari faible, lâche et ingrat. « Désormais, il lui faudrait être courageuse pour deux. Elle aurait deux enfants, celui qui se reposait en son sein et celui qui dormait dans ses bras (*MD*, p. 33). » Amable, l'adjuvant naturel de Phonsine, est trop faible pour l'aide à lutter contre l'intransigeance du beau-père et l'arrivée de l'étrangère.

Un matin de la fin de mars, la situation s'envenime. Lors d'une discussion animée, Amable remet en question le mariage de son père. La tension monte et Amable menace de partir. Il prétend que le métier de débardeur qu'a pratiqué le Survenant est facile. Didace lui rétorque qu'il est trop chétif pour une telle entreprise, Alphonsine vit la situation comme un affront et demande à son mari de défendre leur fierté, en passant de la parole aux actes : « Pars, vite, comme un homme (*MD*, p. 121) ! » lui dit-elle. Suivant les conseils de sa femme, à qui il « semblait qu'une révolution jaillirait du départ d'Amable et rétablirait de l'ordre dans les esprits (*MD*, p. 122) », Amable quitte à son corps défendant la maisonnée pour s'engager comme débardeur, se sacrifiant pour les siens. Loin d'être récompensé par son geste, Amable meurt dans un accident tragique. Dans sa lecture du diptyque, David Décarie ajoute une nouvelle dimension interprétative : ni le Survenant, ni l'Acayenne ne sont les réels opposants d'Amable dans sa quête d'obtention de l'héritage. C'est contre son père qu'il lutte, car celui-ci agit comme s'il voulait engendrer une nouvelle lignée :

Didace n'arrive pas plus à vieillir et à envisager sa mort qu'il n'arrive à laisser sa place : « Se donner! quand il se sentait dans toute la force de l'âge quand il se voyait même à la tête d'une seconde famille! (MD, 117) » Amable, par Phonsine, ne s'y trompe pas, voulant la place, c'est-à-dire la terre, la maison, le nom. Le père, redevenu jeune, devenu Venant, se fait le compétiteur d'Amable, et, celui-ci, au terme de leur combat inégal, rejoint Éphrem¹⁵³.

Décarie reconnaît que l'Acayenne n'est pas la réelle compétitrice pour l'héritage. Tout se joue au niveau de Didace. Son obstination est telle qu'il provoque lui-même l'éclatement de sa lignée. Amable a donc en quelque sorte imité le Survenant en choisissant de quitter la maison. Par son exode, il reprend momentanément le rôle usuel des fils dans les romans de la terre. N'ayant pas les attributs pour survivre dans un monde qui lui est inconnu, il meurt et emmène le dernier espoir de reproduction de la famille Beauchemin, sa femme portant une progéniture féminine et l'Acayenne se montrant impuissante à offrir un nouveau fils à Didace. Le départ d'Amable opère une transformation dans l'évaluation que son père fait de lui. À l'annonce de sa mort tragique, le crâne fracassé par une poulie, Didace, chagriné, avoue qu'il n'aurait pas dû provoquer son fils, celui-ci étant « plus Beauchemin » qu'il ne le pensait (MD, p. 150). Alors que *Le Survenant* présageait de la fin d'une lignée familiale, *Marie-Didace* rend la chose effective avec la mort d'Amable, le seul héritier mâle. Peut-être la pression que Didace a fait subir à son fils a davantage à voir dans le déclin de la lignée que la paresse de ce dernier. Helen Bond tire les conclusions suivantes de la finale du *Cycle* :

Didace must not only support the fact that his male heirs have run out but also face the reasons why Amable left the farm. Because the long tradition of Québec farming created expectations on the part of the sons, placing tremendous pressure on the elders to be both role models and at the same time unquestioning transmitters of their life's work, Didace finds himself in a difficult, even intolerable position¹⁵⁴.

Témoin de la disparition de la ferme, conscient du rôle qu'il a joué, Didace décide de rédiger son testament en faveur de Marie Didace, ce qui consolide finalement la place d'Alphonsine dans la maison. Amable, avec sa fertilité prouvée et sa valeur d'homme plus grande qu'en apparence – le dessein d'Alphonsine d'ouvrir les yeux du beau-père a tout de même

¹⁵³ David Décarie, *op. cit.*, p. 373.

¹⁵⁴ Helen Bond, *The Decline of the Family Farm in the Canadian Novel 1925-1952*, mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval, 1995, f. 89-90.

fonctionné – aurait peut-être pu prolonger la lignée des Beauchemin. Mort tragiquement, il n'aura pas eu le temps de réussir la quête de la conservation du patrimoine familial.

Dans cette optique, la rupture au niveau des valeurs traditionnelles paraît se jouer davantage du côté du père. La paresse du fils en vient à évoquer, paradoxalement, une attitude de conservation encore plus grande que celle du patriarche. La manière d'Amable d'être au monde en est une d'indolence, qui chez lui rime avec un goût marqué pour le repos et la tranquillité. Il est le tenant d'un statu quo qui devrait lui permettre au bout du compte de toucher l'héritage; ses inactions et paroles sont articulées à son statut d'unique héritier. Selon Robert Baillie, Amable est un « ultraconservateur [qui] s'affirme par son immobilisme et son rejet systématique de l'étranger¹⁵⁵ ». Sa méfiance par rapport au Survenant et à l'Acayenne relèvent d'un instinct de défense du patrimoine familial. En fait, dans le seul psycho-récit substantiel d'Amable, celui-ci justifie ses actions, son intimité « n'étant dévoilée qu'indirectement par le moyen de paroles et de gestes révélateurs¹⁵⁶ » :

Mais lui, un faiseur d'almanach, quand il a fini d'une place, il secoue le monde d'une pichenotte, comme la poussière sur son bras. Aïe, neurveurmagne! Hou donc! cours à la place qui le tente. Après, il s'en trouve pour déplorer sa perte, pire qu'un parent défunt. Mais qui c'est qui va au bois, l'hiver, abattre les arbres? Qui c'est qui apporte le pain sur la table, trois fois par jour? Celui qui reste.

Celui qui reste, sourd à tous les appels, d'abord à cause d'une mère vieillissante que son départ chagrinerait, ensuite à cause d'une femme malade à qui il a promis protection, on finit par ne plus le voir, parce qu'on l'a toujours vu à la même place, comme la commode dans le coin¹⁵⁷. (MD, p. 113)

Amable amène là un point de vue jusque-là inconnu dans le roman. Il trouve injuste tout le respect donné par sa famille à un nomade, alors que lui incarne le vrai courage, celui de rester en place pour subvenir aux besoins des siens. Le jeune homme serait relativement vaillant dans la mesure où il assume les tâches qui lui sont distribuées. La seconde partie de ce psycho-récit, vu la différence de niveau langagier mis en évidence par l'absence d'erreurs syntaxiques (« qui c'est qui ») ou d'expressions familières (« hou donc! neurveurmagne »), révèle un discours d'escorte pour une rare fois complice d'un Amable victime d'un manque de reconnaissance. La légitimité de l'attitude de Didace vis-à-vis du fils, au plan idéologique,

¹⁵⁵ Robert Baillie, *Le Survenant, Lecture d'une passion*, Montréal, XYZ éditeur, 1999, 183 p.

¹⁵⁶ Cf. Dorrit Cohn, *op. cit.*, 1981, p. 37.

¹⁵⁷ Nous soulignons.

s'en trouve ébranlée. Paradoxalement, l'intrigue usuelle des romans de la terre est modifiée : le fils voulait continuer l'œuvre de père, mais l'intransigeance de celui-ci le chasse. La tragédie aurait pu être évitée si les membres de sa famille — incluant sa femme — avaient reconnu sa valeur au lieu de se laisser éblouir par le Survenant. D'envisager la voie de la responsabilité de Didace dans le déclin de la famille rouvre certaines évaluations du fils. Amable n'est pas aussi coupable qu'il y paraît en regard du développement économique. Par exemple, sur la question de l'amélioration du poulailler, les points de vue du père et du fils se défendent. Le rejet de cette entreprise par le fils paraît la résultante directe de sa paresse, plutôt que d'un pragmatisme salvateur qui lui permet d'envisager le problème éventuel du manque de force de travail. Il faut tempérer l'ouverture de Didace, en pâmoison devant le Survenant, par rapport au développement économique. Par exemple, celui-ci accepte d'adopter la faucheuse mécanique seulement parce qu'il y est obligé en raison de la rareté de la main-d'œuvre qu'occasionne la guerre (*MD*, p. 178).

La paresse physique et morale d'Amable en vient à dépasser la simple contravention aux normes sociales pour revêtir une forme de résistance. Le fils en a contre les demandes excessives du père, qui peuvent un peu rappeler l'exploitation des travailleurs par les capitalistes que décriait Lafargue. Incapable de rivaliser avec le Survenant sur le plan du travail, Amable ne peut qu'envisager la paresse pour résister. Pourquoi se soumettre totalement à l'autorité parentale si l'affranchissement pécuniaire, sous la forme d'un héritage, n'est plus assuré? Bien que la morale l'exhorte à se presser dans les situations urgentes, Amable oppose son immobilisme à l'autorité du père. Par exemple, lorsque des animaux ont quitté leur enclos, Amable, non pressé de s'habiller, fait montre d'un flegme inconvenant :

Alphonsine, fort énervée, dit à Amable qui traînait encore au lit :

– Lève-toi, vite, je t'en prie.

Mais Amable prit son temps :

– Deux trois vaches dans le clos, c'est pas la mort d'un homme. (*SU*, p. 198)

Au premier abord, son attitude s'explique mal parce que c'est son futur bien qui est en danger, ce qui dénote de l'irresponsabilité. Même sa femme, qui a peur de l'autorité du maître, sait l'urgence de la situation. Les animaux, partie prenante du bien familial, ont une importance capitale pour l'assouvissement des besoins primaires de la maisonnée. Mais

Amable choisit ce moment pour tenter de faire passer un message. Il n'accepte pas de réparer une erreur du Survenant, responsable selon lui, de ne pas avoir fermé la barrière. Coûte que coûte, il aimerait que son père se rende compte que l'étranger n'est pas parfait.

Autrement, Amable s'octroie un certain « droit au repos », et ce, encore à l'encontre de l'autorité paternelle. Au chapitre II, Didace, rentrant à la maison, s'enquit d'Amable auprès de sa bru. Le fils ne mérite pas l'estime du père, bien qu'il ait passé sa journée à travailler aux champs. Amable ne se reposerait pas s'il était un « vrai » Beauchemin, comme si une certaine fatigue après le travail n'était pas acceptable :

Amable? Il repose sur le canapé d'en haut. Apparence qu'il est revenu des champs à moitié éreinté. Didace se mit à fumer. Amable se révélait de la même trempe molle. Aussi longtemps que Mathilde vécut, la vigilance maternelle dressa son rempart entre la mère et le fils. Maintenant qu'ils étaient deux hommes face à face à longueur de journée, Didace prenait la juste mesure de son fils. Amable-Didace, le sixième de nom, ne serait jamais un vrai Beauchemin, franc de bras comme de cœur, grand chasseur; gros mangeur, aussi bon à la bataille qu'à la tâche, parfois sans un sou vaillant en poche, mais avec de la fierté à en recéder à toute une paroisse. (SU, p. 29)

Par « prendre la juste mesure », Didace ne fait référence qu'à la capacité de travail et à l'endurance. Orgueilleux de ses origines, le père ne peut accepter que le fils ne se conforme pas à la loi des Beauchemin, une loi de fierté et de travail. Répondant presque exactement à l'idéal type du « vrai Beauchemin », le Survenant dépense sans compter ses énergies dans toutes ses activités, ce qui contribue grandement à dévaluer le fils aux yeux du père :

L'avant-veille, le Survenant s'était mesuré avec Didace et Amable à l'encavement des pommes de terre. À genoux, sur la charge, arc-boûté et les épaules écartées, il levait les sacs à bout de bras et il les passait agilement au père Didace. Le vieux, les gestes moins vifs, les donnait à Amable, au guet, à la tête dans le soupirail pour les placer dans le port. Sans vaillance à l'ouvrage, Amable, verdâtre de fatigue essayait sur sa manche le sang qui lui coulait du nez. À tout moment, il réclamait du Venant quelque service, un gobelet d'eau, un outil, ou s'informait de l'heure, afin d'obtenir un répit. Le père Didace le surveillait :

– Le flanc mou! Va-t-il encore s'éreinter quoi!

Mais lui-même dut à plusieurs reprises marquer un signal d'arrêt, sous le prétexte d'allumer sa pipe à l'abri du vent, à la vérité pour reprendre son souffle. (SU, p. 36-37)

Le fils se fait l'exemple des conséquences d'une apologie du travail excessif, jusqu'à « l'épuisement des forces vitales (*DP*, p. 11) ». Bien qu'Amable soit « verdâtre de fatigue » et que le sang lui coule du nez, et encore que lui-même ne parvienne pas à suivre la cadence du Survenant, Didace est sans pitié¹⁵⁸. À haute voix, sans gêne, il humilie le fils devant un membre extérieur à la famille en le traitant de « flanc mou ». Cette expression péjorative est employée dans au moins un autre roman de la terre. Dans *Trente Arpents* (1938) de Ringuet, le père Badouche traite les jeunes de « lavettes », de « flancs-mous¹⁵⁹ » parce qu'ils préfèrent s'engager dans les manufactures de Boston plutôt que d'aller défricher de nouvelles terres, ce qui sous-entend la paresse de la jeune génération comme explication au déclin de la petite production patriarcale. Les patriarches des romans de la terre seraient-ils trop autoritaires? Pour Amable, chacun doit remplir ses devoirs, dans les limites de l'acceptable. Il en a contre le travail excessif du Survenant et son tempérament bouillant, qui, selon lui, doivent cacher un vice d'alcool (*SU*, p. 40).

Le dernier paradoxe se révèle par l'étude du déroulement syntagmatique du récit. Le destin individuel d'Amable, discipliné au travail mais mort tragiquement, et le destin collectif de la famille démontrent que le labeur n'est pas toujours récompensé. Didace reconnaît cet état de fait et exprime clairement sa frustration par rapport aux injustices de la vie. Petite Pipe, une ménagère exemplaire, a le malheur d'avoir trois fils indignes. Au legs de son bien, elle choisit d'aller habiter chez le pire d'entre eux :

– Il y a ben du sort là-dedans, s'indigna le père Didace. L'un est ivrogne, l'autre sans-cœur, et paresseux, le troisième est ivrogne, puis sans-cœur, puis paresseux et c'est avec celui-là qu'elle veut s'en aller vivre. Y aura-t-il jamais moyen de comprendre une créature? (*MD*, p. 137)

Le roman, plus près de la vie réelle, n'est pas construit comme une fable sur le mode de l'adéquation entre la finale de l'histoire et la thèse véhiculée. L'explicitation des différents paradoxes de la paresse d'Amable exige de nuancer le constat que les valeurs véhiculées par

¹⁵⁸ La scène est d'un parallélisme frappant avec une autre décrite à la page précédente où Alphonsine s'entaille un doigt en tranchant du pain, rendue nerveuse par « le regard sévère du maître attaché à ses moindres gestes (*SU*, p. 28) ».

¹⁵⁹ Ringuet (Philippe Panneton), *Trente Arpents*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1991 [1938], p. 211.

le roman sont en phase avec celles véhiculées par le discours duplessiste. Un discours trop autoritaire dans une société pré-libérale n'est peut-être pas être indiqué pour la reproduction de la famille traditionnelle. Ce constat d'échec est dû à l'inadaptation de la petite production patriarcale à une modernité sociale et culturelle de plus en plus prégnante qui finit par contaminer les rapports familiaux. Didace symboliserait la disparition progressive de la classe des petits propriétaires terriens en raison de l'industrialisation. En ce sens, le père Didace devient une évocation vraisemblable, un portrait typique de certains patriarches paysans, créations des circonstances historiques et idéologiques, qui n'ont pas réussi à s'adapter. Au final, la paresse revêt donc une signification ambivalente : elle dénote une rupture physique et morale, rupture tout de même mieux habilitée à la conservation — au moins pour une autre génération — de la petite production patriarcale que l'incessant labeur d'un père intransigeant.

CHAPITRE 3

AZARIUS LACASSE, LE MAUVAIS PÈRE DE FAMILLE

En 1941, le pourcentage de la population urbaine au Québec s'établit à 63,3 %. Duplessis fait la part belle à la ruralité dans ses discours, mais il ne nie pas la réalité du développement industriel, pas plus qu'il n'évite l'épineuse question du chômage engendré par la Grande Dépression. La remise sur pied d'un ministère de la colonisation, aboli en 1901, est l'une des mesures adoptées pour créer des emplois et réduire le fardeau des nécessiteux sur le budget public. Encore une fois, il faut encourager le travail plutôt que de prêter assistance sans rien recevoir en retour :

Le ministère se préoccupe toujours du sort des chômeurs. Il a mené jusqu'ici une lutte vigoureuse contre les effets de la Dépression, et c'est son intention de prendre et de favoriser les initiatives qui pourront fournir à ceux qui sont sans emploi toutes les occasions possibles de travailler.

Il veillera, comme par le passé, à l'exécution des lois sociales en vigueur, et il ne négligera aucun des moyens à sa disposition pour aider le capital et le travail à collaborer sincèrement et pour établir entre eux le règne de la justice et de la charité¹⁶⁰.

Le chômage fait partie de la sphère d'intervention duplessiste. Il s'agit aussi d'un thème majeur dans *Bonheur d'occasion*, puisque les Lacasse subissent les contrecoups de la Dépression. Dans un contexte discursif¹⁶¹ visant la collaboration entre le capital et le travail, qui réitère les droits et les devoirs de chacun, tantôt au moyen de la morale libérale, tantôt au moyen de la morale chrétienne, que signifie la paresse d'Azarius Lacasse, lui qui préfère laisser « sa femme faire des ménages plutôt que d'accepter un honnête travail (*BO*, p. 166) »?

¹⁶⁰ *La Société du patrimoine politique du Québec*, en ligne, <<http://www.archivespolitiquesduquebec.com/discours/p-m-du-quebec/maurice-duplessis/discours-du-trone-quebec-26-janvier-1938/>>, consulté le 2 février 2014.

¹⁶¹ Bien que l'action de *Bonheur d'occasion* se déroule essentiellement sous le gouvernement Godbout (1939-1944), le choix a été fait, pour des raisons qui sont d'ailleurs évoquées dans le premier chapitre (voir la note 77 du présent mémoire), de rapporter le roman au discours duplessiste.

3.1. Fictionnalisation de l'extratexte social

Roman urbain, *Bonheur d'occasion* travaille avec force le paradigme de la modernité. Son expression se fait spécialement au plan du contenu, par une représentation complexe de la ville, avec ses quartiers aux identités propres (Saint-Henri, le centre-ville, Westmount), ses restaurants, son réseau de transport, ses magasins et ses industries. La modernité se manifeste aussi au plan de la forme, par l'adoption du genre du « roman de mœurs à incidences sociales¹⁶² », nouveauté sur la scène littéraire canadienne-française. Pour décrire son statut générique, les premiers critiques ont aussi employé d'autres formules qui rendent compte des caractéristiques formelles et thématiques de l'œuvre, comme celles de « roman urbain », de « roman de mœurs urbaines », de « roman réaliste » ou encore de « roman d'observation », chacune ayant un lien direct avec la forte dimension sociale de l'œuvre. L'histoire littéraire contemporaine met justement à l'avant-plan l'aspect « réaliste » et « urbain » de *Bonheur d'occasion*, ainsi que sa parenté générique avec *Au Pied de la pente douce* (1944) et *les Plouffe* (1948) de Roger Lemelin : « ces romans symbolisent tout à la fois l'arrivée en ville de la littérature québécoise et le moment fort du réalisme romanesque¹⁶³ ».

3.1.1 Rôle et importance du personnage dans l'intrigue

Bonheur d'occasion, pour lequel Gabrielle Roy a reçu le prix Fémina en 1947, traite de l'histoire des Lacasse, une famille pauvre canadienne-française établie dans le quartier ouvrier de Saint-Henri à Montréal qui tente de survivre tant bien que mal durant les années d'incertitude économique et politique de la Seconde Guerre mondiale. Comme Amable, Azarius n'est pas considéré par la critique comme étant le personnage principal du roman à l'intérieur duquel il évolue. Son importance au plan diégétique est néanmoins grande. En tant que père de la famille Lacasse, il en module la vie par ses (in)actions. Aussi, il est à la fois la source et la résolution de l'intrigue : son manque de travail oblige les femmes à travailler à l'extérieur du nid familial pour des raisons de survivance. C'est à cause de lui que sa femme

¹⁶² Réjean Robidoux et André Renaud, *Le Roman canadien-français du XIX^e siècle*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1966, p. 75-76; cité dans Yannick Resch, « La Ville et son expression romanesque dans *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy, *Voix et images*, vol. 4, n° 2, 1978, p. 244.

¹⁶³ Michel Biron *et al.*, *op. cit.*, p. 294.

doit, en plus des tâches traditionnelles qui lui incombent, faire des ménages à l'extérieur, et que Florentine, l'aînée de 19 ans, travaille dans un restaurant comme serveuse. Jeune femme déjà usée, celle-ci aspire à une meilleure existence. Sur son lieu de travail, le restaurant le *Quinze Cents*, Florentine fait la rencontre de Jean Lévesque, jeune homme ambitieux et travailleur, parfaite antithèse de son père. Florentine ne peut résister à son magnétisme. Peut-être, espère-t-elle, saura-t-il conjurer le mauvais sort et la sortir du misérabilisme de St-Henri. Mais au final, c'est l'enrôlement d'Azarius qui permet à la mère et à la fille (il faut noter que celle-ci reçoit aussi une pension d'Emmanuel), de réintégrer leur rôle traditionnel de femmes au foyer.

3.1.2 Aspect générique

L'étiquette de « roman urbain » marque l'opposition avec les romans de la terre, qui font de la campagne le théâtre de leurs péripéties. Dans le roman urbain, les descriptions de la ville et des phénomènes sociaux qui lui sont liés (industrialisation, pauvreté, promiscuité, etc.) sont nombreuses. Aussi l'importance de ce milieu géographique et social dans la diégèse est telle qu'il devient un personnage, de la même manière que la terre l'est dans les romans éponymes. Ainsi, Jean-Charles Falardeau a même été jusqu'à dire, aux débuts de la Révolution tranquille, que « [l]es premiers romans urbains qui ont fait suite à *Trente arpents* – *Bonheur d'occasion*, *Au Pied de la Pente Douce* et *Les Plouffe* – ont comme personnage principal un quartier de ville¹⁶⁴ ». Par ailleurs, si le roman urbain est jugé moderne pour l'époque, c'est seulement par rapport à la conjoncture littéraire québécoise, puisque Flaubert, Balzac et Dickens, entre autres, avaient déjà inauguré le genre au siècle précédent.

L'étiquette de « roman de mœurs à incidences sociales » met en évidence la dialectique entre les personnages et la ville. Les individus romanesques sont des êtres en contexte influencés par le milieu dans lequel ils s'inscrivent; leurs actions, leurs pensées, leurs interactions sociales sont modulées par les particularités de la ville, de la même manière que les personnages des romans du terroir constituaient leur *être* et leur *faire* à même la terre nourricière. Les grandes incidences sociales du roman urbain s'observent à propos d'un type particulier de personnages, soit les paysans qui doivent adopter un mode de vie adapté à leur

¹⁶⁴ Jean-Charles Falardeau, « Les Milieux sociaux dans le roman canadien-français contemporain », *Recherches sociographiques*, vol. 5, n° 1-2, 1964, p. 125.

nouvel environnement. C'est à travers cette dialectique que se rencontrent les paradigmes de la tradition, via les paysans, et de la modernité, via la ville. Mais, comme dans le cas des romans de la terre, l'entité géographique demeure plus forte que les hommes, qui doivent s'adapter pour survivre.

Enfin, la formule « roman réaliste » vient de ce que le roman fait une peinture vraisemblable du quartier Saint-Henri dans le Montréal des années quarante. De la rue St-Ambroise à la petite maison sur le coin, plusieurs références sont toujours observables aujourd'hui. Même si le terme « réaliste » peut poser quelques problèmes selon la définition adoptée¹⁶⁵, il demeure un leitmotiv de la critique, qui a d'ailleurs parfois considéré *Bonheur d'occasion* comme un roman d'observation. Dans *L'Action nationale*, Roger Duhamel décrit ainsi l'esthétique royenne : « Elle ne démontre rien, elle a fait voir simplement ce que ses yeux ont vu, ce que nous tous, nous avons vu à plusieurs reprises¹⁶⁶ ». Pour l'histoire littéraire contemporaine, le sens d'observation de Roy se manifeste particulièrement par l'entremise du personnage de Florentine :

À travers les yeux de cette héroïne, Gabrielle Roy décrit Montréal avec un sens de l'observation qu'on n'avait guère rencontré jusque-là que chez un autre écrivain étranger auquel la critique l'a d'ailleurs souvent comparée : Louis Hémon. Est-ce parce que l'un et l'autre viennent d'ailleurs qu'ils offrent un miroir aussi exact de la réalité québécoise? Toujours est-il que Gabrielle Roy ne se sent nulle obligation à l'égard de la société qu'elle décrit et n'a pas de thèse à faire valoir. La réalité est vue dans la perspective de chaque personnage, sans que le narrateur se permette de la juger directement¹⁶⁷.

Pour rendre compte de la complexité de la modernité, Roy décide de multiplier les points de vue. Le misérabilisme de ce qu'elle décrit est tellement patent qu'elle n'a pas besoin d'explicitier sa thèse.

La modernité dans *Bonheur d'occasion* se révèle surtout au niveau du contenu. Le roman met en scène la ville et les problèmes sociaux qui y sont liées. Les référents de la modernité se présentent sous de multiples aspects, comme le bruit, les odeurs, le train, les

¹⁶⁵ Gilles Marcotte, « Bonheur d'occasion et le "grand réalisme" », *loc. cit.*, p. 408.

¹⁶⁶ Article reproduit dans Gilles Marcotte (compilateur), *Présence de la critique*, Montréal, HMH, 1974, p. 46; cité dans Gilles Marcotte, *loc. cit.*, p. 408.

¹⁶⁷ Michel Biron *et al.*, *op. cit.*, p. 296.

automobiles, les filatures et les industries. Le fonctionnement de la société romanesque est assujéti aux principes de la modernité économique. Les personnages doivent acheter toutes leurs denrées (ils ne produisent plus rien pour leur propre consommation) avec le salaire obtenu en échange de leur force de travail : Florentine est serveuse, Rose-Anna fait des ménages et Azarius conduit épisodiquement des taxis. Aussi doivent-ils se conformer à la loi de la propriété privée. Les Lacasse ne sont que des locataires et cherchent annuellement un nouveau logement, faute de moyens pour garder leur ancien. Ces déménagements successifs symbolisent l'enfoncement, toujours plus creux, de la famille dans la misère.

3.2. *Le savoir-faire d'Azarius*

Écrit à la troisième personne, le roman est narré de manière impersonnelle. Le narrateur ne participe pas à la diégèse et ne réfère pas à une entité précise. Le plus souvent, celui-ci emploie la technique de la focalisation interne pour transmettre le point de vue des personnages qui composent une société romanesque moins homogène que celle du *Survenant*. Les classes sociales représentées dans le roman peuvent schématiquement se diviser en trois strates : les plus riches, qui ne sont suggérés que par le quartier de Westmount surplombant St-Henri; la petite bourgeoisie, incarnée par les Létourneau; et la classe ouvrière, évoquée par la famille Lacasse. Le personnage de Jean Lévesque suggère une mobilité possible entre les classes. En effet, par son travail acharné, tant intellectuel que physique, Jean parvient à obtenir un poste avantageux à l'usine où il travaille. Dans une moindre mesure, Florentine aussi réussit son ascension sociale, bénéficiant de son union avec Emmanuel pour cacher son « péché » et entrer au sein d'une famille plus riche.

3.2.1 Évaluation par les membres de la famille

Les évaluations d'Azarius proviennent le plus souvent de sa propre famille, soit de Rose-Anna, de Florentine ou d'Eugène. Jean Lévesque et Emmanuel ont aussi leur opinion, qui sera abordée, pour les besoins de l'argumentaire, dans la dernière section du présent chapitre. Les membres de la famille d'Azarius ont le point de vue le plus intérieur. Eux seuls peuvent mesurer tous les impacts du *faire* d'Azarius, soit la pauvreté et l'insécurité. Rose-Anna est une évaluatrice privilégiée de son mari. Elle l'aime, mais elle le reconnaît comme un rêveur, comme un homme qui peine à faire face à ses responsabilités. C'est que celle-ci, qui prend

très à cœur son rôle de mère, multiplie les efforts pour les siens, jusqu'à vivre par procuration. Au début du chapitre V, dans un rare instant de répit, alors que tout semble aller relativement bien, elle ne peut s'empêcher de s'inquiéter pour Azarius, qui n'est toujours pas rentré à la maison :

Et Azarius donc, pauvre homme qui n'apprendra jamais, que médite-t-il? Il travaille, c'est vrai; il apporte ses payes à la maison, qui ne sont pas grosses... enfin, tout de même, on arrive à peu près à joindre les deux bouts. Mais de jour en jour, Azarius parle de grands projets, il veut quitter son emploi de chauffeur, il veut tenter autre chose, comme si on pouvait être libre de choisir son travail quand on a des enfants à nourrir et, dans la maison, à chaque moment du jour, des soucis frais, comme si on était libre : « Telle besogne me convient, telle autre, je dédaigne (*BO*, p. 69). »

Rose-Anna critique le fait que son mari fait passer ses goûts personnels, ses humeurs, avant ceux de ses enfants. Si pour le moment leur situation est tolérable, elle craint tout de même le pire, c'est-à-dire qu'Azarius quitte son emploi pour la énième fois. « Joindre les deux bouts » est l'incessant combat de Rose-Anna, et celle-ci voudrait que son mari se discipline au travail, se responsabilise, qu'il soit solidaire du travail que Florentine et elle accomplissent. Surtout, Rose-Anna voudrait qu'il soit constant dans son engagement. Néanmoins, selon son point de vue, Azarius est davantage un inconscient qu'un individualiste, lui qui « apporte ses payes à la maison ». Plus patiente au début du roman, Rose-Anna devient de plus en plus critique de son mari avec le temps qui passe. Au chapitre VII, Azarius quitte son emploi comme elle le craignait. Elle verbalise son mécontentement alors qu'Azarius fait le bienheureux près du poêle, repaire des paresseux, où aimait aussi se réfugier Amable :

Il eut un soupir de bien-être, songeant à ces matins froids où, de son taxi en station, il guettait les passants. Ce fut plus que n'en pouvait supporter Rose-Anna.
– Qu'est-ce que t'avais besoin de lâcher ta job! C'était ben le temps de faire le difficile. Florentine la lâche pas sa job, elle! (*BO*, p. 91)

Rose-Anna met l'emphase sur le « elle » pour bien marquer qu'Azarius a aussi un devoir de responsabilité. Elle en a contre ce traitement de faveur (celui du non-travail) qu'il se consent. Elle ressent de « l'amertume (*BO*, p. 91) » et lui en veut « d'être resté jeune, beau, de sa santé inaltérable, alors qu'elle montrait des marques si évidentes de fatigue et d'usure (*BO*, p. 91) ». Il est injuste qu'il soit récompensé d'être aussi paresseux. Maladroit, Azarius ajoute aux réprobations de sa femme en cultivant des faux espoirs. Par exemple, à chaque

printemps, il annonce qu'il va trouver un plus beau logement, mais c'est sa femme qui doit finalement, à la dernière minute, trouver un toit à la famille. Découragée, d'ordinaire réservée, elle finit même par s'en plaindre à sa fille Florentine :

– Ton père, disait-elle, ton père qui devait trouver une maison! Tu le connais ton père! Il nous tient comme ça jusqu'à la dernière minute avec des fausses espérances. Des fausses espérances! Il devait trouver une maison à l'entendre. À l'entendre! Une bonne maison! Il faut que ça soit moi qui s'occupe de toute. Mais comment est-ce que j'aurais pu faire. J'ai passé mon temps à l'hôpital... Daniel, qui est à l'hôpital, se crut-elle obligée de rappeler comme si elle eût perdu l'écheveau embrouillé qu'elle dévidait. Daniel, pis Eugène!... Qu'est-ce qu'on avait affaire d'aller aux sucres! C'est depuis ce temps-là que Daniel est malade. Nous autres, on n'est pas nés pour la chance. À c'te heure, rendu au mois de mai, les maisons sont quasiment pus trouvables... Où c'est qu'on va se loger? (*BO*, p. 271)

Alors qu'Azarius voulait tout de même faire plaisir à sa femme en amenant toute la famille à la campagne, dans sa frustration, elle va jusqu'à suggérer que Daniel est malade en raison de ce périple. Azarius a emprunté le camion de son employeur sans permission et perd son emploi pour cette raison. Et dans les moments toujours plus difficiles, c'est encore Rose-Anna qui doit encourager son mari à se retrousser les manches : « – On est encore ensemble, Azarius. On a encore not' force, not' santé. Qu'est-ce que tu veux qui nous arrive de pire? C'est encore avec nos paires de bras qu'on se tirera d'affaire, va, crois-moi. Des jongleries, c'est pas ça qui aide. Des jongleries (*BO*, p. 295)! » Pourtant, un peu comme Didace qui change d'opinion vis-à-vis son fils, celle-ci s'en trouve, malgré toute la rancune accumulée, à reconsidérer son mari dans des moments d'attendrissement, comme celui où elle vient d'accoucher d'un douzième enfant : « Azarius, pauvre homme! Elle l'avait tenu responsable de leur pauvreté et, à cette heure, il lui parut que pourtant il avait fourni son effort. "Un homme supporte moins qu'une femme", pensa-t-elle (*BO*, p. 384). » Nostalgique, elle repense même à leurs débuts, à sa première grossesse, à ces temps prospères, paradis perdu depuis qu'Azarius ne peut pratiquer son cher métier de maçon :

C'était un matin de mai. Sa lessive de la veille, humectée d'aurore, claquait sur la corde à linge, au soleil, parmi des cris d'oiseaux. Azarius partait pour sa journée de travail dans la banlieue. Et elle, recouchée après lui avoir servi à déjeuner, écoutait ce pas ferme résonnant sur le trottoir en ciment. Il s'en allait en chantant, Azarius, ce matin de mai. Elle avait confiance pour le petit qui allait naître, le premier. Elle ne craignait rien. Aucun malheur ne pouvait l'atteindre. Elle suivait aussi longtemps

que possible le pas de son mari. Remplie d'une gravité tendre, elle disait tout haut, s'adressant au présent, à l'avenir : « Il s'en va gagner notre vie. » (BO, p. 388)

Le déterminant « notre » dénote la mission du père de pourvoir au bien-être financier de la famille. Rose-Anna reproduit le désir d'une famille traditionnelle où la femme reste à la maison pendant que le mari part gagner leur pitance. Elle a le souci de remplir son rôle (elle prépare le déjeuner) et désire qu'Azarius remplisse le sien. En repensant à sa première grossesse, Rose-Anna marque la différence entre le présent et ses aspirations passées : Azarius n'est pas parvenu, dans l'avenir, à gagner « leur » vie, soit celle d'une famille toujours plus grande.

Comme sa mère, Eugène, le fils aîné des Lacasse, évalue négativement son père parce qu'il ne remplit pas sa fonction de pourvoyeur. Il n'est pas assez vaillant et trop crâneur à son goût. Ses discussions avec Rose-Anna reviennent sans cesse aux irresponsabilités d'Azarius :

— C'est entendu, dit-il d'un ton sec. Il va la perdre, sa job, s'il continue à placoter au restaurant d'en face plutôt que de se tenir prêt à servir le monde. Le patron commence à en avoir assez de son père. D'autant plus qu'il veut en remonter à tout le monde... (BO, p. 71)

Il ne veut pas être comme lui. Il finit par annoncer son enrôlement, qui se veut pour lui une façon d'éviter de reproduire l'existence qu'a vécu son père :

Elle avait pourtant senti qu'il arriverait ce jour où Eugène, dégoûté d'oisiveté, se livrerait à une impulsion tragique. Mais ça, qu'il s'enrôlât, non, elle ne l'avait pas prévu.

— Je croyais pas quand même que tu prenais ça tellement à cœur, dit-elle. T'es encore jeune. Tu t'aurais ben placé, toi aussi, à la longue. Regarde ton père : il a été des années à ne rien faire...

— Oui, pis j'ai pas envie de faire comme lui. (BO, p. 74)

Eugène se veut, bien qu'il n'ait pas « envie de faire comme lui », le double d'Azarius dans le récit : les deux s'enrôlent après une période d'oisiveté et Eugène « possédait, comme son père, une étonnante facilité de s'emballer et de se croire guidé par de bons sentiments. Comme lui, il ne savait pas distinguer où finissait son intérêt et où commençait la générosité (BO, p. 74) ». Un rapport de symétrie s'établit dans la manière qu'ont les deux hommes de justifier leur enrôlement par le gage obtenu. De natures égoïstes, le père et le fils sont inconscients de leurs réelles motivations intérieures : ils présentent faussement leur enrôlement comme un

sacrifice permettant à la famille d'améliorer sa condition. Par exemple, Eugène réemprunte plus que le montant de sa prime, qu'il avait pourtant offerte à sa mère. Égoïstement, il va jusqu'à gruger le maigre avoir familial pour des sorties et des cigarettes. Du côté d'Azarius, l'enrôlement lui offre une liberté qu'il convoite depuis longtemps.

Florentine, dont l'évaluation a beaucoup plus du poids que celle de son frère du fait qu'elle travaille, reconnaît aussi les manquements du père. Dans le besoin, elle se rend bien compte que les siens ne sont pas aptes à la secourir. : « Son père? Quelle aide, quel appui leur avait-il jamais donnés (*BO*, p. 263)? » Par ailleurs, elle est beaucoup plus critique à l'endroit de son frère : si Azarius n'est pas sans taches, au moins ramène-t-il ses rares payes à la maison, alors que le frère ne remet pas l'argent emprunté. Reconnaisant la faiblesse des hommes de la famille, elle veut se montrer davantage solidaire de sa mère, et ce malgré l'enfant illégitime qu'elle porte :

Et devant l'attendrissement qui la saisit – attendrissement provoqué par le répit de son mal où elle se trouvait si bien – elle crut reconnaître en elle, inattaquable, le sentiment de bonté, et cette bonté d'elle-même lui plut tellement qu'elle s'y laissa glisser comme sur une pente agréable. Oui, désormais, elle serait pour sa mère un sûr soutien. Qu'importe qu'Azarius et Eugène ne fissent pas leur part? Elle n'abandonnerait jamais sa mère à leur insouciance. (*BO*, p. 267)

Les femmes font corps dans la lutte pour la survie de la famille alors que les hommes, trop centrés sur eux-mêmes, ne participent pas à la cause. C'est ainsi qu'Azarius, aux yeux de Florentine comme de Rose-Anna, est coupable de paresse envers sa propre famille. Cette évaluation est corroborée par la rumeur sociale : « Sa réputation s'était faite dans le quartier : un sans-cœur qui laissait sa femme faire des ménages plutôt que d'accepter un honnête travail (*BO*, p. 166). » Azarius a essayé, au moyen d'entreprises parfois un peu louches, de se réhabiliter aux yeux des autres. Mégalomane, toujours optimiste, il croyait encore et encore qu'un jour « sa grande entreprise, une de ses grandes entreprises, le vengerait de tout le dédain, de toute la honte qu'il sentait peser sur lui (*BO*, p. 167) ». Ce dédain, cette honte qui lui est si difficile à supporter a davantage pour source le regard de la société que le regard des siens.

3.2.2 Révélation de la vie intérieure d'Azarius. Analyse du chapitre XII

Bien qu'Amable Beauchemin occupe une importance diégétique majeure dans *le Survenant*, il n'a jamais celle d'Azarius dans le chapitre XII de *Bonheur d'occasion*, où il se fait à la fois sujet et objet du récit. Alors que le « paresseux » du *Survenant* ne donne qu'une seule fois à voir ses pensées les plus intimes, et ce, dans *Marie-Didace*, celui de *Bonheur d'occasion* partage son intériorité sans ambages. L'être d'Azarius se révèle par une mécanique narrative complexe, mélange de narration en style direct, avec des dialogues mettant en scène Sam Latour puis Rose-Anna; et de narration en style indirect, qui fait alterner une focalisation sur des psycho-récits empreints de culpabilité avec une focalisation externe du narrateur où transperce un discours d'escorte.

Le chapitre XII débute avec la description d'un tempête de neige qui a lieu à la fin de l'hiver. Azarius entre dans un *Deux-Records* fort peu achalandé et est accueilli, sur le mode de la plaisanterie amicale, en ces termes : « Ah, c'est not' grand parleur et petit faiseur (BO, p. 154)! » La formule est signifiante puisque Sam Latour est un individu qui sait faire preuve d'empathie et de délicatesse. Mais Azarius n'est pas dans son assiette et se montre, au premier abord, moins bavard qu'à l'habitude. Sensible à la démonstration d'amour et de gaîté entre le tenancier et sa femme, Anita, il ne peut s'empêcher de se remémorer sa fraîche querelle avec sa femme, raison derrière sa visite au restaurant. L'oisiveté d'Azarius commence à mettre la patience de Rose-Anna à rude épreuve. Elle refuse à son mari des occasions de se racheter, lui qui est allé jusqu'à proposer son aide pour des travaux de couture. Mais Azarius reprend vite ses habitudes de bavardage et ne tarde pas à s'épancher le cœur. Il entame un dialogue avec Sam qui a toutes les apparences d'une tentative de justification de ses (in)actions et « embardées » que lui reprochent Rose-Anna. Azarius en a contre la conjoncture, contre le manque de capitaux qui ne permet pas de nouveaux chantiers de construction. C'est à ce moment qu'un client se joint à la conversation pour partager ses malheurs personnels : comme Azarius, celui-ci travaillait dans la construction. Il était maçon. Mais, plus vaillant, il a pratiqué tous les métiers, sauf le sien, depuis huit ans. Malgré sa laideur, il a même persévéré dans l'occupation de commis voyageur. Avec ce vieil homme s'établit rapidement une complicité à travers le partage de souvenirs liés à leur parenté professionnelle.

Une fois la discussion terminée, Anita informe Azarius qu'un dénommé Lachance cherche des conducteurs. Cette nouvelle sert de catalyseur à une lutte intérieure qui va révéler la véritable nature d'Azarius. Dans un premier temps, la nouvelle le choque parce que Lachance a été responsable de la perte de ses secours directs. Brusquement, il quitte le restaurant. Dehors, dans une tempête évocatrice de lutte intérieure qui s'opère, débute un psycho-récit empreint de culpabilité, de nostalgie et de rancœur :

Il en voulait tout à coup au maçon, à ce petit vieux pitoyable, de lui avoir rappelé la force, les rêves de jeunesse. Il le voyait maintenant avec aigreur comme la personnification de sa propre vie manquée. Il en voulait à Sam Latour de lui avoir parlé de Lachance, ce qui le mettait dans l'embarras d'avoir à considérer une démarche éventuelle, bien qu'il se reconnût déjà incapable de l'entreprendre. Comme toutes les natures indécises, il luttait ainsi, pour la forme, contre des refus de sa conscience qu'il savait irrévocables. Si longtemps il avait vécu dans un profond engourdissement, cessant de se tourmenter et s'entretenant de vagues espérances! Et voici qu'il faudrait encore se tâter, se débattre pour trouver des raisons et refaire sa paix intérieure. (BO, p. 161)

Au premier degré, Azarius, en veut au maçon et à Sam Latour. Le narrateur explique ensuite les motivations inconscientes de son sentiment : grâce au rêve, Azarius a su se constituer une paix intérieure, une armure le rendant aveugle à la souffrance des siens. De retour chez lui, celui-ci annonce à sa femme que Lachance cherche un chauffeur pour son camion. Il aimerait qu'elle se range derrière son intention de laisser passer l'opportunité. Mais Rose-Anna, plus pratique, connaît l'urgence de la situation. Les enfants doivent passer avant la paix intérieure du mari : « — Écoute, Azarius, dit-elle, d'une voix presque implacable pour une fois, c'est pas le temps de faire le fier. Pas quand les enfants ont besoin de linge, pis p't-être demain de remèdes. Doux Jésus, non!... Va le voir quand même... (BO, p. 163). » Devant les hésitations de son mari, Rose-Anna, résolue, décide d'aller voir Lachance elle-même. Elle connaît trop les habitudes de procrastination d'Azarius. L'introspection entreprise dans sa marche de retour entre les *Deux Records* reprend et se fait encore plus douloureuse.

Il s'assit, les bras pendants, et il fixa des yeux éteints, le tas de vêtements sales qui débordaient de l'évier... « Il parlait bien ; il savait discuter ; il savait bien se présenter quand il demandait de l'ouvrage, et, au fond, il n'était pas paresseux. Qui lui était-il donc arrivé? » (BO, p. 164)

Les images de sa vie défilent en un véritable auto-procès pendant que Rose-Anna brave la tempête et tente de lui trouver un emploi. Troublé intérieurement, il reconnaît par ses paroles qu'il est paresseux. Il ne l'était pas, mais maintenant il l'est. Sa trajectoire descendante défile : ses jours heureux de menuisier et de jeune père de famille cèdent rapidement la place à ceux de chômeur et de père d'une famille nombreuse incapable de fournir à ses enfants une existence confortable. Son talent de discoureur s'était développé comme compensation à son manque de travail, à ses échecs. Puis il s'était essayé à des entreprises douteuses, qui lui firent accumuler d'autres dettes et augmenter l'indigence des siens. C'est là que son évaluation s'était figée aux yeux des autres. N'osant pas encore admettre sa responsabilité qui s'impose petit à petit à mesure que chacune des images de sa vie se superpose, « il eut peur de se réveiller et de se voir telle [que Rose-Anna] l'avait jugé depuis vingt ans, *tel qu'il était peut-être*¹⁶⁸ (BO, p. 167) ». Azarius avait déjà révélé aux autres sa véritable nature, qu'il se cache à lui même depuis vingt ans par une mécanique complexe de déni. Mais encore une fois, plutôt que de faire face à cette vérité qui surgit du plus profond de son inconscient, Azarius se réfugie encore plus loin dans le rêve :

Il souhaita l'évasion avec une telle mélancolie que sa gorge nouée refusa de laisser passer le flot de salive. Il souhaita n'avoir plus de femme, plus d'enfants, plus de toit. [...] Il souhaita l'aube qui le surprendrait un homme libre, sans liens, sans soucis, sans amour. (BO, p. 167-168)

Azarius a tellement honte de ce qu'il est (un irresponsable) qu'il veut tout abandonner et repartir à zéro, loin des soucis qu'implique une famille, loin du regard des autres.

3.3 Significations sociales de la paresse d'Azarius

Le personnage d'Azarius est un personnage vraisemblable en ce qu'il appartient à une société romanesque aux contours réalistes. Il entre en discussion avec le versant libéral du discours duplessiste par l'entremise du paradigme de la modernité. Les sans-travail demeurent nombreux plus d'une décennie après le début de la Grande Dépression, et Azarius est l'un d'eux. Né à la campagne, il évoque aussi l'évolution de la famille traditionnelle canadienne-française, sujet cher au versant traditionnel du discours duplessiste. Tout au long de sa mise en scène des deux versants du discours duplessiste, le roman pose en filigrane une question

¹⁶⁸ Nous soulignons.

qui occupe une bonne part du discours social de l'époque : les chômeurs sont-ils responsables de leur sort?

3.3.1 Le stéréotype du « chômeur paresseux »

Bonheur d'occasion fait subir l'épreuve de la fiction au versant libéral du discours duplessiste, qui défend l'industrialisation et le libre marché comme moyens de développer l'économie de la province. Pour l'Union nationale, le progrès social n'arrive pas sous la forme de réformes institutionnelles, mais plutôt sous la forme de l'enrichissement collectif. Le progrès social est très difficile à percevoir en période de récession, surtout pour le prolétariat urbain dont font partie les Lacasse. La modernité ne profite pas au plus grand nombre, puisqu'une grande partie des habitants de Saint-Henri sont touchés par la misère. La forme du « roman de mœurs urbain », roman réaliste qui évacue le plus possible les jugements du narrateur, se prête bien à une lecture mettant l'accent sur l'aspect critique de la réalité représentée. En n'omettant pas de représenter l'envers de la modernité économique prônée par les libéraux classiques, le roman de Roy critique implicitement, malgré l'absence de thèse, la valeur du progrès. Gilles Marcotte illustre cette ambivalence de la modernité en se servant de l'incipit du roman, qui décrit le *Quinze-cents*, le bazar à l'intérieur duquel se situe le restaurant où travaille Florentine. Par sa complexité, cette représentation parvient à interroger une idée de « progrès » associée au développement économique et à l'urbanisation de l'espace québécois :

C'est au *Quinze-Cents* seulement, c'est-à-dire chez Florentine Lacasse, dans les esprits fous et les déceptions inévitables qu'il annonce, dans le brillant décor et le son de l'argent, dans cette vie irrépressible qui dit oui à toutes les promesses de changement, que se révèlent simultanément l'endroit et l'envers du progrès¹⁶⁹.

Au *Quinze-Cents*, le progrès se palpe, littéralement, sous la forme de l'abondance de biens matériels. Mais son versant inverse – souvent oblitéré par les discours libéraux – est aussi présent, c'est-à-dire celui du dénuement du prolétariat qui n'a pas les moyens d'acheter les objets convoités. Grâce à des images ambivalentes, le roman de Roy partage son opinion sur les valeurs libérales souvent associées à la modernité. Ainsi, la critique du versant moderne

¹⁶⁹ Gilles Marcotte, « “Restons traditionnels et progressifs”, disait Onésime Gagnon », *Études françaises*, vol. 33, n° 3, 1997, p. 12.

du discours duplessiste se fait par la mise en scène de différents thèmes et motifs interreliés, comme la pauvreté et le progrès.

La thématique du prolétariat a déjà été abordée par d'autres critiques littéraires. La voie des études coloniales a été suivie pour expliquer la situation des habitants de St-Henri. Pour Aurélien Boivin, qui résume la thèse développée par Maurice Arguin¹⁷⁰ pour mieux la situer dans l'histoire des genres littéraires au Québec, la catégorie des « romans de mœurs urbaines » qu'incarnent des romans comme *Bonheur d'occasion* et *Au Pied de la pente douce* est à lire en termes d'aliénation :

À l'idéalisme des romans agriculturistes ou romans de la terre succède le réalisme des romans de mœurs urbaines ou romans d'observation qui posent un constat en terme de dominant / dominé, celui de l'aliénation du Canadien français et de son asservissement au riche Anglais, bien installé au sommet de l'échelle sociale. Les personnages, issus de prolétariat urbain, sont confrontés aux problèmes de leur propre survivance et sont dépossédés sur les plans économique, social et culturel¹⁷¹.

La modernité dans le roman est abordée sous l'angle de la classe exploitée. La pauvreté est représentée comme étant la conséquence d'une conjoncture complexe par rapport à laquelle ils ne peuvent que reconnaître leur impuissance. Les Lacasse incarnent bien le motif de l'aliénation socio-économique. La richesse du quartier Westmount surplombe le quartier St-Henri, où ils habitent un logement poisseux. Les chômeurs concourent aussi à brosser un portrait sombre de la modernité. Azarius, qui « avait été un des plus durement éprouvés par les années de chômage (BO, p. 45) », est l'un d'eux. Pour Maurice Arguin, Azarius appartient précisément au type du « rêveur » dans la galerie des personnages des romans de mœurs urbaines. Incarnation de l'aliénation des Canadiens français, le rêveur trouve dans l'imaginaire une échappatoire à son existence ratée :

Incapable de se tailler une place dans l'univers industriel et urbain, le rêveur est un être dominé, au plan socio-économique, complètement dépendant des avatars

¹⁷⁰ Cf. Maurice Arguin, *Le Roman québécois de 1944 à 1965*, Montréal, L'Hexagone, 1991, 288 p. L'auteur applique à l'imaginaire romanesque québécois la grille de lecture développée par Albert Memmi sur le colonialisme.

¹⁷¹ Aurélien Boivin, « La Littérature québécoise : une littérature de l'Amérique », *Québec français*, n° 154, 2009, p. 61.

économiques et du bon plaisir des employeurs. C'est lorsqu'il se retrouve à la maison, dans la famille, que le rêveur prend conscience de son état¹⁷².

L'aliénation économique décrite par Arguin peut être lue comme une mise en scène des revers d'un libéralisme économique introduit par l'influence étrangère. Impuissant, Azarius ne peut que subir les aléas d'un capitalisme dont les Années folles ne sont plus qu'un vague souvenir.

Il est possible d'expliquer la paresse sous l'angle de l'aliénation. Mais l'étude du système normatif a aussi montré que les principales instances d'évaluation d'Azarius n'excusent pas son inactivité. Au contraire de Rose-Anna ou des jeunes chômeurs flânant chez la mère Philibert, le père de la famille Lacasse est présenté comme le réel coupable de la pauvreté de la famille. En focalisant l'analyse sur Azarius, la lecture de *Bonheur d'occasion* comme « une protestation contre le sort des prolétaires dans les grandes villes¹⁷³ » se trouve fragilisée. L'évaluation d'Azarius renforce plutôt le portrait du colonisé par le colonisateur, tel que décrit par Albert Memmi. Ainsi, dans l'optique du colonisateur, le peuple colonisé est paresseux, ce qui explique son infériorité :

Le trait de paresse [...] semble recueillir l'unanimité des colonisateurs. [...] Il est aisé de voir à quel point cette caractéristique est commode. Elle occupe une bonne place dans la dialectique : ennoblissement du colonisateur — abaissement du colonisé. En outre, elle est économiquement fructueuse. Rien ne pourrait mieux légitimer le privilège du colonisateur que son travail, rien ne pourrait mieux justifier le dénuement du colonisé que son oisiveté. Le portrait mythique du colonisé comprendra donc une incroyable paresse. Celui du colonisateur, le goût vertueux de l'action¹⁷⁴.

En ces termes, Azarius incarne une figure archétypale de l'explication de l'infériorité des Canadiens français vis-à-vis des Anglais colonisateurs. Les colonisateurs expliquent la pauvreté comme étant une résultante de la paresse, explication qui rejoint l'explication par les discours libéraux classiques de la pauvreté comme manque de vaillance.

¹⁷² Maurice Arguin, *op. cit.*, p. 72

¹⁷³ Maurice Lemire, « *Bonheur d'occasion* ou le salut par la guerre », *Recherches sociographiques*, vol. 10, n° 1, 1969, p. 23-35.

¹⁷⁴ Albert Memmi, 1985 [1957], *Portrait du colonisé, portrait du colonisateur*, Paris, Gallimard, p. 99.

Sa mise en œuvre du calcul de la désutilité, qui « doit s'entendre ici comme englobant les raisons de toute nature qui peuvent décider un homme ou un groupe d'hommes à refuser leur travail plutôt que d'accepter un salaire qui aurait pour eux une utilité inférieure à un certain minimum¹⁷⁵ », est le premier argument qui milite en faveur de la responsabilité d'Azarius plutôt que celle du contexte pour expliquer la pauvreté des Lacasse. Gérard Boismenu cerne les implications idéologiques du concept de « désutilité » dans le discours social de l'époque :

En effet, les premières pages de la *Théorie générale* s'attaquent directement à l'argument selon lequel le chômage résulte de la mauvaise volonté des travailleurs à accepter des salaires réduits et, en conséquence, qu'ils sont volontairement sans emploi à cause de leur évaluation de la désutilité du travail. Cette doctrine était largement répandue parmi les économistes classiques contemporains, dont Keynes cherchait à combattre l'orthodoxie¹⁷⁶.

Les économistes classiques contemporains auraient trouvé un argument à leur doctrine en la personne d'Azarius. Flânant une énième fois au comptoir des *Deux Records*, il prononce ce petit bijou pour les défenseurs de l'abolition des secours directs :

Les taxis, ça paye pas. C'est pour ça que j'ai lâché. Six, sept piastres par semaine! Y a toujours ben une limite. Un homme est pas pour travailler pour rien à cause qu'il est mal pris. [...]

— Ah, pis, c'est aussi ben pas travailler, fit-il, et y rester su le secours. (*BO*, p. 156)

Les secours directs ne sont pas une nécessité, mais un choix calculé. Sam Latour le met en garde, car il sait que dans leur conjoncture idéologique, les secours directs ne sont qu'une mesure temporaire : « — Oui, mais oublie pas qu'ils vont arrêter ça. Il y en aura plus de secours. Ça va arrêter net [...] (*BO*, p. 156) ». Alors qu'Azarius se plaint de ne pas pouvoir travailler de son métier, un autre client se joint à la conversation. Il trouve aussi qu'il est injuste que les capitaux gouvernementaux soient dirigés vers la guerre plutôt que vers de nouveaux chantiers. Il aurait tant aimé exercer le métier qu'il a étudié. Difficile de croire Azarius, ce « grand parleur et petit faiseur (*BO*, p. 154) », lorsqu'il affirme : « — On ne demandait qu'à travailler, rétorqua violemment Azarius (*BO*, p. 154) ». La « violence » de ses

¹⁷⁵ John Maynard Keynes, *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, Paris, Payot, 1942 [1936], p. 24-25.

¹⁷⁶ Gérard Boismenu, « Keynésianisme et niveau provincial de l'État canadien », p. 175-176, in *La «Théorie générale» et le keynésianisme*, Montréal, ACFAS, 1987, 193 p.

paroles et l'emploi du pronom « on » dénotent un procédé ironique : un homme qui refuse des emplois ne peut s'inclure dans une parenté de chômeurs prêts à accepter toutes les opportunités qui s'offrent à eux. Sam Latour exprime bien les réserves d'une population qui n'est pas encore prête à l'instauration des secours directs comme mesure permanente :

— Bien sûr, et c'est justement ce qu'il y a de pas correct. Toi et ben d'autres, vous demandiez pas mieux qu'à travailler pour un salaire un petit brin de bon sens comme de bonne raison. Mais, au lieu de ça, vous étiez à rien faire et pis, nous autres, ceux qui gagnaient que' chose, eh ben, on payait pour ça. On payait pour vous garder à rien faire. Icitte, en Canada, c'était rendu que deux tiers de la population faisaient vivre l'aut' tiers à rien faire. (*BO*, p. 156)

Pour paraphraser le point de vue de Sam Latour, celui-ci croit que le gouvernement devrait encourager le travail en cherchant à mettre en place des mesures qui augmenteraient sensiblement les salaires plutôt que d'encourager la paresse avec des secours directs.

« L'angoissante insécurité croît au rythme de l'inconstance d'Azarius, le père velléitaire¹⁷⁷ », commente Jean-Charles Falardeau. Le contexte social difficile n'excuse pas les agissements du père; puisqu'il fait encore partie de la population « active », l'État n'a pas le devoir d'intervenir. Dans un libre marché, l'individu a le choix d'offrir sa force de travail au plus offrant. La situation financière de la famille serait bien meilleure si Azarius avait accepté « les emplois que des amis, par l'entremise de Rose-Anna, cherchaient à lui obtenir (*BO*, p. 166) ». En de nombreux endroits, par ses *mea culpa*, Azarius renforce le stéréotype du chômeur paresseux dont il voudrait pourtant se détacher. Il se repent en ces termes à sa femme : « Et après ça le pire : quand tu t'es mise à faire des ménages et que j'étais trop lâche pour aller travailler à n'importe quoi, dans les rues, aux égouts (*BO*, p. 390)... » Rose-Anna tente d'encourager son mari à cesser ses apitoiements. Elle exprime bien la mentalité de l'époque, pour qui aucun secours n'arrive sans travail :

— Laisse faire. On s'arrangera comme on s'est toujours arrangés. Avec nos deux paires de bras. Crois-moi, va. C'est encore mieux comme ça. C'est plus sûr de compter sur nos bras, rien que su nos deux paires de bras que de se laisser prendre par des jongleries... (*BO*, p. 392)

¹⁷⁷ Jean-Charles Falardeau, « Les Milieux sociaux dans le roman canadien français contemporain », *Recherches sociographiques*, vol. 5, n° 1-2, 1964, p. 129.

Les « jongleries » et « embardées » touchent directement à la valeur de la prévoyance. Azarius est très sensible aux autres valeurs libérales, comme l'argent et la réussite. Perméable au discours ambiant, il calcule sa réussite en fonction de l'activité économique : c'est pour l'appât du gain qu'il risque l'argent prêté par son cercle familial pour mettre sur pied d'incertaines entreprises. Insatisfait de sa situation, les risques non calculés pris par Azarius pour se racheter le rendent de plus en plus coupable vis-à-vis de l'idéologie libérale dont il partage les valeurs. Rose-Anna résume les agissements de son mari : « Ah! lâcher le sûr pour l'incertain, voilà à quoi, toute sa vie, il s'était complu; voilà bien Azarius (BO, p. 69)! » Azarius est pauvre parce qu'il est paresseux et imprévoyant. Il s'enfonce dans une spirale d'échecs et, comme le relève Maurice Lemire, « [c]'est ainsi qu'il perd tout sens de la prévoyance et achève le processus de prolétarianisation¹⁷⁸ ».

Le personnage de Jean Lévesque parvient pourtant à s'échapper de la spirale de la prolétarianisation. Sa présence concourt, comme le Survenant pour Amable, à mettre en valeur la faiblesse d'Azarius. Jean fait partie des « jeunes héros de romans qui acceptent la société telle qu'elle est et qui ambitionnent d'améliorer leur statut à l'intérieur des cadres existants¹⁷⁹ ». Antithèse d'Azarius, Jean s'acharne au travail et ne se laisse pas abattre par les circonstances. Être pragmatique, il ne se réfugie pas dans le rêve pour fuir sa condition de pauvre orphelin. Il affronte la réalité :

C'était celui-là qui lui plaisait davantage au fond, cet être pratique qui aimait le travail, non pour lui-même, mais pour l'ambition qu'il décuple, pour les succès qu'il prépare, ce jeune homme sans rêve qui s'était donné au travail comme à une revanche. (BO, p. 26)

La trajectoire d'Azarius, au cours du roman, est en rapport de symétrie avec l'ascension de Jean, qui est le personnage le mieux adapté à la conjoncture parce qu'il partage les valeurs vantées par le libéralisme, comme l'argent, l'ambition, l'individualisme et le travail. Même si le contexte est difficile, le travail, tant intellectuel que physique, rend la mobilité sociale possible. Par sa mise en œuvre du calcul de la désutilité, par son imprévoyance et par

¹⁷⁸ Maurice Lemire, *loc. cit.*, p. 27.

¹⁷⁹ Jean-Charles Falardeau, *loc. cit.*, p. 141.

l'exemple de réussite de Jean par le travail, Azarius renforce donc le stéréotype libéral du « chômeur paresseux ».

3.3.2 Le versant traditionnel du discours duplessiste : le rôle du père-pourvoyeur

« La famille c'est la cellule essentielle de la société¹⁸⁰ », affirme le discours duplessiste. À travers son rôle social de père, Azarius entre en discussion avec son versant traditionnel. Dans les extraits suivants, les pères marquent, par leur absence, le rôle prépondérant qui leur est octroyé dans la recherche de la stabilité sociale :

[...] cette pension aux mères nécessiteuses équivaut tout simplement à une police d'assurance de quinze mille dollars que le gouvernement a mise entre les mains de tous les hommes mariés et des pères de famille.

Au moyen de cette pension, les mères de famille peuvent nourrir leurs enfants convenablement lorsque le père meurt ou est invalide.

[...] les mères de famille qui avaient eu le malheur de perdre leur mari étaient forcées d'aller à l'usine gagner le pain de leurs enfants¹⁸¹.

Bourque, Duschatel et Beauchemin remarquent que « l'État ne doit tenir qu'un rôle supplétif¹⁸² » vis-à-vis des pères-pourvoyeurs. Les unionistes prônent une conception patriarcale de la famille. Le père en est le chef parce qu'il pourvoit aux besoins des siens. Étant toujours vivant et valide, Azarius ne répond certes pas aux critères pour que Rose-Anna obtienne une pension de mère nécessiteuse. Le père, lorsque valide, a le devoir de subvenir aux besoins des siens. L'État ne peut et ne doit pas le remplacer. Comme il a été vu dans la seconde section du présent chapitre, tout le système normatif reproche à Azarius ses manquements : il est presque strictement évalué par rapport à son rôle traditionnel de père-pourvoyeur. Le fait de ne pas remplir ses responsabilités influe directement sur le fonctionnement de sa famille. Dans le cas présent, ce sont sa fille aînée et sa femme qui prennent le surplus de tâches : Rose-Anna fait des ménages alors que Florentine travaille au *Quinze cents*. De fait, leur entrée sur le marché du travail est la résultante directe de la

¹⁸⁰ Gilles Bourque et al., *La Société libérale duplessiste* (discours législatif, 1944), *op. cit.*, p. 208.

¹⁸¹ *Ibid.*

¹⁸² *Ibid.*, p. 211.

paresse du père. Privé de sa qualité de pourvoyeur, Azarius se sent humilié et mal à l'aise parmi les siens.

Azarius entre aussi en relation avec le versant traditionnel du discours duplessiste par le biais de ses origines rurales. Rose Anna et lui ont décidé d'aller s'établir en ville après leur union (le roman tait les raisons de leur déplacement). Mais leur éducation ne les a pas préparés à la vie urbaine :

Issus du milieu paysan et de classe pauvre, venus à la ville pour survivre au moment de l'industrialisation, les travailleurs de Saint-Henri et leur famille n'arrivent pas à s'adapter au quartier qui n'est pas tout à fait un faubourg – et perd en ce sens tout ce qui en faisait un univers qui ne dépendait que du travail de la terre – ni une partie réelle de la ville puisqu'ils s'en sentent rejetés. La visite de Rose-Anna à sa mère qui le critique d'avoir épousé un citadin illustre bien cette aliénation : on sait qu'Azarius comme elle-même n'arrivent pas à s'insérer dans la réalité urbaine qui n'utilise plus d'artisans¹⁸³.

Auraient-ils dû demeurer à la campagne? Laissés à eux-mêmes, privés de leur réseau d'entraide familial, ils ne parviennent pas à obtenir une situation aussi confortable que les leurs restés à St-Denis-sur-Richelieu, dont les enfants paraissent vigoureux en comparaison des chétifs Lacasse : «— Mais ils sont ben pâles tes enfants Rose-Anna! Leur donnes-tu à manger au moins (*BO*, p. 200)? » Respectueuse de la tradition, la mère de Rose-Anna « avait parlé toute sa vie de résignation chrétienne et de douleurs à endurer (*BO*, p. 203) ». Elle conservait l'usuelle méfiance des gens de la terre à l'égard de la ville. « Pour Azarius, un citadin, elle avait eu encore moins d'amitié que pour ses autres beaux-fils, tous de la campagne (*BO*, p. 203). » Mise en abyme d'un roman de la terre à l'intérieur d'un roman urbain, le chapitre XV montre l'échec de Rose-Anna à élever ses enfants dans des conditions au moins équivalentes à celles de ses frères et sœurs. L'échec de la famille tient en partie au fait que son projet n'est pas toujours partagé par les deux membres du couple. Alors qu'Amable, malgré sa faiblesse, ne remet jamais en question la famille comme institution, Azarius rêve de s'en échapper. Seule Rose-Anna souhaite réellement conserver la famille intacte et reproduire les valeurs traditionnelles :

¹⁸³ Yannick Resch, *loc. cit.*, p. 250.

Rose-Anna est en ville comme n'y étant pas. Elle a été chassée du paradis – et le bref retour qu'elle a fait à la campagne montre bien qu'elle n'y est plus reçue – mais elle n'a pas trouvé d'autre lieu. Elle est celle qui, chaque printemps, se met en quête d'un abri pour les siens, dans cette ville étrangère où se perdent les valeurs mêmes qui la constituent, celle de la solidarité familiale, de l'infinie patience¹⁸⁴.

Dans *Le Survenant*, la vie de paroisse était patente. Dans *Bonheur d'occasion*, seuls les vestiges architecturaux témoignent de sa présence, diffuse. La suie du charbon symbolise la modernité industrielle qui étouffe jusqu'à l'influence de la religion. La tradition est perçue à travers le prisme de la modernité :

Le train passa. Une âcre odeur de charbon emplit la rue. Un tourbillon de suie oscilla entre le ciel et le faite des maisons. La suie commença à descendre, le clocher St-Henri se dessina d'abord, sans base, comme une flèche fantôme dans les nuages. L'horloge apparut; puis, peu à peu, l'église entière se dégagea, haute architecture de style jésuite. Au centre du parterre, un Sacré-Cœur, les bras ouverts, recevait les parcelles de charbon. La paroisse surgissait. Elle se recomposait dans sa tranquillité et sa puissance de durée. École, église, couvent : bloc séculaire fortement noué au cœur de la jungle citadine comme au creux des vallons laurentiens. (BO, p. 35)

Le bloc séculaire perd de son emprise sur le tissu social. La perte des valeurs de la solidarité et de la charité rime avec le déclin de la foi.

La religion prend peu de place dans le roman. Pour Richard M. Chadbourne, la pratique de la religion par les habitants de St-Henri se fait sur le mode de l'absence, tant de la foi, que des ministres qui la relaient :

L'absence de vraie foi pèse sur le récit comme l'absence de Dieu dans certains romans de Mauriac. S'est substituée à elle la religiosité. Absents, en particulier, les ministres de cette foi, dans un véritable « tiers-monde » microcosmique, le monde des pauvres de St-Henri, avant que l'Église n'ait affirmé son « option pour les pauvres »¹⁸⁵.

La diminution de la religion affecte la pratique de la charité. L'Église catholique paraît abandonner ses fidèles à leur sort. Laisse à elle-même, Rose-Anna doit se résoudre à vivre l'expérience de la charité à l'extérieur de son monde et accepter le secours des « hauts

¹⁸⁴ Gilles Marcotte, « Bonheur d'occasion et le "grand réalisme" », *loc. cit.*, p. 411.

¹⁸⁵ Richard M. Chadbourne, « La Part prophétique dans les premiers romans de Gabrielle Roy », *Voix et Images*, vol. 14, n° 3, 1989, p. 401.

quartiers ». Les Canadiens français de St-Henri ne possèdent pas de réseau d'entraide adéquat. Hubert Guindon reprend la pensée d'un ancien professeur pour démontrer que les institutions de prise en charge évoluent; l'État prend de l'importance par rapport à la famille et aux institutions de charité religieuses :

Les pauvres ont déjà appartenu à leur système de parenté. Par la suite, ils sont devenus la responsabilité des Églises. L'Église catholique s'en occupe par l'intermédiaire des nombreuses communautés religieuses. Chez les protestants et les juifs, ce sont des organismes à but non lucratif civilement reconnus qui les prennent en charge. Il nous fait comprendre que de plus en plus les pauvres finissent par appartenir à l'État et aux travailleurs sociaux. À Montréal, et ce jusqu'au milieu des années soixante, la charité publique s'organise sur une base ethnique et religieuse. On y trouve quatre fédérations de charité : une pour les Canadiens français catholiques, une pour les Irlandais et les anglophones catholiques, une pour les juifs et une pour les anglo-protestants. Chaque groupe lance annuellement sa campagne de souscription dans le public. La réforme visant à intégrer ces diverses fédérations de charité dans une seule, Centraide, fut réussie après l'amorce de la Révolution tranquille¹⁸⁶.

La pauvre famille des Lacasse « n'appartient » plus à son système de parenté, parce que Azarius, « [a]uprès de ses beaux-frères, avait épuisé son crédit jusqu'à l'extrême limite (*BO*, p. 167) ». Ils n'appartiennent pas plus à l'Église catholique. Peu pratiquants, ceux-ci se rendent coupables du péché de paresse, compris comme manque d'activité religieuse. Déjà, pour obtenir de l'aide, ils se tournent vers l'État et quémandent des secours directs.

Sous l'angle de la santé publique, les enfants malades semblent davantage pris en charge par le quartier Westmount que celui de St-Henri. À tel point que Daniel ne paraît plus appartenir à la société traditionnelle canadienne-française dont ses parents sont issus. Rose-Anna doit dépenser ses maigres économies pour prendre le tramway et avoir le privilège de visiter, comme une mendicante, son propre fils. Leucémique, celui-ci attend la mort dans un hôpital pour enfants près du Mont-Royal, à proximité du cimetière. Il goûte enfin une certaine aisance matérielle, lui qui ne pouvait même pas aller à l'école faute d'un manteau¹⁸⁷

¹⁸⁶ Hubert Guindon, « Chronique de l'évolution sociale et politique du Québec depuis 1945 », *Cahiers de recherche sociologique*, n° 30, 1998, p. 54.

¹⁸⁷ « En 1940, il se crée une entente avec la Commission des écoles catholiques de Montréal (CECM) pour relever les cas d'enfants absents pour manque de vêtements et de chaussures afin que la Société de Saint-Vincent de Paul de Montréal puisse leur fournir les effets nécessaires. » Daniel n'a pas

lorsqu'il résidait à St-Henri. Jalouse de Jenny, l'infirmière anglophone qui est parvenue à tisser une relation privilégiée avec Daniel jusqu'à symboliquement la remplacer, Rose-Anna ne peut réprimer cette remarque sur la charité :

- T'as de beaux jouets. Qui c'est donc qui te les a donnés?
- C'est Jenny, fit-il avec joie.
- Ben non, c'est pas Jenny. Ce sont des dames riches qui apportent des jouets aux petits garçons malades, ou d'autres enfants, qui en ont plus qu'ils en veulent, eux autres. (BO, p. 234)

Par son perpétuel farniente, Azarius plonge sa femme dans une position encore pire que celles des mères nécessiteuses prises en charge par l'État. Malgré les efforts que celle-ci multiplie, elle fait figure de mauvaise mère en raison de la santé précaire de Daniel. À la clinique, le personnel lui fait la morale en lui mentionnant qu'une bonne alimentation est « à la portée de tous les budgets (BO, p. 228) ».

Azarius est coupable selon le segment traditionnel du discours duplessiste de ne pas remplir ses devoirs. Il en prend parfois conscience, mais il ne fait pas les sacrifices nécessaires. Il se sent coupable et perd toute sa verve lorsqu'il rentre à la maison. Azarius n'est pas, comme Didace, le père autoritaire des romans de la terre, qui peut à l'occasion hausser le ton pour se faire obéir. Par défaut, sa femme est le véritable chef de famille; les stratégies compensatoires qu'elle met en place pour se substituer au père ne sont pas couronnées de succès. La religion ne lui est d'aucun secours. La diminution de la pratique religieuse rime avec le déclin de l'expérience de la charité. Mais il ne faut pas regarder du côté de l'Église ou de l'État pour expliquer la misère des Lacasse : dans le contexte social de la société duplessiste, seul le père compte. Dans un cadre différent du *Survenant*, où elle ne semblait que faire partie de l'équation, la paresse d'Azarius paraît expliquer à elle seule le déclin de la famille traditionnelle canadienne-française. En étant articulé à son rôle de père-pourvoyeur, ainsi qu'au stéréotype du « chômeur paresseux », le manque de vaillance d'Azarius explique la pauvreté de sa famille. L'interprétation du personnage d'Azarius

paru bénéficier de la mesure. » Cf. *Société de Saint-Vincent de Paul de Montréal*, en ligne, <<http://www.ssvp-mtl.org/historique.php>>, consulté le 14 mars 2014.

débouche donc sur un renforcement des valeurs généralement admises : le père de famille est un exemple à ne pas suivre en phase avec l'idéologie du travail ayant cours dans le Québec de 1945.

3.3.3 L'absurdité de la guerre comme solution au chômage

Dans son mémoire d'histoire paru en 2009, Sylvain Lacoursière confronte quelques représentations culturelles de la guerre des années 1939-1945 avec les films produits par l'Office National du Film à des fins de propagande. Voici le constat qu'il émet suite à sa lecture du roman de Gabrielle Roy :

Bonheur d'occasion est le roman le plus ancré dans la guerre que nous avons dans notre corpus. Les personnages sont plus complexes, moins unanimes sur la guerre. Bien que certains protagonistes, comme Azarius, aient un discours qui peut ressembler à la propagande, on sent les personnages authentiques et loin de l'image du soldat telle que véhiculée par la propagande, même si certaines caractéristiques peuvent être similaires. Par exemple, la bravoure, le côté héroïque, la fierté des racines canadiennes-françaises, etc. Mais jamais la propagande ne parlera de l'aspect financier. Dans ce roman, mis à part Emmanuel, tous les autres semblent s'être enrôlés surtout pour fuir la misère¹⁸⁸.

Le roman opère un déplacement par rapport au traitement usuel de la guerre par le discours politique de l'époque. La critique de la modernité trouve son principal argument dans l'aspect financier que recèle la Deuxième Guerre mondiale. Il est absurde que plusieurs habitants envisagent la guerre comme une solution au chômage. Le roman expose donc le point de vue économique du prolétariat canadien-français. Pour Maurice Lemire, « [l]es familles de prolétaires sont condamnées comme Tantale à être témoins des plaisirs des autres sans jamais y participer. La société capitaliste les ignore et les ignorerait longtemps si la guerre ne venait heureusement rappeler leur existence¹⁸⁹. » Les habitants de St-Henri sont désabusés par rapport au gouvernement. Un des clients des *Deux Records* partage sa définition personnelle de la démocratie, dont la sauvegarde sert de motif à l'intervention militaire : « – Ben quiens! reprint l'homme à tête chafouine, c'est la soupe pour les vieillards, la Saint-Vincent-de-Paul et pis le chômage; un tiers des habitants (*BO*, p. 45) ». L'homme, simple figurant dans la

¹⁸⁸ Sylvain Lacoursière, *op. cit.*, f. 145.

¹⁸⁹ Maurice Lemire, *loc. cit.*, p. 30.

diégèse, se fait le porte-parole des frustrations du peuple à l'endroit d'un système qui n'a pas su remplir ses promesses.

La situation évolue rapidement suite à la déclaration de guerre à l'Allemagne par le gouvernement de Mackenzie King. Le volontariat ne suffit plus et la conscription est envisagée. Le plébiscite de 1942 divise Canadiens anglais et Canadiens français, pour qui l'effort de guerre ne répond pas à leurs visées identitaires. À l'encontre du discours dominant dans l'espace canadien-français de l'époque, Azarius — dont les idées se rapprochent le plus de celles véhiculées par la propagande selon Sylvain Lacoursière —, montre des affinités idéologiques avec la position fédérale sur la guerre. La discussion entre clients du *Deux Records* au chapitre III illustre bien la méfiance qu'entretiennent les ouvriers canadiens-français à l'égard d'une intervention militaire. La France, dans leurs interventions verbales, est loin de revêtir le sens de « mère patrie », et l'évocation de l'Angleterre suffit pour « jeter une nouvelle animation dans la dispute (*BO*, p. 44) ». Aussi, le mot « conscription » est tellement sulfureux que même Jean, pourtant prompt à la provocation, évite de l'évoquer par association (*BO*, p. 44). La méfiance des Canadiens français envers la guerre a comme vecteur premier le Fédéral, qui veut profiter de l'occasion pour s'arroger davantage de pouvoir au détriment des provinces. Dans ce contexte anti-conscription, Azarius est, à l'exception d'Emmanuel qui s'en désillusionne petit à petit, le seul personnage à défendre avec conviction la quête des Alliés. Mais le « mensonge » patriotique a tôt fait d'être révélé par Jean, dont l'opposition jusque-là symbolique avec le père de Florentine se matérialise au cours d'une joute verbale se déroulant chez Sam Latour. Au premier regard, Jean reconnaît cette jeunesse d'Azarius qui engendre du ressentiment chez sa femme, « cet homme entré dans l'âge mûr avec des forces intactes (*BO*, p. 43) ». Prenant alors conscience qu'il s'agit du père de Florentine, il ne peut manquer de l'associer péjorativement aux « hommes du peuple » dont il ne croit à la fois pas faire partie au même moment qu'il veut s'en exclure à force de travail. Jean n'a déjà plus, dans la façon qu'il a de se projeter dans l'avenir, le même horizon social et la même éducation qu'Azarius, bien qu'il habite encore un pauvre garni de la rue St-Ambroise :

Et il fut saisi d'une espèce de mépris croissant pour ces hommes du peuple, dont était ce gaillard solide et bonasse, qui se croyaient en droit d'avoir des opinions

personnelles sur un soulèvement de forces humaines dont le principe même leur échappait. (BO, p. 45)

Jean se croit supérieur intellectuellement et émet un jugement condescendant. À la différence des membres de la famille d'Azarius, son jugement porte sur son savoir-être plutôt que sur son savoir-faire : déjà paresseux, dans le regard de Jean, il devient « bonasse », pour ne pas dire stupide. Il ne peut s'empêcher de jeter à la figure des orateurs du *Deux Records* tout son savoir et son explication de la conjoncture économique et sociale :

Moi, je vois des profiteurs. Regardez, depuis six mois que la guerre dure, combien de gens déjà en profitent? À commencer par ceux qui se font une job dans l'armée. Une piasse et trente cenne par jour, c'est pas gros, mais c'est assez pour en faire marcher en masse... Puis les gars des usines de munitions à c'te heure, vous pensez pas que ça fait leur affaire, la guerre? D'un bout à l'autre de l'échelle, c'est le profit qui mène. On est tous des profiteurs, ou si vous aimez mieux, pour ne pas nuire à l'effort de guerre, disons que nous sommes tous de bons patriotes. [...]

– Mais notre patriotisme, continua-t-il, ça consiste en plus gros profits pour ceux qui restent en arrière que pour ceux qui vont se faire casser la gueule au front. (BO, p. 47)

Désabusé et cynique, Jean s'attaque à la candeur d'Azarius, lui montre la vérité sous ses sombres coutures et annonce le futur mensonge de cet homme qui voudrait faire croire que son enrôlement est dû à ses idéaux plutôt qu'à sa situation financière. Jean planifie profiter de la guerre pour améliorer sa condition : sa trajectoire personnelle sera inversement proportionnelle à celle des habitants du quartier.

Même l'idéaliste Emmanuel finit par admettre l'importance du capital dans ce conflit qui faisait pourtant à l'origine vibrer tout son être d'un humanisme universel. En effet, Emmanuel est un jeune héros insatisfait des cadres existants de la société, au contraire de son ami Jean, et ce malgré sa position avantageuse dans la hiérarchie sociale. Emmanuel est issu de la classe moyenne et fraie avec la classe ouvrière sans jamais vraiment en faire partie, lui qui « demeure séparé de la masse par sa sécurité petite-bourgeoise¹⁹⁰ ». Éprouvant de l'empathie pour le malheur des autres, il a du mal à admettre la transformation qu'opère chez les chômeurs l'obtention d'une solde assurée :

¹⁹⁰ Gilles Marcotte, « Bonheur d'occasion et le "grand réalisme" », *loc. cit.*, p. 411.

Derrière lui brillait le visage de Pitou. Et derrière Pitou, un autre regard s'allumait, farouchement exalté. Emmanuel croyait rêver. Étaient-ce là les chômeurs d'hier? Étaient-ce là les petits gars qu'ils avaient vus sans ressort, misérablement soumis, et découragés jusqu'à la moelle de leur corps? Étaient-ce là Pitou, le musicien, qui avait trompé les années d'oisiveté avec les chants de sa guitare?

Son regard revint à Azarius et se troubla davantage. Était-ce là l'homme qu'il avait vu profondément accablé, il n'y avait pas plus d'une semaine? Était-ce là le mari de Rose-Anna? (BO, p. 397)

Emmanuel s'est enrôlé par conviction et n'a pas tardé à être soumis à la dure épreuve de la réalité. En effet, c'est le plus souvent, la nécessité, pour les plus pauvres, ou l'appât du gain, pour les capitalistes, qui motivent l'enrôlement ou la fabrication de matériel militaire. L'image forte du défilé auquel assiste Emmanuel, c'est justement celle du paradoxal salut par la guerre qui permet à plusieurs jeunes d'échapper au chômage alors que la majorité de la population francophone du Québec refuse la conscription souhaitée par le reste du Canada :

« Vous êtes ben chanceux, jeune soldat! » lui avait déclaré Azarius. Et l'autre aussi, le pauvre bougre, à sa manière détournée et amère lui avait tenu le même langage. Chanceux! Fallait-il quand même que la vie fût affreuse à certains pour qu'on lui enviât, plus encore que l'habit et la solde assurée, sa baïonnette, son fusil, ses outils de mort! (BO, p. 313)

Emmanuel est atterré que le contexte social soit si difficile pour plusieurs que les nouveaux enrôlés soient enviés. « [L]'humaniste en qui l'on a vu, non sans-raison, le porte-parole de la romancière¹⁹¹ » ne partage pas l'atmosphère festive qui envahit le faubourg. Emmanuel, comme le narrateur, prend ses distances par rapport à l'événement et observe tout le pathétisme de la scène : « La foule autour d'eux chantait, riait. Pourquoi chantait-elle? Pourquoi riait-elle? Qu'y avait-il de si gai dans leur départ (BO, p. 396)? » Finalement, alors que la narration entremêle le point de vue d'Emmanuel et celui du narrateur omniscient, le climat de misère qui enserrait le quartier St-Henri se résout dans cette finale empreinte d'ironie : « Ainsi donc le salut leur était venu dans le faubourg! Le salut par la guerre (BO, p. 397)! » La guerre sert donc de toile de fond à une critique du capitalisme : le roman ne critique pas le conflit comme tel, mais plutôt un contexte qui propose la guerre comme solution pour lutter contre la pauvreté.

¹⁹¹ *Ibid.*

3.3.4 Prémices de la modernité sociale : une paresse prémonitoire?

Stéréotype ambulant du « chômeur paresseux », mauvais père-pourvoyeur, porte-parole du discours officiel sur la guerre, Azarius paraît n'être qu'un piteux exemple de naïveté et de paresse. Mais Emmanuel, le premier, entrevoit toute la complexité du personnage d'Azarius et dépasse les idées reçues : « Il était fortement ému par les paroles d'Azarius, intrigué surtout par la personnalité complexe de cet homme qui, selon les dires, n'avait jamais réussi à faire vivre convenablement sa famille, et de qui émanait pourtant une telle force de conviction (BO, p. 313) ». Les convictions patriotiques d'Azarius plongent Emmanuel dans une introspection sur les raisons de son enrôlement. Comme lui, il « avait reçu certaines idées conservatrices : survivance de la race, fidélité aux traditions ancestrales (BO, p. 314) ». Mais cela ne suffit pas. Son père, nationaliste aussi, cherchait à le détourner de la guerre. Il percevait en Azarius, confusément, « plus que cette seule fidélité au passé (BO, p. 314) ». Moins réfléchi que lui-même, le père de Florentine aussi était mu d'un humanisme transcendant, inexplicable. Encore, sensible à la complexité de l'homme, il perçoit la métamorphose qui s'opère chez Azarius suite à son enrôlement : « Mais plus forte et plus persuasive que toutes s'élevait la voix d'Azarius Lacasse. Avec l'autorité d'un sergent, il allait entre les militaires et les apostrophait en petits groupes. "Dites-leur, en France, de tenir bon d'icitte à ce qu'on arrive" (BO, p. 396). » Tout à coup, il n'est plus un « grand parleur, petit faiseur » jugé par la rumeur sociale. Il agit et révèle sa nature profonde grâce à l'uniforme. Chez Azarius, la Deuxième Guerre mondiale prend une dimension différente de celle qui est exprimée à travers les autres personnages. Elle lui permet de combler ses désirs intérieurs, d'exprimer sa condition d'homme moderne. Ses rêveries, considérées comme un déni de ses responsabilités par le système normatif du roman, sont alimentées par un désir de liberté, par une projection de soi dans le vaste monde. Jean Morency considère qu'il existe une parenté, par la voie des mythes littéraires, entre le personnage d'Azarius et celui du Survenant :

Tout se passe comme si *Bonheur d'occasion* réactivait, sous des apparences de modernité, certains grands mythes de la tradition littéraire du Canada français, comme la lutte entre les personnages nomades et les personnages sédentaires. Cette lutte apparaît de façon très manifeste quand on considère le personnage d'Azarius

Lacasse, qui incarne un lancinant combat intérieur entre le désir lancinant de la grand-route, et les impératifs de sa condition d'époux et de père de famille¹⁹².

Azarius choisit la fuite, sous la forme de la guerre, pour résoudre son conflit intérieur. Le Survenant choisit aussi l'enrôlement, ce qui n'est divulgué qu'à la fin de *Marie-Didace*, par un bout de vieux journal : « Un portrait d'homme dont on ne voyait que la tête et les épaules, en uniforme militaire apparut sous l'en-tête « Glorieux disparu ». Le Survenant (*MD*, p. 234)! » Rose-Anna, comme Angéline, n'a pas su dénouer le combat qui se jouait au plus profond de son amoureux. Les romans de Guèvremont et de Roy appartiennent à un même discours social et présentent la guerre, non pas comme un combat pour défendre la liberté, mais comme un moyen pour l'exercer. Ainsi, Azarius exprime clairement que la guerre lui apparaît comme une occasion de jouir de davantage de libertés que sa vie présente le lui permet : « Libre, libre, incroyablement libre, il allait recommencer sa vie (*BO*, p. 393) ». Sa soif de liberté est telle qu'il assimile davantage la guerre à la vie plutôt qu'à la mort. Sa paresse lui a permis de conserver sa jeunesse afin qu'il soit accepté dans l'armée malgré son âge relativement avancé.

Azarius a une famille, au contraire du Survenant qui quitte le Chenal-du-Moine avant d'en fonder une. Dans l'extrait suivant, Azarius cherche à convaincre sa femme que des jours de tranquillité arrivent :

À partir du mois de juillet, tu vas recevoir un beau montant comptant, un beau chèque du gouvernement qui va t'arriver icitte à la maison... [...] A va arriver la tranquillité par la poste. Cinquante-cinq piasses par mois, Rose-Anna! Ça va t'arriver drette dans la main! Tu vas recevoir ça tous les mois... Mais attends un peu. Ça, c'est rien que pour toi. Tu vas retirer aussi pour les enfants. En toute, tu vas te trouver à retirer que'que chose comme quatre-vingt-dix-sept piasses par mois... C'est-y pas de la bonne tranquillité, ça? (*BO*, p. 391-392)

La situation de Rose-Anna avant l'enrôlement de son mari s'apparente en plusieurs points à celle d'une mère nécessiteuse. C'est ce malheureux constat qui permet à Azarius d'opérer une métaphorisation de la guerre comme État-providence. Il n'aura pas besoin d'être là pour élever les enfants et a même réussi à « monnayer » chacun d'entre eux. Devant une Rose-Anna déjà secouée, il ajoute « — Le plus beau de toute, c'est que tu vas être débarrassée de

¹⁹² Jean Morency, *loc. cit.*, p. 71.

moi (*BO*, p. 393) ». Pour toujours? L'allusion à une éventuelle mort sur le champ de bataille sous-entend de façon à peine voilée le fait qu'elle obtiendra une pension qui assurera l'avenir financier de la famille. Maurice Lemire synthétise ainsi les motivations intérieures du mari de Rose-Anna :

Azarius consomme la désintégration du foyer par son engagement dans l'armée. Blessé dans son orgueil de père, il s'est réfugié dans le rêve et toutes ses tentatives se sont soldées par des échecs. [...] Comment concilier ses désirs d'évasion avec son devoir de père de famille? L'armée se présente comme un bonheur d'occasion¹⁹³.

Azarius est heureux de voir l'armée suppléer à son rôle de père-pourvoyeur. Il accomplit son propre rêve et non celui de Rose-Anna, qui préférerait encore la misère à l'éclatement de la famille. Il s'en rend confusément compte et il « ne savait plus s'il avait agi pour se sauver lui-même ou pour sauver sa propre famille (*BO*, p. 393) ».

À première vue, la guerre n'a pas la même signification pour Azarius que pour les jeunes chômeurs de chez la mère Philibert. Pourtant, Azarius et les jeunes se rejoignent en ce qu'ils portent en eux les germes d'un changement de mentalités vis-à-vis de l'interventionnisme étatique. Les jeunes chômeurs flânant de le petit commerce de la mère Philibert sont les plus dégoûtés de la conjuncture et en espèrent une meilleure. Jean-Charles Falardeau explique leur dilemme intérieur :

[L'armée] est ce à quoi s'opposent le plus violemment les impulsions d'auto-affirmation et elle est aussi l'occasion inespérée, indiciblement bienfaisante, d'un emploi assuré, d'un salaire, d'une sécurité, à la suite des désespérances des années de crise économique. Telle elle se présente aux jeunes chômeurs de *Bonheur d'occasion*¹⁹⁴.

Paradoxalement, la guerre fait partie des prémices de la modernité sociale en devenir. Pitou, Alphonse et Boisvert se sentent exclus de la société : « nous autres, la société nous a rien donné (*BO*, p. 58) », rien donné d'autres que les inaccessibles « tentations » de la société de consommation (*BO*, p. 59). La valeur de la solidarité des anciens (« — Dans mon temps, ronchonait Emma, on parlait pas de rien se faire donner. On parlait de donner (*BO*, p. 59) ») paraît loin pour des jeunes gens qui n'ont connu que les jours de misère. Les jeunes ne s'en

¹⁹³ Maurice Lemire, *loc. cit.*, p. 31.

¹⁹⁴ Jean-Charles Falardeau, *loc. cit.*, p. 134.

remettent plus seulement à la bonté divine (« aide-toi et le ciel t'aidera ») et au travail, mais à l'État, à la société pour améliorer leur sort. L'armée, en tant que métaphore de l'État-providence — elle signifie à la fois de l'aide économique et une certaine ingérence du fédéral au niveau des impulsions d'auto-affirmation des Canadiens-français — les réintègre. L'État fédéral, comme Azarius, se sert de la guerre pour réaliser ses fins :

Par ailleurs, le gouvernement fédéral parvient à élargir le domaine de ses prérogatives à l'occasion de la guerre. C'est à lui qu'incombe la responsabilité de coordonner « l'effort de guerre » aux niveaux industriel et financier. Le gouvernement fédéral tentera alors de rendre permanentes les dispositions temporaires mises en place durant la guerre, dans le cadre d'une stratégie à long terme visant à redéfinir le partage des responsabilités. Inspiré de l'esprit providentialiste des rapports Rowell-Sirois et Marsh, la conférence de la reconstruction (1945-1946) fut l'occasion pour le gouvernement fédéral de tenter de consolider les premiers éléments de sa stratégie keynésienne mis en place durant la guerre (assurance-chômage, allocations familiales, politiques sociales touchant les anciens combattants, logement création d'un ministère de la Santé et du Bien-être social) (Vaillancourt, 1988)¹⁹⁵.

La stratégie mise en place pendant la guerre montre qu'un changement progressif de mentalité s'opère quant à la façon d'entrevoir le capitalisme. Malgré l'attitude réfractaire de l'Union nationale, les idées keynésiennes progressent et finiront par s'imposer avec la Révolution tranquille. En effet, le calcul de la désutilité mis en œuvre par Azarius n'aurait pas paru aussi amoral dans le contexte idéologique de l'État-providence. La conjoncture économique extrêmement difficile ne permet même pas à sa femme d'envisager tout l'aspect moderne, la quête de progrès social derrière le discours de son mari :

Mais de jour en jour Azarius parle de grands projets, il veut quitter son emploi de chauffeur, tenter autre chose, comme si on pouvait être libre de choisir son travail quand on a des enfants à nourrir et, dans la maison, à chaque moment du jour, des soucis frais, comme si on était libre alors de dire : « Telle besogne me convient, telle autre, je dédaigne ». (BO, p. 69)

Azarius n'est peut-être pas aussi paresseux qu'il n'y paraît. Il veut du travail, mais pas n'importe lequel. Il veut un travail qui lui permettra de se réaliser. Il formule déjà une forme de pensée liée à la troisième étape de la sédimentation du concept de « travail » dans les

¹⁹⁵ Gilles Bourque et al., *La Société libérale duplessiste*, op. cit., p. 62.

sociétés occidentales modernes¹⁹⁶, c'est-à-dire le travail comme système de distribution des revenus, des droits et des protections. Il ne veut pas accepter un travail aliénant. Dans la typologie moderne du chômage, son chômage n'est pas volontaire (comme le stipuleraient les économistes classiques), il s'agit plutôt d'un chômage conjoncturel :

Le grand chômage avait affecté Azarius l'un des premiers, car il était menuisier de son métier. Trop fier pour accepter n'importe quel travail, il n'avait cherché de travail que dans les industries de son métier. Puis il s'était découragé; comme tant d'autres, il avait fini par demander le secours de l'État. (*BO*, p. 96-97)

Il est normal qu'Azarius veuille reproduire le même genre de conditions de travail qu'il avait comme ouvrier de construction avant la Crise. Le droit au travail choisi est une conviction telle chez lui qu'il l'énonce à haute voix, seul, sans s'en rendre compte : « Je pense ben qu'on va se laisser vivre, sa mère, en attendant. Tant qu'à pas travailler de mon métier (*BO*, p. 165)!... » Azarius revendique confusément, par sa paresse, des mesures providentielles pour que le chômeur conserve son niveau d'emploi, et de vie. Par son enrôlement et par son désir de travailler comme artisan, il prouve qu'il n'aurait pas été aussi durement évalué dans un contexte qui lui aurait permis de conjuguer son rôle de père-pourvoyeur avec ses aspirations personnelles.

La critique féministe avait déjà reconnu l'aspect moderne derrière l'apparente lâcheté d'Azarius. Les femmes, qui ont obtenu le droit de vote en 1940 sous l'action des suffragettes, sont encore loin d'avoir accédé à l'égalité en 1945. Dans l'analyse de Patricia Smart, la faiblesse d'Azarius « apparaît plutôt comme une qualité et marque un progrès, imputable à une vision féminine, par rapport au "patriarche intronisé par l'idéologie"¹⁹⁷ ». Le père des Lacasse est un homme doux qui fait contraste avec Didace. Dans un contexte plus favorable, Azarius, homme moderne, aurait pu être un excellent père en regard du critère plus contemporain de l'égalité des sexes. Déjà, sa propre mère avait témoigné de sa valeur à sa belle-fille : « Avec Azarius, ma fille, vous entendrez jamais un mot plus haut que l'autre. Et ça vaut bien qu'on y pardonne ses défauts, mon enfant (*BO*, p. 93) ». Père peu sévère, il laisse à ses enfants la même liberté de choix qu'il convoite. De toute façon, la piètre évaluation dont

¹⁹⁶ Voir la note 54 du présent mémoire.

¹⁹⁷ Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père*, Montréal, XYZ éditeur, p. 209. Cité dans Élisabeth Nardout-Lafarge, *loc. cit.*, p. 52.

il est l'objet le prive d'une autorité qu'il n'a, de fait, jamais eu envie d'exercer. Aussi, il permet avant la lettre l'entrée de « ses » femmes sur le marché du travail. Azarius encourage par la bande l'émancipation de la femme, lui qui déjà daignait à l'occasion s'occuper de leurs tâches. En effet, il y a une inversion notable des rôles lorsque Rose-Anna, au chapitre XII, part pour lui à la recherche d'un emploi pendant qu'il l'aide dans ses tâches ménagères. C'est même elle qui donne les ordres : « — Remplis la cuvette et mets-la sur le poêle, si tu veux m'aider (*BO*, p. 164) ». Puis, alors qu'elle est partie, il entame la lessive. « Il est serviable jusqu'à l'abdication de tout amour-propre¹⁹⁸ », comme le relève Jean-Charles Falardeau. Mais il est maladroit lorsqu'il tente de prendre le rôle de ménagère de sa femme; dans cette conception du monde qui confine encore les sexes dans des rôles précis, Azarius n'a pas encore su développer ses aptitudes aux tâches « féminines ». Le contexte de la guerre a tôt fait de calmer ces instants émancipateurs qui instaurent un plus grand équilibre dans les rapports hommes/femmes :

[I]es circonstances semblent renforcer les rôles traditionnels et celui des femmes est d'assurer la continuité de la vie en accouchant d'enfants qui remplaceront les hommes partis. C'est en tout cas ce que donne à lire l'accouchement de Rose-Anna le jour même où son mari, Azarius, s'engage à son tour¹⁹⁹.

Rose-Anna et Florentine sont enceintes alors que leurs maris partent à la guerre. Pour reprendre les termes de Maurice Lemire, Azarius consomme-t-il réellement la « désintégration du foyer » par son enrôlement? À cet effet, Sylvain Lacoursière remarque : « [...] Azarius est rajeuni, voire auréolé par son uniforme. Il semble prêt à accomplir son destin d'homme. Être soldat, ce serait ici aussi un homme qui prend ses responsabilités²⁰⁰. » Azarius réintègre son rôle traditionnel de père-pourvoyeur en assurant la situation financière des siens qui demeurent au pays. Rose-Anna et Florentine n'ont plus besoin de travailler et reprennent leur rôle traditionnel de femmes au foyer. Paradoxalement, alors que la paresse d'Azarius leur permettait une relative émancipation, son enrôlement ramène sa femme et sa fille à la maison. Au final, bien qu'il soit un contre-exemple de l'idéologie du travail ayant cours au Québec vers 1945 au regard du système normatif, la paresse d'Azarius parvient tout

¹⁹⁸ Jean-Charles Falardeau, *loc. cit.*, p. 130

¹⁹⁹ Élisabeth Nardout-Lafarge, *loc. cit.*, p. 51-52.

²⁰⁰ Sylvain Lacoursière, *op. cit.*, f. 146.

même à signifier du changement, voire du progrès social. Sa paresse évoque l'État-providence et ainsi qu'une remise en question (temporaire) des rôles traditionnels. Prémonitoire, sa paresse cache encore une forme de revendication du droit au travail choisi annonciatrice d'un changement des mentalités par rapport au chômage.

CONCLUSION

La mise en relation des personnages avec leur contexte de production a révélé une variété de significations sociales pour la paresse. Les romans ne mettent pas en scène de la même façon l'idéologie du travail ayant cours dans le Québec de 1945 : *Le Survenant* touche d'abord au versant traditionnel du discours duplessite en mettant en corrélation Amable avec le déclin de la famille traditionnelle canadienne-française, alors qu'Azarius incarne davantage un contre-exemple du versant libéral du discours duplessiste. L'hypothèse soulevée d'entrée de jeu, c'est-à-dire que la représentation négative des personnages renforce l'idéologie du travail véhiculée par le discours duplessiste doit être nuancée : bien que les personnages soient évalués négativement par les systèmes normatifs de leurs romans respectifs, il s'avère qu'ils ne sont pas toujours présentés comme étant totalement responsables ou du déclin ou de la pauvreté de leur famille. Au lieu d'énoncer une morale du travail transparente, les romans empruntent la voix de la polysémie.

Rappel du parcours

Comme le soutient Jacques Pelletier, les œuvres de fiction ne sont pas un pur reflet du discours social, elles le transforment, à l'intérieur d'un « cadre proprement fictionnel et selon les contraintes génériques de la pratique romanesque²⁰¹. » Faisant partie d'un même « territoire esthétique », *Le Survenant* et *Bonheur d'occasion* se situent à l'intérieur d'une conjoncture sociale et littéraire partagée, et ont conséquemment été envisagés comme des romans s'appropriant à leur manière le discours social de l'époque, dominé par un discours duplessiste qui réussit à faire cohabiter deux composantes en apparence contradictoires, soit la tradition et le progrès. De même, la conjoncture littéraire peut être vue comme étant structurée de la même façon : le roman du terroir est associé à la tradition et le roman urbain au progrès. Aussi, à l'intérieur même des romans, il a été possible de déceler la présence de ces deux composantes du discours duplessiste.

²⁰¹ Jacques Pelletier, *op. cit.*, p. 47.

Le choix de personnages paresseux comme angle de recherche s'est avéré riche. De choisir d'étudier les deux romans via leur appartenance à un contexte discursif commun a permis de mieux cerner les tenants et aboutissants idéologiques derrière la constitution d'une valeur du travail somme toute influencée par le contexte mondial (la Grande Dépression, la Deuxième Guerre mondiale), mais qui est parvenue à conserver les accents d'une saveur locale (un discours duplessiste aux accents traditionnels et libéraux). Le discours duplessiste, conformément aux discours libéraux classiques qui se servent de la morale chrétienne pour discipliner les citoyens au travail, est très sévère à l'endroit des paresseux. « Aide-toi et le ciel t'aidera » répétait Duplessis. En 1945, cet exemple ponctuel de discours libéral classique a un nouvel opposant idéologique : le keynésianisme, qui se propage suite à la Crise et à la Deuxième Guerre mondiale, remet en question le non-interventionnisme étatique, ce qui débouche sur une évaluation moins unilatéralement négative des chômeurs.

Les romans à l'étude participent-ils à la valorisation d'une valeur-travail en phase avec le discours duplessiste? L'étude des systèmes normatifs des romans tend à répondre par l'affirmative. L'ensemble de règles et de normes qui régissent l'univers romanesque du *Survenant* se situe dans la mouvance générique des romans de la terre. Et l'évaluation d'Amable est directement liée à la volonté de reproduction de la famille traditionnelle canadienne-française qui évoque assez directement l'idéologie de conservation. Tous les membres de la société romanesque sont d'accords : le fils de Didace est un flanc mou. Du côté de *Bonheur d'occasion*, son appartenance au genre du roman urbain modifie le système de valeurs communément acceptées. Lieu sémiotique complexe, la ville implique une plus grande perméabilité à l'éthique libérale que l'institution précapitaliste de la petite production patriarcale. Malgré sa plus grande complexité, le système normatif du roman de Roy est tout aussi unanime dans son jugement d'Azarius, qui est vu comme un fainéant incapable de remplir sa fonction de père-pourvoyeur. L'accès à la verbalisation intérieure d'Azarius ne permet pas de tempérer son évaluation négative. Il renforce les jugements émis à son endroit. Cette antiphrase est particulièrement révélatrice: « au fond, il n'était pas paresseux. Que lui était-il donc arrivé (*BO*, p. 164)? » En somme, les systèmes normatifs respectifs des romans à l'étude font la proscription de la paresse.

L'évaluation d'Amable et d'Azarius reste foncièrement négative. Les voix de toutes les instances d'évaluation concordent, si bien que les romans paraissent remplir une fonction moralisatrice. Les romans sont, de fait, en phase avec la valeur-travail véhiculée dans leur société de contexte de production. Par contre, cela ne veut pas dire qu'ils sont totalement responsables de tous les maux qui leur sont attribués. Dans *Le Survenant*, le fils de Didace, qui entre en relation avec le paradigme de la tradition, est tenu responsable par son père du déclin de la famille. *Marie-Didace* remet en question cette affirmation et suggère même que le patriarche, obsédé de vaillance, partagerait au moins une part de culpabilité, Amable étant plus « Beauchemin » qu'il ne le pensait. La polysémie de l'œuvre, s'éloignant de la visée généralement moralisatrice des romans de la terre, se manifeste par l'étude du déroulement syntagmatique du récit. Il est paradoxal qu'Amable, le fils véritable, soit « chassé » de la terre par l'obsession du père, alors que celui-ci aurait pourtant dû tenter de le retenir. Au plan moral se posent d'autres ambiguïtés : si la paresse d'Amable est évaluée négativement, il s'avère en définitive que son inertie, son immobilisme aurait peut-être été plus salutaire à la reconduction du patrimoine familial que le travail acharné. Aussi, ses efforts pour prouver sa valeur aux yeux de Didace, notamment lorsqu'il s'engage comme débardeur, ne sont pas récompensés. Même, sa mort se révèle-t-elle être une forme de punition, liée aux « déserteurs » de la terre paternelle dans le canon des romans de la terre? De plus, la polysémie du roman repose aussi sur l'ouverture du roman sur un ordre nouveau (incarné par Marie Didace).

Étonnamment, Azarius, pourtant moins antipathique au premier abord qu'Amable, a droit à moins de clémence. *Bonheur d'occasion*, souvent lu comme une peinture réaliste montrant l'envers de la modernité, aurait paru plus propice à excuser un comportement en se servant de la difficile conjoncture. Dans l'âge d'or du couple Lacasse, Azarius était un ouvrier qui adorait son travail. Avec le déclin des métiers traditionnels, il ne parvient plus qu'à cumuler des petits emplois mal ajustés à ses rêves. C'est dans le choix qu'il effectue pour dénouer la tension entre ses intérêts personnels et le destin financier de sa famille qu'il se montre le plus coupable. La conjoncture ne fait que révéler son irresponsabilité et sa lâcheté, et, surtout, son individualisme. Jamais aucune instance normative ne lui pardonne de se choisir avant sa propre famille. En ce sens, le père de famille renforce le stéréotype libéral du

« chômeur paresseux », responsable de la pauvreté des siens, stéréotype qui sert de justification au fait que l'État ne doit qu'offrir des secours directs de manière temporaire, sous peine d'encourager la paresse.

Gilles Marcotte jugeait que les deux romans montraient les deux faces du discours duplessiste. Cette dualité a aussi été confirmée à l'intérieur même des deux romans. L'individualisme d'Amable se rapproche d'une facette de l'éthique libérale décriée qui se trouve en réaction avec l'idéologie de conservation : si le clergé ne s'oppose pas au libéralisme économique comme tel, mais seulement à ses excès, ni même à la propriété privée, celui-ci n'admet toutefois pas l'individualisme qui en émane, pas plus qu'il n'admet, au plan ontologique, la remise en question d'un ordre naturel organisé par Dieu. Son attitude de petit propriétaire terrien dénoncée par le Survenant rend compte du passage (déjà entamé) de la petite production patriarcale à une économie à grande échelle. Le point de vue de Didace et du Survenant, malgré des divergences au plan du raisonnement, est en phase avec la société duplessiste, qui apparaît comme un syncrétisme de l'idéologie de conservation et de l'éthique de l'éthique libérale classique et se rejoignent en leur conclusion : la paresse est mal, surtout lorsque mise en rapport avec la société (Duplessis, comme Adam Smith, dénonce les propriétaires oisifs; peut-être aurait-il été moins sévère à l'égard d'un hypothétique Amable propriétaire puisque ce dernier aurait consacré ses capitaux à l'engagement de saisonniers dont le travail est « utile » à la société.) Dans le cas d'Azarius, l'épisode du voyage à St-Denis-sur-Richelieu, son rôle traditionnel de père-pourvoyeur et le désir de Rose-Anna de reproduire une famille traditionnelle sont autant d'exemples de la présence de la tradition dans un roman résolument moderne.

Jamais la paresse d'Amable, par rapport au contexte duplessiste, n'annonce le progrès comme chez Azarius, où elle entre en résonance avec une conception plus moderne du chômage. La perméabilité du fils de Didace à l'éthique libérale est conforme à l'air du temps. La paresse d'Azarius, de son côté, réussit en filigrane à signifier une plus grande acceptation des secours directs, de même que certaines valeurs émancipatrices comme la liberté, le droit au travail choisi, ou, encore, une certaine forme d'égalité hommes-femmes dans la division sexuelle des tâches. Il annonce le mouvement d'une population qui admet un plus grand rôle

de l'État dans les questions sociales, mouvement qui en définitive aboutira à la Révolution tranquille.

Amable Didace, Azarius Lacasse et le « droit à la paresse »

C'est sur la base d'une approche axée sur la remise en question de la valeur libérale du travail, véhiculée par le discours dominant (le discours duplessiste), que la figure du « paresseux » a été abordée dans le présent mémoire. En début de parcours, l'étude des potentialités « révolutionnaires » de l'inaction avait été envisagée, mais la chose paraissait peu parlante par rapport au corpus choisi. En effet, si Amable et Azarius sont à leur façon — et paradoxalement — des figures de changement, elles sont loin d'être des figures révolutionnaires. Chez eux, la paresse n'est pas un refus réfléchi, motivé par un discours éthique personnel, de la valeur libérale du travail. À tout le moins, leur paresse peut être vue comme une revendication du droit au repos pour le premier, et du droit au travail choisi pour le second : les changements associés à leur paresse ne subviennent que paradoxalement.

Dans le chapitre 1, la construction du cadre théorique a débuté avec un compte-rendu critique du pamphlet *Le Droit à la paresse*. Ce texte a permis de réinsérer la question de la paresse, et son corollaire la question de la valeur-travail, dans le contexte du capitalisme occidental. Le marxiste révolutionnaire Paul Lafargue accusait les capitalistes d'être responsables de la dogmatisation de la valeur du travail et de se servir de la morale chrétienne pour parvenir à leurs fins. La relecture du péché de paresse dans la théologie chrétienne a permis de montrer que l'acédie est passée, sous l'influence de l'esprit marchand, de péché spirituel à péché social. Mais c'est le libéralisme économique dit « classique » qui a eu le plus d'influence dans l'imposition de la valeur-travail comme valeur fondamentale des sociétés occidentales modernes. Des économistes, notamment Adam Smith, ont présenté le travail comme un facteur de production, source de toute richesse, conception qui débouche sur la condamnation de la paresse comme parasitisme social. C'est en ce sens, et à l'encontre des idées reçues, que Lafargue décide de présenter la paresse comme un facteur de production, développant par le fait même le paradoxe paresse/changement.

La sociocritique de personnages paresseux a fait ressortir la place que prennent les préjugés libéraux dans leur évaluation. Paul Lafargue accusait des écrivains comme Victor

Hugo et Paul de Kock d'être à la solde de la bourgeoisie et de promouvoir le dogme du travail. Guèvremont et Roy ne peuvent être accusées de la même façon. Leurs romans confortent le travail comme valeur sociale communément acceptée, mais ils ne font pas l'apologie du libéralisme économique « classique ». La valeur du travail y a une saveur locale empreinte de tradition et est souvent articulée à une volonté de reproduction de la famille. Sans oublier qu'Azarius, dans *Bonheur d'occasion*, est le seul exemple d'un individu responsable de sa pauvreté : tous les autres personnages montrent l'absurdité d'une conjoncture qui fait de la guerre une solution au chômage.

La critique n'a pas révélé la présence de discours associés à la gauche révolutionnaire dans *Le Survenant*. Avec raison. Amable offre pourtant l'occasion au Survenant, instance normative privilégiée de par son statut de héros, d'énoncer des vues qui, par essence, touchent de près la question de l'essor de l'éthique libérale, et de son corollaire l'individualisme, dans les sociétés occidentales modernes. Le Survenant critique le petit propriétaire terrien avaricieux et paresseux en devenir, qui profite de l'effort des autres pour se délasser (« Le bien du père aura aidé à te pourrir (SU, p. 137-138) ». L'étranger dénonce dans une certaine mesure une partie du capitalisme, soit les propriétaires oisifs, la transmission non-méritée d'un héritage, mais pas l'initiative privée et le salariat. Le Survenant est fier de sa vaillance et demande une si petite pitance qu'il ne tombe pas sous la coupe de l'aliénation par le salariat. Faisant la morale à Amable, le Survenant montre comment l'être se révèle par le travail. Pour le nomade, le travail est une fin en soi et non un moyen d'atteindre la richesse. Par ailleurs, Gilles Marcotte a relevé un discours socialiste dans le roman de Roy :

Emmanuel prononce dans *Bonheur d'occasion* un discours proprement socialiste, dont on s'étonne un peu qu'il ait passé sans trop de difficultés les barrières idéologiques de l'époque. *C'est l'argent qui nous tient tous au cirque derrière les barreaux, dit-il à Pitou. Les gars qui ont de l'argent, c'est eux autres qui décident si vous allez travailler, vous autres, oui ou non, selon que ça fait leur affaire ou bien qu'ils s'en fichent.* (p. 63) Et encore, plus explicitement : *L'argent, c'est pas la richesse. La richesse, c'est le travail, c'est nos têtes à nous autres, la grande masse.* (p. 63) C'est là, bien sûr, la pure doctrine de l'exploitation des masses²⁰².

Le propos d'Alphonse ci-dessous en est un autre exemple :

²⁰² Gilles Marcotte, « *Bonheur d'occasion* et le "grand réalisme" », *loc. cit.*, p. 411.

Qu'est-ce que vous voyez-t-y pas su la rue Sainte-Catherine? Des meubles, des chambres à coucher, d'aut'... catins en fanfreluches de soie. Pis des magasins de sport, des cannes de golf, des raquettes de tennis, des skis, des lignes de pêche. S'y a quelqu'un au monde qu'aurait le temps de s'amuser avec ces affaires-là, c'est ben nous autres, hein? (BO, p. 59)

Lafargue renversait l'ensemble ordonné du travail et de la prévoyance par celui de la consommation et de l'abondance. Paradoxalement, il faudrait que les prolétaires consomment pour pouvoir contrer leur dénuement. Ironiquement, la guerre — pourtant loin de concorder avec la définition des métiers « productifs » décrits par Smith — offre un salaire à plusieurs et leur permet ensuite d'intégrer la société de consommation. Les jeunes chômeurs réclament le « droit au travail ». Devraient-ils plutôt réclamer le « droit à la paresse »? Les jeunes dans *Bonheur d'occasion* semblent développer davantage une conscience de classe que les aînés. Déjà, en début de roman, Jean Lévesque observe son environnement :

« À louer », il lui apparut que ce n'était pas aux maisons qu'il aurait fallu poser cette affiche. Elle collait aux êtres. À louer, leur bras! À louer, leur oisiveté! À louer, leurs forces, et leurs pensées surtout, qu'on pouvait dénaturer à souhait, entraîner par le vent dans la direction voulue. (BO, p. 49)

L'oisiveté est davantage un instrument d'asservissement que de libération. Opportuniste, Jean Lévesque choisit de se servir de la guerre comme levier d'ascension sociale. Emmanuel tente de dépasser l'aspect monétaire de la guerre pour y découvrir une dimension plus humaniste. Mais la réalité le rattrape à la scène finale du roman : « Il lui sembla entendre, loin, dans le grand souffle de libération qui montait de la foule, comme de l'argent qui tinte (BO, p. 399) ». Que faire pour sortir de l'impasse du pouvoir de l'argent et donner un sens à des événements aussi dramatiques que la guerre? Le dilemme demeure entier et d'actualité : enrichir les Jean Lévesque et les Léon Boisvert de ce monde par la location de sa force de travail ou viser la faillite d'un système en les privant de ses moyens de production? Révolutionnaire, la paresse?

BIBLIOGRAPHIE

Corpus primaire :

Guèvremont, Germaine. 1990 [1945]. *Le Survenant*. Montréal : Bibliothèque Québécoise, 223 p.

——— 2005 [1947]. *Marie-Didace*. Montréal : Bibliothèque Québécoise, 231 p.

Roy, Gabrielle. 1993 [1945] *Bonheur d'occasion*. Montréal : Boréal, 414 p.

Choix des études sur *Le Survenant* et *Bonheur d'occasion* :

Arguin, Maurice. 1985. *Le Roman québécois de 1944 à 1965, Symptômes de colonialisme et signes de libération*. Montréal : l'Hexagone, 225 p.

Baillie, Robert. 1999. *Le Survenant, Lecture d'une passion*. Coll. « Documents ». Montréal : XYZ éditeur, 183 p.

Boilard, Joël *et al.* 2008. « Bibliographie de Germaine Guèvremont ». *Voix et images*, vol. 33 n° 3, p. 81-93.

Boivin, Aurélien. 2007. « La Littérature québécoise : une littérature de l'Amérique », *Québec français*, n° 154, 2009, p. 60-65.

Bond, Helen. 1995. *The Decline of the Family Farm in the Canadian Novel 1925-1952*. Mémoire de maîtrise, Département d'études littéraires. Québec : Université Laval, 129 f.

Cambron, Micheline. 1997. « La Ville, la campagne, le monde. Univers référentiels et récits. ». *Études françaises*, vol. 33, n° 3, p. 22-35.

Chadbourne, Richard M. 1989. « La Part prophétique dans les premiers romans de Gabrielle Roy ». *Voix et Images*, vol. 14, n° 3, 1989, p. 399-407.

Chang, Yuho. 2009. *Famille et identité dans le roman québécois du XX^e siècle*. Québec : Septentrion, 266 p.

Charbonneau, Alain. 1997. *Le Survenant, Germaine Guèvremont*. Coll. « Texto HMH », n° 4. Montréal : Hurtubise HMH, 96 p.

Décarie, David. 2001. « Le Relais des survenants chez Germaine Guèvremont ». *Voix et Images*, vol. 26, n° 2, p. 359-383.

Falardeau, Jean-Charles. 1964. « Les Milieux sociaux dans le roman canadien français contemporain ». *Recherches sociographiques*, vol. 5, n° 1-2, p. 123-144.

Gilbert, Danielle. 1984. *Le Survenant, inscription idéologique ou variation sur une nostalgie du terroir*. Mémoire de maîtrise, Département d'études littéraires. Université du Québec à Montréal, 154 f.

Hayward, Annette. 2010. « La Réception du *Survenant* et le mystère d'une identité hybride ». *Analyses*, Vol. 5, n° 1 Hiver 2010, p. 26-75.

Lacoursière, Sylvain. 2009. *Le Soldat dans la culture au Québec en 1939-1945: du héros-guerrier à la chair à canon*. Mémoire de maîtrise, Département d'histoire. Université du Québec à Montréal, 202 f.

Lemire, Maurice. 1969. « *Bonheur d'occasion* ou le salut par la guerre ». *Recherches sociographiques*, vol. 10, n° 1, p. 23-35.

Lepage, Yvan G. 1990. « Genèse d'un mythe ». In *Le Survenant*. Montréal : Bibliothèque québécoise, p. 7-17.

Major, Robert. 1976. « *Le Survenant* et la figure d'Éros dans l'œuvre de Germaine Guèvremont ». *Voix et images*, vol. 2, n° 2, p. 195-208.

Marcotte, Gilles. 1997. « "Restons traditionnels et progressifs", disait Onésime Gagnon », *Études françaises*, vol. 33, n°3, p. 5-13.

———. 1989. « *Bonheur d'occasion* et le "grand réalisme" ». *Voix et images*, vol. 14, n° 3, p. 408-413.

Morency, Jean et Hélène Destrempes. 2008. « Américanité et modernité dans le cycle du *Survenant* ». *Voix et images*, vol. 33, n° 3, p. 29-40.

Morency, Jean. 1997 « Deux visions de l'Amérique ». *Études françaises*, vol. 33, n° 3, p. 67-77.

Nardout-Lafarge, Élisabeth. 1991. « Stratégie d'une mise à distance : la Deuxième Guerre mondiale dans les textes québécois ». *Études françaises*, vol. 27, n° 2, 1991, p.45-60.

Nepveu, Pierre et François Ricard. 1997. « Présentation », *Études françaises*, vol. 33, n° 3, p. 3-4.

Resch, Yannick. 1978. « La Ville et son expression romanesque dans *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy ». *Voix et images*, vol. 4, n° 2, p. 244-257.

Servais-Maquoi, Mireille. 1974. *Le Roman de la terre au Québec*. Coll. « Vie des lettres québécoises ». Québec : Presses de l'Université Laval, 267 p.

Sirois, Alexandre. 1982. « *Bonheur d'occasion*, roman de Gabrielle Roy », dans Maurice Lemire (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. III : 1940-1959, Montréal, Fides, p. 127-136.

Tremblay, Jean-François. 2003. *L'Agriculturisme et le roman de la terre québécois (1908-1953)*. Mémoire de maîtrise, Département d'études littéraires. Université du Québec à Chicoutimi, 148 f.

Trudel, Danielle. 2002. *L'Influence du personnage excentrique dans Le Survenant et quelques romans québécois du XX^e siècle*. Thèse de doctorat, Département d'études littéraires. Québec : Université Laval, 225 f.

Vanasse, André. 1982. « *Le Survenant*, roman de Germaine Guèvremont (née Grignon) », in Maurice Lemire (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. III : 1940-1959, Montréal, Fides, p. 953-959.

Théorie littéraire :

Angenot, Marc. 1989. *1889, Un État discours social*. Coll. « L'Univers des discours ». Longueuil : Le Préambule, 1167 p.

———. 1988. « Pour une Théorie du discours social : Problématique d'une recherche en cours ». *Littérature*, n° 70 (mai), p. 82-98.

———. 1982. *La Parole pamphlétaire : contribution à la typologie des discours modernes*. Coll. « Langages et société ». Paris : Payot, 425 p.

Belleau, André. 1983. « La Démarche sociocritique au Québec ». *Voix et Images*, vol. 8, n° 2, 1983, p. 299-310.

Biron, Michel *et al.*. 2010. *Histoire de la littérature québécoise*. Montréal : Boréal, 684 p.

Cohn, Dorrit. 1981 [1978]. *La Transparence intérieure. Modes de représentation de la vie psychique dans le roman*. Coll. « Poétique ». Paris : Seuil, 311 p.

Dandrey, Patrick. 1997. *L'Éloge paradoxal de Gorgias à Molière*. Coll. « Écriture ». Paris : Presses Universitaires de France, 340 p.

Dubois, Jacques. 1994. « L'Inscription idéologique ». In Jacques Pelletier (dir.) *et al.*, *Littérature et société, anthologie*. Coll. « Essais critiques ». Montréal : VLB éditeur, p. 233-263.

Dumont, Fernand. 1993. *Genèse de la société québécoise*. Montréal : Boréal, 393 p.

Goldmann, Lucien. 1986 [1964]. *Pour une Sociologie du roman*. Coll. « Tel ». Paris : Gallimard, 372 p.

Hamon, Philippe. 1997 [1984]. *Texte et idéologie*. Coll. « Quadrige ». Paris : Presses Universitaires de France, 226 p.

———. 1989. « le Littéraire, la littérature, le savoir et la valeur ». *Cahiers de recherche sociologique*, n° 21-33, p. 32.

Hayward, Annette. 2006. *La Querelle du régionalisme au Québec (1904-1931). Vers l'autonomisation de la littérature québécoise*. Coll. « Roger-Bernard ». Ottawa : Le Nordir, 622 p.

McGuinness, Patrick. 2004. « Enjeux politiques de la paresse ». *Magazine littéraire*, dossier « Éloge de la paresse », n° 433 (juillet-août), p. 40-42.

Pelletier, Jacques. 1995. *Le Poids de l'Histoire, Littérature, idéologies, société du Québec moderne*. Coll. « Essais critiques ». Québec : Nuit blanche, 346 p.

Willard, Claude. 1967. « Paul Lafargue, Critique littéraire ». *Mouvement social*, n° 59, p. 102-110.

Ouvrages généraux :

Albagli, Claude. 2001. *Le Surplus agricole, de la Puissance à la jouissance*. Paris : l'Harmattan, 272 p.

Boismenu, Gérard et Gilles Dostaler (dir.). 1987. *La « Théorie générale » et le keynésianisme*. Coll. « politique et économie ». Montréal : ACFAS, 193 p.

Bourque, Gilles, Jules Duschatel et Jacques Beauchemin. 1994. *La Société libérale duplessiste, 1944-1960*. Coll. « Politique et économie », Études canadiennes. Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 435 p.

Bourque, Gilles et Jules Duschatel. 1988. *Restons traditionnels et progressifs. Pour une nouvelle analyse du discours politique : le cas du régime Duplessis au Québec*. Montréal : Boréal, 399 p.

Boyer, Frédéric et al. (dir.). 2005 [2001]. *La Bible, nouvelle traduction*. Paris : Bayard; Montréal : Médiaspaul; Paris : Service biblique catholique Évangile et vie, 2513 p.

Bruno, Alain. 2001. *Adam Smith, vie, œuvres, concepts*. Coll. « les grands théoriciens ». Paris : Éditions Ellipses, 94 p.

Carlier, Alexander. 2008. « Guy Groux, Jean-Marie Pernet, *La Grève* ». *Travail et Emploi*, p. 89-90.

Casagrande, Carla et Silvana Vecchio. 2000. *Histoire des péchés capitaux au Moyen Âge*. Coll. « historique ». Paris : Aubier, 409 p.

Cotta, Alain. 1998. *L'Ivresse et la paresse*. Paris : Fayard, 839 p.

Delumeau, Jean. 1988. « La Naissance de la paresse ». *L'Histoire*, n° 59, p. 38-44.

Derfler, Leslie. 1998. *Paul Lafargue and the flowering of French socialism, 1882-1911*. Cambridge : Harvard University Press, 384 p.

Desrosiers, Richard. 1971. *L'Idéologie de Maurice Duplessis (1946-1955)*. Thèse (M.A.). Montréal : Université du Québec à Montréal, 239 p.

Dion, Léon. 1993. Québec 1945-2000. *Les Intellectuels et le temps de Duplessis*. Tome II. Québec : Presses de l'Université Laval, 452 p.

Dommanget, Maurice. 1969. « Présentation de l'œuvre ». P. 8-115. In Paul Lafargue. *Le Droit à la paresse. Réfutation du droit au travail de 1848*. Petite collection Maspero. Paris : Maspero, 157 p.

Ferretti, Lucia. 2001. « Charles-Édouard Bourgeois, prêtre trifluvien, et les origines diocésaines de l'État-providence au Québec (1930-1960) ». *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 14, n° 1, p. 169-182.

Gagnon, Alain-G. et Michel Sarra Bournet (dir.). *Duplessis, entre la Grande Noirceur et la société libérale*. 1997. Coll. « Débats ». Montréal: Québec/Amérique, 396 p.

Gazier, Bernard. 2009. *John Maynard Keynes*. Coll. « Que sais-je? ». Paris: Presses Universitaires de France, 128 p.

Gazon, Jules. 2007. *Ni Chômage, ni assistance. Du Choix éthique à la faisabilité économique*. Coll. « Questions contemporaines ». Paris : L'Harmattan, 283 p.

Gélinas, Xavier et Lucia Ferretti (dir.). 2010. *Duplessis, son milieu, son époque*. Québec : Septentrion, 513 p.

Guindon, Hubert. 1998. « Chronique de l'évolution sociale et politique du Québec depuis 1945 », *Cahiers de recherche sociologique*, n° 30, p. 33-78.

Hébert, Pierre et Élise Salün (coll.). 2004. *Censure et littérature au Québec. Des Vieux couvents au plaisir de lire - 1920-1959*. Vol. 2. Montréal : Fides, 252 p.

Jones, Richard R. 1973. « L'Idéologie de l'Action catholique, 1917-1939 ». *Revue d'Histoire catholique*, vol. 17, n° 1, p. 63-76.

Jung, Joël. 2000. *Le Travail*. Coll. « Corpus GF ». Paris : Flammarion, 255 p.

Keynes, John Maynard. 1942 [1936]. *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*. Paris : Payot, 407 p.

Lafargue, Paul. 2009 [1883] *Le Droit à la paresse*. Paris : Éditions Allia, 74 p.

Lafortune, Jean-Marie. 2004. *Introduction aux analyses sociologiques du temps hors travail, Fondements théoriques et enjeux sociaux du temps libre, du loisir, du jeu et du sport*. Coll. « Temps libre et culture ». Québec : Presses de l'Université du Québec, 260 p.

Lamonde, Yvan. 2004. *Histoire sociale des idées au Québec, 1896-1929*. Vol. II. Montréal : Fides, 330 p.

Létourneau, Jocelyn. 1986. *Croissance économique et « régulation duplessiste »; retour sur les origines de la Révolution tranquille*. Coll. « PARQ-notes », note 86-01. Québec : Projet accumulation et régulation au Québec, Département d'histoire de l'Université Laval, 62 p.

Macé, Jacques. 2001. *Paul et Laura Lafargue. Du Droit à la paresse au droit de choisir sa mort*. Paris : L'Harmattan, 2001, 220 p.

Méda, Dominique. 2004. *Le Travail*. Coll. « Que sais-je? ». Paris : Presses Universitaires de France, 127 p.

Memmi, Albert. 1985 [1957]. *Portrait du colonisé, portrait du colonisateur*. Paris : Gallimard, p. 99.

Mercier, Louis-Sébastien. 2010 [1805] *Charité*. Whitefish : Kessinger Legacy Reprints, 132 p.

Monière, Denis. 1977. *Le Développement des idéologies au Québec; des origines à nos jours*. Montréal : Québec/Amérique, 381 p.

Rioux, Marcel. 2004 [1968]. « Sur l'Évolution des idéologies au Québec ». Chicoutimi : Les Classiques des sciences sociales, 32 p. En ligne, <<http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.rim.sur>>, consulté le 12 janvier 2014.

Roy, Fernande. 1993. *Histoire des idéologies au Québec aux XIX^e et XX^e siècles*. Montréal : Boréal, 127 p.

Smith, Adam. 1991 [1776]. *Recherche sur la nature et les causes de la richesse des nations*. Paris : Garnier-Flammarion, tome I, 531 p.

Touba, Keltoum. 2006. *Le Travail dans les cultures monothéistes*. Coll. « Logiques sociales ». Paris : L'Harmattan, 257 p.

Vachet, André. 1988 [1970]. *L'Idéologie libérale, L'Individu et sa propriété*. Coll. « Sciences sociales ». Ottawa : Les Presses de l'Université d'Ottawa, 567 p.

La Société du patrimoine politique du Québec. En ligne. <<http://www.archivespolitiquesduquebec.com/discours/p-m-du-quebec/maurice-duplessis/>>. Consulté le 2 février 2014.